



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA

A
I64

NAPOLI





5. 2. 14.

524. I

II Suppl. Palet. A. 164

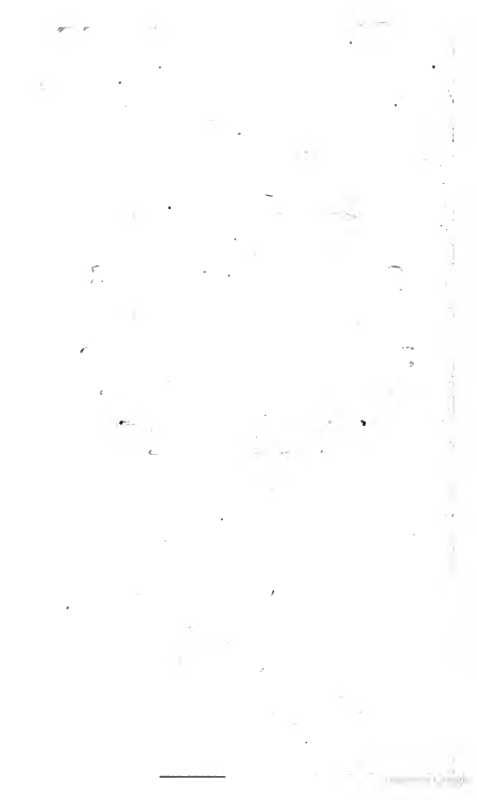


ŒUVRES
SPIRITUELLES

DE FEU MONSEIGNEUR

FRANÇOIS DE SALIGNAC
DE LA MOTHE-FENELON.

TOME PREMIER.



ŒUVRES SPIRITUELLES

DE FEU MONSEIGNEUR

FRANÇOIS DESALIGNAC
DE LA MOTHE-FENELON,

Précepteur de Messieurs les Enfans de
France, & depuis Archevêque Duc de
Cambray, Prince du S. Empire, &c.

NOUVELLE EDITION;

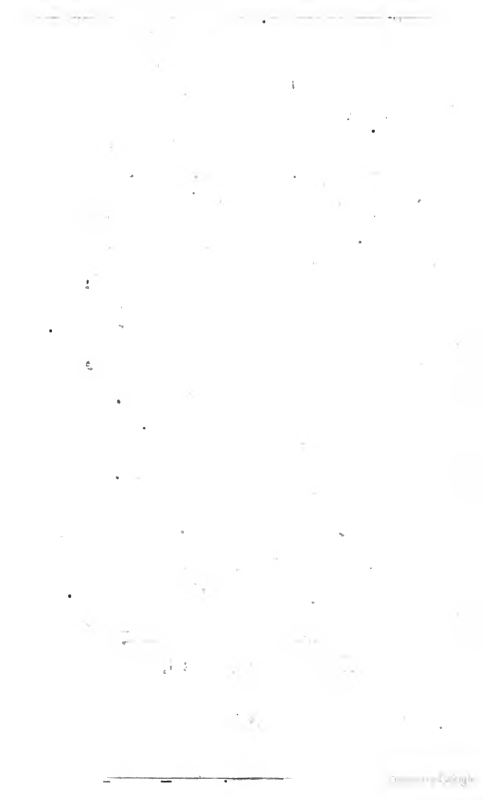
Revue & considérablement enrichie.

TOME PREMIER.

Contenant ses Traités Spirituels.



M. DCC. LII.



AVIS

DE L'IMPRIMEUR.

LE Nom seul de Monsieur DE FENELON suffit pour faire l'éloge de ses Œuvres Spirituelles. Tout le monde connoît l'élégance, & la politesse du style, l'élévation des pensées & la piété solide qui étoient propres à cet Auteur si célèbre dans l'Eglise & dans la République des Lettres. Il étoit juste qu'on rassemblât avec soin tout ce que cet Illustre Archevêque avoit écrit sur la Spiritualité. C'est ce qu'on a exécuté dans l'édition in-fol. & in-4°. qu'on vient de donner au public : mais comme on a cru qu'un grand nombre de personnes seroit

Tome I.

a

bien aise d'avoir le même Ouvrage en une forme plus petite & à un prix moins haut, on s'est déterminé à faire la présente édition, où l'on copiera avec exactitude celle qui vient de paroître, & qui doit être distinguée de toutes celles qui l'ont précédée par sa beauté, par ses additions importantes & nombreuses, & par la fidélité de ceux qui l'ont inspirée, ou qui y ont présidé.

On ne doit pas dissimuler qu'on trouvera en quelques endroits, & sur-tout dans la première partie de ces Œuvres spirituelles des traits un peu forts, & des expressions qui approchent des sentimens condamnés dans le Livre des Maximés des Saints. On sera surpris de cet abandon total, de cet anéantisse-

ment du moi , de cette entière indifférence même pour le salut , que l'Auteur semble exiger pour la perfection ; on n'aimera point à voir traiter les actes de crainte & d'espérance comme des actes d'imperfection que Le feu jaloux du Purgatoire doit détruire.

Mais le Lecteur doit se souvenir que cette première partie de tout l'Ouvrage a été écrite avant le Bref d'Innocent XII : que l'Auteur a condamné lui-même avec l'Eglise ces termes & ces expressions , & que quelques purs qu'ayent toujours été ses sentimens , comme il le proteste dans ses Lettres , il est pourtant convenu qu'il ne les avoit pas exprimés avec assez d'exaëtitude : ainsi pour connoître les véritables pensées de l'Auteur , il ne faut pas

a ij

s'arrêter aux termes qui sont trop forts, & dignes de censure ; mais on doit les prendre dans les Lettres qu'il a écrites sur la fin de sa vie, & dans lesquelles il s'explique sur cette matière. Son vrai sentiment est clairement développé dans l'Avertissement qui suit, & qui a été mis à la tête de l'Edition que nous copions.

C'est là qu'on entend Monsieur de Fenelon exposer lui-même sa véritable pensée. » Je ne veux, dit-il, » que deux choses qui composent » toute ma doctrine ; la première » est que la charité est un amour » de Dieu pour lui-même, indé- » pendamment du motif de la Béa- » titude que l'on trouve en lui. » La seconde est que dans la vie » des âmes les plus parfaites, c'est

A V I S. v

*» la charité qui prévient toutes les
 » autres vertus , qui les anime ,
 » & qui en commande les actes ,
 » pour les rapporter à sa fin , en-
 » sorte que le juste de cet état exer-
 » ce alors d'ordinaire l'espérance ,
 » & toutes les autres vertus , a-
 » vec tout le désintéressement &
 » la charité même qui en comman-
 » de l'exercice. Dieu sait que je
 » n'ai jamais voulu enseigner rien
 » qui passe ces bornes : c'est pour-
 » quoi j'ai dit , en parlant du pur
 » amour , que c'est la charité , en
 » tant qu'elle anime & comman-
 » de toutes les autres vertus distin-
 » ctés. »*

*Rien de plus précis que ce tex-
 te. Le motif de la charité est la
 bonté de Dieu en lui-même , bon-
 té qu'on considère , & qu'on aime ,*

non par exclusion , mais indépendamment du motif de la Béatitude , ou comme parle l'Ecole , de la bonté relative de Dieu. Tel est le premier principe de M. de Fenelon qui est adopté & soutenu du commun des Théologiens. Le second principe est aussi orthodoxe en lui-même , & aussi communément admis par les Théologiens : il fait consister l'état de la perfection chrétienne dans la pratique & l'exercice des actes de l'espérance , & des autres vertus par le commandement de la charité. Dans cet état toutes les vertus sont distinctes , & conservent leur motif propre ; elles ne sont point imparfaites , puisque la perfection même la plus sublime les exerce ; mais la charité qui les commande & les anime , qui à leur

motif propre joint le sien , fait par cette union & cet empire , que leurs aêtes sont plus parfaits , plus nobles & plus saints. Cette doctrine est saine , & à l'abri de toute illusion ; & c'est , comme on vient de le voir , la seule doctrine que M. de Cambrai a eu dessein de soutenir.

On ne s'arrêtera pas à ce que dit l'Avertissement sur Madame Guyon : il suffit de remarquer que M. de Fenelon avouoit que les ouvrages de cette Dame qui étoient imprimés , pris dans toute la rigueur théologique , lui paroissoient censurables. Ce qu'il estimoit donc en elle , c'est ce que M. Bossuet y avoit admiré , cette insatiable avidité de croix & d'opprobres. Il reconnoissoit avec l'Evêque de Meaux , que cette Dame avoit toujours eu in-

tention d'écrire dans un sens très-catholique , & quelque chose qu'on reprît dans les écrits de Madame Guyon , M. de Cambrai ne pouvoit s'empêcher d'estimer l'intégrité de mœurs & la sainteté de vie de leur auteur. Doit-on lui faire crime de cette estime ? La conduite que M. Bossuet a tenu à l'égard de cette Dame , & les témoignages avantageux qu'a rendu à sa vertu le Couvent de la Visitation de Meaux , font une éclatante apologie des sentimens de M. de Fenelon.

ON donne l'Avertissement qui suit tel qu'il se trouve à la tête des Editions *in-folio* & *in-quarto*, sur lesquelles cette nouvelle Edition-ci est exactement copiée : l'on n'a pas cru y devoir rien changer , mais l'on doit faire observer que les Traités contenus dans le Tome premier des Editions *in-folio* & *in-quarto* se trouvent dans les deux premiers Volumes de la présente Edition *in-douze* , & que les Tomes troisième & quatrième contiennent les matieres qui sont renfermées dans le second Volume *in-folio* & *in-quarto*.



AVERTISSEMENT
 POUR SERVIR
 D'INTRODUCTION
 à la Lecture des
 ŒUVRES SPIRITUELLES,
Recueillies dans cette nouvelle Edition.

LE Recueil d'Œuvres Spirituelles, que l'on donne ici dans une nouvelle Edition, ne doit point être considéré sur le pied d'un ouvrage, où un Auteur écrit en vue du Public, où tout est fait l'un pour l'autre, & où celui qui

x AVERTISSEMENT.

écrit, se mesure contre la critique des Lecteurs. Ce n'est au contraire qu'un tissu de morceaux épars, mis ensemble depuis la mort de Monsieur de Fenelon Archevêque de Cambrai, échappées à sa plume sans dessein suivi & par occasion ; se laissant aller , tantôt à son propre attrait sur les divers sujets , tantôt se proportionnant aux différens besoins de ceux qui vouloient être conduits dans la voie de la perfection.

Les instructions n'y sont point données pour se convaincre à force de raisonner , mais pour les goûter par le cœur , s'en laisser pénétrer, & s'en nourrir. Ce n'est pas que cette opération toute intérieure soit opposée à la justesse & à la précision dans le raisonnement ; au contraire , on ne raisonne jamais avec plus d'ordre , de force & d'élévation , que quand

AVERTISSEMENT. xj

nous laissons assez éteindre tout le reste en nous , pour que le rayon de la vérité ne se trouve plus offusqué par nos propres façons de penser. Elle ne cherche qu'à se communiquer aux hommes ; mais sa lumière est délicate , & ne s'insinue qu'à proportion , non de nos agitations pour la posséder par nous-mêmes , mais des ouvertures que nous lui donnons pour nous laisser posséder par elle. Il en est de son opération en nous , comme des rayons du Soleil pour les corps : ils n'éclairent d'un plein jour , que les lieux où ils peuvent se dilater, sans trouver d'entre-deux qui les arrêtent. Nous en mettons sans cesse à la lumière divine par nos manières d'agir. Nous croyons ne pouvoir posséder la vérité , que par les efforts & les raisonnemens de notre esprit , qui ne sont qu'une

xij AVERTISSEMENT.

foible lueur au milieu des ténèbres ; au lieu qu'elle ne se donne qu'à ceux qui ouvrent toutes les avenues de leur cœur , & se tiennent en paix pour s'en laisser éclairer.

C'est ce plein jour de la lumière divine qui a dicté les Livres saints. Si l'on demandoit à la plupart de ceux mêmes qui sont subjugués par l'autorité de ces saints Livres en quoi ils font consister l'inspiration qu'ils respectent en eux, on verroit par leur réponse, qu'ils n'ont jamais compris ce que c'est , & que tout leur manque pour le comprendre. Je ne parle pas de l'inspiration qui s'opère par des ravissemens surnaturels , comme ceux de Moyse recevant la Loi sur le Mont Sinaï, ou de S. Jean écrivant son Apocalypse &c. mais de celle, qui en laissant à l'homme de Dieu qui écrit, ce

AVERTISSEMENT. xiiij

qui lui est propre pour le style & les manières d'exprimer les choses, du tems & des pays où il a vécu , renferme sous toutes ces écorces, la moëlle divine qui fait l'essence des Livres saints, & qui est commune à tous.

C'est là l'inspiration à laquelle participent plus ou moins les Livres intérieurs, à proportion que ceux qui les écrivent, approchent davantage de l'état pur d'une ame entièrement passive sous la main de Dieu ; mais les hommes, pleins de leurs propres pensées & de leurs raisonnemens, ne comprendront jamais cette opération toute intérieure dans le vuide de la créature. Ce n'est pas une parole articulée , qui se fasse entendre comme celle d'un homme ; le cœur accoutumé à son langage l'apperoit fort bien ; l'expérience seule peut donner l'intelligen-

xiv AVERTISSEMENT.

ce de ces communications ineffables.

Il faut distinguer deux tems dans ce qui compose ce Recueil d'Œuvres Spirituelles. Ce que comprend le premier Volume , si l'on excepte les morceaux de la fin , avoit été écrit par Monsieur de Fenelon , avant son livre scholastique des *Maximes des Saints* , L'éclat qui suivit la publication de ce Livre , & le sort qu'il eut , sont connus de tout le monde , ainsi que la soumission sans réserve de l'Auteur au jugement rendu. Mais il n'y a que des ames exercées dans une grande mort à elles-mêmes , qui puissent bien comprendre le principe divin d'une soumission comme fut la sienne ; où le plus grand génie ferme les yeux à toutes ses lumières propres , n'a de goût que pour soumettre son esprit , se laisser humi-

AVERTISSEMENT. xv

lier , se taire , obeir ; & trouve dans l'acquiescement , qui ne résiste à rien quand le Supérieur a parlé , toute la perfection du saint amour.

Il seroit inutile de remonter ici à ce qui avoit fait passer les manuscrits de spiritualité , antérieurs à cette époque , entre les mains de ceux qui en procurèrent les premières impressions , & les firent courir , du vivant même de M. de Fenelon , en differens petits Livres , & sous differens titres : *Sentimens de Piété.... Sentimens de Pénitence... Entretiens intérieurs..* &c. Il suffira de remarquer , que les auteurs de ces publications , trop peu éclairés sur ce qu'ils admiroient dans les effets sans pénétrer le principe , concluoient de la soumission de l'Auteur du Livre des *Maximes des Saints* , qu'il falloit le regarder comme :

xvj AVERTISSEMENT.

un homme , qu'une spiritualité poussée trop loin avoit égaré. Frapés en même tems de la beauté des Ecrits intérieurs qui étoient passés entre leurs mains , mais conduits par leurs préjugés dans la publication qu'ils en faisoient , ils s'étoient mis en tête que ces Ecrits demandoient des corrections , & avoient pris sur eux d'en faire. Il en résultoit un contraste , semblable à celui de deux eaux , qui courant ensemble , se font encore distinguer , & indiquent par la dissemblance de leurs couleurs , la source claire ou bourbeuse d'où elles viennent.

En 1718. trois ans après la mort du Prélat, ceux qui s'occupèrent principalement de recueillir ce que l'esprit intérieur lui avoit fait écrire dans tout le cours de sa vie, rassemblèrent d'abord ce qui
forme

AVERTISSEMENT. xvij

forme le Recueil en deux Volumes , imprimé cette année-là , & qui a été suivi depuis d'autres Editions encore plus amples , mais fort défectueuses du côté de l'impression. Cependant toutes ces éditions précédentes ont eu un tel cours , & les Exemplaires ont été si rapidement enlevés , qu'on n'en trouve plus d'aucune , si non par rencontre , dans des ventes de Bibliothèques. Il y a sujet d'attendre un empressement encore plus grand pour cette nouvelle Edition avec tous les avantages qu'elle aura. Elle entre dans le plan d'une réimpression générale & uniforme de tous les différens ouvrages de l'Auteur *in-4°* & *in-folio*. Le Télémaque réimprimé en Hollande en 1734. sous ces deux formes , a commencé l'exécution de ce dessein ; on a suivi le même mo-

Tome I.

b

xviii Avertissement.

dèle dans cette réimpression du
Recueil des Œuvres Spirituel-
les.

Dans l'Édition de 1718. qui
fut faite avec le plus de soin ,
on travailla à rétablir ce que l'on
a vu qui avoit été altéré dans ce
qui avoit couru en différens Li-
vrets du tems le plus ancien. On
se servit pour cela des manuscrits
originaux ou copies exactes , au-
tant qu'il fut possible de se les
procurer. On n'en recouvra pas
également pour le tout. Il y eut
donc des morceaux qui demeu-
rèrent long-tems infectés du mé-
lange. Ils se reconnoissent d'a-
bord par un entortillement de
phrases & de pensées , qui ne se
trouvera jamais dans ce qui s'est
conservé pur , comme il étoit for-
ti de la plume de M. de Fenelon.
Cependant , comme le véritable
texte s'y démêloit de tems en

AVERTISSEMENT. xix
tems par un caractère qui le rend
toujours reconnoissable , trop
d'attache pour ne rien perdre de
ce grand homme , les fit conser-
ver , quoiqu'on n'eût pas en
main , comme pour le reste , de-
quoi les purger du mélange. On
a suivi un principe différent dans
cette nouvelle Edition.

Dans les endroits où les altéra-
tions n'étoient éparfes que de
loin à loin , comme quelques ta-
ches qui se font d'abord apper-
cevoir sur une belle glace , on
les a levées , de même qu'on
lève de dessus un tableau , ce
qu'un pinceau étranger auroit ap-
pliqué sur la peinture originale :
mais il y a eu des pièces entiè-
res qu'on a mieux aimé abandon-
ner , parce que le mélange y étoit
si universellement répandu , que
toute la masse en étoit corrom-
pue. Le Lecteur pourra juger

xx AVERTISSEMENT.

par lui-même de la justice de ces retranchemens , s'il jette les yeux dans l'Edition de 1718. sur celles de ces pièces qu'il a paru préférable de supprimer tout-à-fait , malgré la perte du bon grain mêlé parmi. Elles ne pouvoient pas se rétablir par le seul redressement de quelques lignes , où il n'y auroit eu que des taches à effacer ; elles étoient défigurées dans leur totalité. Chacun qui voudra se convaincre par soi-même , pourra les comparer avec ce que comprend cette nouvelle Edition. Il reconnoîtra d'abord le mélange , où l'on ne retrouve plus, ni l'esprit, ni le style pur de l'Auteur: D'ailleurs ce que ces retranchemens feront trouver de moins que dans ce Recueil de 1718. est plus que compensé dans celui-ci , par la jonction de ce qui avoit amplifié les Editions suivantes , & qui

AVERTISSEMENT. xxj

double presque dans celle-ci le second Volume. On trouvera aussi dans ce nouveau Recueil un meilleur arrangement des matières , & une division différente de tout l'ouvrage. Enfin il sera enrichi de ce qui va entrer dans la suite de cet avertissement , & d'un nombre infini de Lettres dans le second Volume , qui n'avoient point encore paru.

Vous voulez être oublié , & vous le ferez , disoit un jour à M. l'Abbé de Fenelon , M. de Harlai , alors Archevêque de Paris. La Providence fait accomplir ses desseins , autrement que les hommes ne pensent. M. le Duc de Beauvilliers , qui étoit un modèle de vertu & de piété , au milieu de la Cour du feu Roi Louis XIV. ayant été nommé par ce Monarque Gouverneur des Princes ses petits-Enfans , ce Sei-

xxij AVERTISSEMENT.

gneur fit choisir son ami pour Précepteur. Alors commença une sorte d'instruction bien nouvelle pour des Princes. Ce que l'on fait de mieux pour l'ordinaire , est de les animer par de hautes idées d'eux-mêmes & de leur pouvoir , à se montrer toujours grands aux autres hommes. Ici on leur apprend que celui qui gouverne , ne doit se regarder que par relation au bonheur & au besoin du peuple qu'il a à conduire ; que les Souverains n'ont pas été établis pour faire servir à leur grandeur les sujets dont le dépôt leur est confié , mais pour les rendre ce qu'ils doivent être , heureux & bons ; & que les Rois ne sont pas moins faits que les autres hommes, pour tout rapporter à la Divinité comme fin , & rien à eux-mêmes.

On est redevable à l'étendue

AVERTISSEMENT. xxiiij

donnée à ces préceptes, des Ecrits qu'on ne peut se lasser de lire, & qui en sont les monumens précieux.

Tout respire dans le Télémaque, sous le voile d'une fable délicieuse, cette même doctrine du desintéressement pour soi, & de l'adoration pure, qui sont l'ame de toutes les productions de l'Auteur. D'une main il mettoit dans ce merveilleux ouvrage, les graces, les peintures riantes & l'enjouement, propres à faire naître à un enfant le goût des plus sublimes vérités, à les mettre à sa portée, & à préparer son cœur pour une vertu toute Divine; de l'autre, il se proportionnoit à la gravité de son sujet, dans les Ecrits qui restent de ce même tems. & que lui dictoit l'esprit intérieur.

Une vertu si relevée, & les

xxiv AVERTISSEMENT.

qualités les plus aimables du cœur & de l'esprit, firent bientôt un spectacle pour une Cour. L'Abbé de Fenelon devint même un favori, & l'usage qu'il faisoit de cette faveur, approchoit déjà du Trône le goût des vérités intérieures. Mais que seroit la vertu dans les hommes les meilleurs, si elle ne s'épuroit par la destruction de tout ce qui est encore de l'homme ? L'épreuve & l'humiliation ne manquèrent pas à celui qui devoit être instruit, qu'il y a bien loin des plus belles spéculations de l'anéantissement, à en faire l'expérience. Devenu Archevêque de Cambrai, il se vit insensiblement envelopé dans le reproche d'illusion, qui se renouvelloit contre la spiritualité d'une Dame, dont on fit alors beaucoup de bruit. Il avoit été d'abord à son égard, dans le préjugé

AVERTISSEMENT. xxv

g   naturel sur le compte d'une femme extraordinaire , dont on rendoit l'oraison suspecte , & qui avoit déjà été persécutée sur ce fondement. Ce préjugé s'étoit changé en vénération pour elle , depuis qu'une suite de Providences la lui avoit fait connoître & approfondir par lui-même. Mais quand l'orage commenca    gronder , & qu'il apperçut que dans la rumeur excitée contre Madame Guion , on cherchoit à faire rejaillir sur lui le reproche des illusions qu'on imputoit à cette Dame , il fut lui-même ébranlé ; son   cil s'obscurcit , il hésita sur ce qu'il avoit le plus expérimenté , & un reste de prudence humaine s'empara de son cœur. Il refusa cependant de se joindre à ceux qui vouloient qu'il prononçât avec eux anath  me à la personne & aux Ecrits. Ce re-

Tome I.

c

xxvj AVERTISSEMENT.

fus constant , & l'aveu qu'il faisoit de l'avoir beaucoup estimée & de l'estimer toujours , furent tout ce qu'il fit pour son amie persécutée. Il s'en tint là , & bien loin de prendre sur lui sa défense contre le décri qu'on cherchoit à établir , à la faveur même du délaissement général où elle demeuroit , il n'oublia rien pour ne point laisser confondre sa cause avec celle de Madame Guion. Il composa son Livre des *Maximes des Saints* , où il s'attacha uniquement à établir la spiritualité véritable , en la séparant de la fausse. Il crut avec ses amis , qu'ayant ainsi posé lui-même les bornes contre l'illusion , tout tomberoit pour lui , dans une affaire où ils ne voyoient plus de prétexte de pouvoir le mêler. La Providence dans ce qu'elle arrange pour épurer les ames , ne se laisse pas

AVERTISSEMENT. xxvij

surmonter par l'industrie des hommes. Elle avoit préparé de loin le genre d'épreuve propre à ses desseins. Le tems de la porter étoit venu , pour celui à qui il manquoit encore d'avoir passé par le feu purifiant du mécompte avec soi-même. Toutes les prévoyances ne servirent qu'à appésantir la croix qui l'attendoit. Il étoit juste que le mélange de la prudence humaine , où l'on se précautionne encore pour soi , se tournât en piège , pour celui qui avoit été attiré dès sa jeunesse à l'entier oubli de soi-même , & qui en avoit fait le grand principe de sa doctrine dans ce qu'il inspiroit aux autres. Toutes les expressions du Livre , qui le séparoit de ce que l'on vouloit rendre suspect dans la vie intérieure , furent rigoureusement pesées , pour y trouver à repren-

xxvii] AVERTISSEMENT.

dre. La spiritualité & les Ecrits de Madame Guion, qui avoient d'abord paru être l'unique occasion du bruit qu'on faisoit, se perdirent même dans la mêlée, & le jugement que Rome rendit après deux ans d'agitations, ne roula que sur le Livre de l'Archevêque attaqué.

C'est en se laissant préoccuper sur le sort de ce Livre, que les esprits trop peu éclairés se sont crus en droit d'en tirer des conséquences conformes à leurs préjugés, contre la spiritualité même, qui, dans la pratique des vertus, élève l'homme à un motif supérieur à celui de son intérêt propre. Mais en ne regardant que sur ce pied-là l'humiliation de l'Auteur dans le mauvais succès de son Livre, on est bien éloigné de juger des choses selon qu'elles sont; on est bien

AVERTISSEMENT. xxix

loin d'entendre ce qui se passoit au dedans de son cœur, quand le même homme, que le pouvoir & la disgrâce n'avoient pu affoiblir, aussi long-tems qu'il lui avoit été permis de parler pour sa cause, ne trouve plus en soi, dès qu'il entend la voix de son Supérieur, que la simplicité d'un enfant; pour ne point mettre de bornes à son obéissance & à l'extinction de toute lumière propre. C'étoient-là les moyens que Dieu avoit préparés de loin, pour détruire en lui tout reste d'appui dans les grands talens naturels dont la providence l'avoit orné, & le faire servir d'exemple, que le Règne interieur n'a pas besoin pour s'établir, du succès des hommes, qui y mêlent leurs propres efforts: mais demande leur fidélité dans la déroute même, pour embrasser l'humiliation avec tout-

xxx AVERTISSEMENT.

te l'étendue que l'amour Divin exige des ames, quand elles sont assez généreuses pour ne rien excepter dans le sacrifice. Ecoutons-le lui-même dans ce tems de tribulation; & voyons combien ses dispositions pendant le cours de cette épreuve, & les effets qu'elle produisoit en lui, s'allient merveilleusement, avec la même spiritualité, dont le germe en fleurs dans tout ce qui appartient dans ce Recueil aux tems qui avoient précédé, ne devoit se convertir en fruits murs, que dans les tems qui suivirent, & auxquels appartient tout ce qui se trouve dans le second Volume.

Ne soyez point en peine de moi : (écrivit-il à un ami le 3. Août 1697. en exécutant l'ordre qu'il avoit reçu de se retirer de la Cour). L'affaire de mon Livre va à Rome. Si je me suis trompé, l'autorité

AVERTISSEMENT. xxxj

*du S. Siège me détrompera , & c'est
ce que je cherche avec un cœur docile
& soumis. Si je me suis mal ex-
pliqué , on reformera mes expres-
sions. Si la matière paroît mériter
une explication plus étendue , je la
ferai avec joie par des additions.
Si mon Livre n'exprime qu'une doc-
trine pure , j'aurai la consolation
de savoir précisément ce qu'on doit
croire , & ce qu'on doit rejeter.
Dans ce cas même , je ne laisserois
pas de faire toutes les additions , qui
sans affoiblir la vérité , pourroient
éclaircir & édifier les lecteurs les
plus faciles à alarmer. Mais enfin,
Monsieur , si le Pape condamne mon
Livre , je serai , s'il plaît à Dieu ,
le premier à le condamner & à fai-
re un Mandement pour en défendre
la lecture dans le Diocèse de Cam-
brai. Je demanderai seulement au
Pape , qu'il ait la bonté de mar-
quer précisément les endroits qu'il*

xxxij AVERTISSEMENT.

condamne , & les sens sur lesquels porte sa condamnation , afin que ma souscription soit sans restriction , & que je ne coure jamais risque de défendre , ni d'excuser , ni de tolérer le sens condamné. Avec ces dispositions que Dieu me donne , je suis en paix , & je n'ai qu'à attendre la décision de mon Supérieur , en qui je reconnois l'autorité de JESUS-CHRIST. Il ne faut défendre l'amour désintéressé qu'avec un sincère désintéressement. Il ne s'agit pas ici du point d'honneur , ni de l'opinion du monde , ni de l'humiliation profonde que la nature peut craindre d'un mauvais succès. S'agis , ce me semble , avec droiture. Je crains autant d'être présomptueux & retenu par une mauvaise honte , que d'être faible , politique & timide dans la défense de la vérité. Si le Pape me condamne , je serai détrompé ; & par-là le vaincu aura tout le véri-

AVERTISSEMENT. xxxiiij

table fruit de la victoire. *Victoria* cedet *Victis*, dit *Saint Augustin*. Si au contraire le Pape ne condamne point ma Doctrine, je tâcherai, par mon silence & par mon respect, d'appaiser ceux d'entre mes confrères, dont le zèle s'est animé contre moi, en m'imputant une doctrine dont je n'ai pas moins d'horreur qu'eux, & que j'ai toujours détestée. Peut-être me rendront-ils justice, quand ils verront ma bonne foi.

Je ne veux que deux choses qui composent toute ma doctrine. La première est, que la Charité est un amour de Dieu pour lui-même, indépendamment du motif de la béatitude qu'on trouve en lui. La seconde est, que dans la vie des âmes les plus parfaites, c'est la Charité qui prévient toutes les autres vertus, qui les anime, & qui en commande les actes, pour les rap-

xxxiv AVERTISSEMENT.

porter à sa fin ; en sorte que le Juste de cet état exerce alors d'ordinaire l'espérance & toutes les autres vertus , avec tout le désintéressement de la charité même qui en commande l'exercice. Je dis d'ordinaire , parce que cet état n'est pas sans exception , n'étant qu'habituel & point invARIABLE. Dieu sait que je n'ai jamais voulu enseigner rien qui passe ses bornes ; c'est pourquoi j'ai dit en parlant du pur amour , que c'est la Charité , en tant qu'elle anime & commande toutes les autres vertus distinctes. Quiconque n'admet rien au-delà , est dans les bornes de la tradition. Quiconque passe cette borne , est déjà égaré. Je ne crois pas qu'il y ait aucun danger que le S. Siège condamne jamais une doctrine si autorisée par les Pères , par les Ecoles de Théologie , & par tant de grands Saints que l'Eglise Romaine a canonisés. Pour les expres-

AVERTISSEMENT. XXXV

sions de mon Livre, si elles peuvent nuire à la vérité, faute d'être correctes, je les abandonne au jugement de mon Supérieur, & je serois bien fâché de troubler la paix de l'Eglise, s'il ne s'agissoit que de l'intérêt de ma personne & de mon Livre. Voilà mes sentimens, M. je pars pour Cambrai, ayant sacrifié à Dieu au fond de mon cœur, tout ce que je puis lui sacrifier là-dessus. Souffrez que je vous exhorte d'entrer dans le même esprit. Je n'ai rien ménagé d'humain & de temporel, pour la doctrine que j'ai cru véritable. Je ne laisse ignorer au Pape aucune des raisons qui peuvent appuyer cette doctrine. En voilà assez. C'est à Dieu à faire le reste, si c'est sa cause que j'ai défendue. Ne regardons, ni les intentions des hommes, ni leur procédé. C'est Dieu seul qu'il faut voir en tout ceci; soyons les enfans de

xxxvj AVERTISSEMENT.

la paix , & la paix reposera sur nous ; elle sera amère , mais elle n'en sera que plus pure. Ne gâtons pas des intentions droites par aucun entêtement , par aucune chaleur , par aucune industrie humaine , par aucun empressement naturel pour nous justifier. Rendons simplement compte de notre foi , laissons-nous corriger si nous en avons besoin ; & souffrons la correction , quand même nous ne la mériterions pas. Pour vous , Monsieur , vous ne devez avoir en partage que le silence , la soumission & la prière. Priez pour moi dans un si pressant besoin ; priez pour l'Eglise qui souffre de ces scandales ; priez pour ceux qui agissent contre moi , afin que l'esprit de grace soit en eux pour me détromper , si je me trompe , ou pour me faire justice , si je ne suis pas dans l'erreur. Enfin priez pour l'intérêt de l'oraison même qui est en péril , &

AVERTISSEMENT. xxxviij

qui a besoin d'être justifiée. La perfection est devenue suspecte : il n'en falloit pas tant pour en éloigner les Chrétiens lâches & pleins d'eux-mêmes. L'amour désintéressé paroît une source d'illusion & d'impiété abominable. On a accoutumé les Chrétiens, sous prétexte de sûreté & de précaution, à ne chercher Dieu que par le motif de leur béatitude, & par intérêt pour eux-mêmes. On défend aux âmes les plus avancées, de servir Dieu par le pur motif par lequel on avoit jusqu'ici souhaité que les pécheurs mêmes revinssent de leurs égaremens ; je veux dire la bonté de Dieu infiniment aimable. Je sais qu'on abuse du pur amour & de l'abandon ; je sais que des hypocrites, sous de si beaux noms, renversent l'Evangile. Mais le pur amour n'en est pas moins la perfection du Christianisme ; & le pire de tous les remèdes est de vouloir dé-

xxxviii] AVERTISSEMENT.

truire les choses parfaites pour empêcher qu'on n'en abuse. Dieu y saura mieux pourvoir que les hommes : humilions-nous , taisons nous ; au lieu de raisonner sur l'oraison , songeons à la faire ; c'est en la faisant que nous la défendrons ; c'est dans le silence que sera notre force. Je suis, &c.

Feu M. le Duc de Beauvilliers, à qui cette Lettre avoit été écrite, eut la générosité de la rendre publique dans le tems, sans être retenu par la crainte de s'exposer lui-même par cette publication. Elle justifioit son ami en disgrâce, contre les clameurs de ses adversaires, qui empoisonnoient aux yeux du Roi, sa fermeté dans la défense de son Livre, en le représentant comme un esprit incapable de plier.

AVERTISSEMENT. xxxix

On ne peut être (disoit-il encore à une personne zélée pour ce qui le regardoit , dans une autre Lettre qui s'est conservée du même tems) on ne peut être plus sensible que je suis , à toutes les marques de votre bon cœur , & je prie Dieu de toute mon ame , de vous rendre au centuple la consolation que vous me donnez , en prenant si cordialement part à mes peines. Quand nous disons que les croix sont bonnes , ce n'est point un discours de pure cérémonie : c'est une vérité de l'Évangile , qui se tournera en condamnation pour ceux qui la prêchent , s'ils ne tâchent pas de la suivre , quand les occasions s'en présentent. L'occasion en est venue pour moi. Je dois aimer ma croix : je dois en voir le prix : je dois craindre d'en perdre le fruit : je dois la porter humblement & sans courage humain : je ne dois trouver de ressource & de force qu'en Dieu :

xI Avertissement.

je dois aimer ceux qui me noircissent : je dois prier pour eux , & être toujours tout prêt à leur céder pour finir la division , dès que ma conscience me le permettra. Ce que j'ai fait , je l'ai fait avec une intention droite ; je n'ai voulu y contredire personne ; je n'ai songé qu'à dire la vérité , telle que je l'ai trouvée dans les ouvrages des Saints. Avec cette bonne intention je suis en paix : si je me suis trompé , on me détrompera ; & c'est un grand avantage : si pensant bien , je me suis mal expliqué , on me corrigera ; & c'est ce que je dois désirer. Malheur à moi , si je craignois la correction par une mauvaise honte ! Pour mon humiliation , elle porte la consolation avec elle ; car je sais qu'il est bon d'être humilié , & j'en ai plus besoin qu'un autre. Encore un peu , & le songe trompeur de ce monde va se dissiper , & nous serons tous réunis dans

AVERTISSEMENT. xlj

*if-
er
va
se
r-
-
e
?*

dans le Royaume de la vérité, où il n'y aura plus, ni erreurs, ni divisions, ni scandales. Tous seront un, & consommés en unité dans le sein de celui qui sera toutes choses en tous. Nous n'y serons nourris que de la vérité; nous n'y respirons que son amour. La paix éternelle sera la nôtre. En attendant, souffrons, taisons-nous, laissons-nous fouler aux pieds, portons l'opprobre de JESUS-CHRIST: Trop heureux, si notre humiliation & notre ignominie servent à sa gloire! Quand vous verrez M... je vous supplie d'avoir la bonté de lui dire, que je l'honore toujours de plus en plus, que je respects, autant que je dois, son zèle. Pourquoi s'affliger de voir nos amis attachés à la croix avec le Sauveur? Nous devrions nous affliger pour eux, s'ils étoient égaré de la bonne voie, rebelles à l'Eglise, & obstinés dans l'erreur; mais les voir.

Tom I.

d

xlij Avertissement.

humiliés & crucifiés , il ne faut point s'en troubler. C'est la main de Dieu même qui les frappe ; il la faut adorer , sans regarder celle des hommes.

Arrivé à Cambrai , il exhortoit de là son ami , le même Monsieur le Duc de Beauvilliers , à prendre moins d'intérêt à sa situation. *On ne peut être plus sensible (lui disoit-il) à la peine que je vous cause ; le seul désir de vous soulager , suffiroit pour me faire faire toutes les choses les plus amères & les plus humiliantes ; mais on a refusé de me laisser expliquer , & on veut absolument m'imputer des erreurs , que je déteste autant que ceux qui me les imputent. Cette conduite est inouïe , & avec un peu de tems , elle ouvrira les yeux à toutes les personnes équitables. Pour moi , je ne songe qu'à porter ma croix en paix , & qu'à prier pour ceux qui*

AVERTISSEMENT. xliij

me la font porter. Après avoir dit mes raisons à Rome, je subirai toutes les condamnations que le Pape voudra faire. On ne verra, s'il plaît à Dieu, en moi, que docilité sincère, soumission sans réserve, & amour de la paix. En attendant, je tâcherai de faire ici mon devoir. Ce qui m'afflige le plus, Monsieur, est de déplaire au Roi, & de vous exposer à ne lui être plus si agréable. Sacrifiez-moi, & soyez persuadé que mes intérêts ne me sont rien en comparaison des vôtres. Si mes prières étoient bonnes, vous sentiriez bientôt la paix, la confiance & la consolation, dont vous avez besoin dans votre place. Dieu sait avec quelle tendresse, quelle reconnoissance, & quel respect je suis tout ce que je dois être pour vous.

Pendant que le Prélat ne respiroit ainsi dans le particulier, comme dans ce qui fut rendu public
d ij

xliv AVERTISSEMENT.

blic dans le tems , que démission
entière d'esprit , & soumission ab-
solue pour tout ce que pronon-
ceroit le Pape son Juge , ses ad-
versaires s'animoient toujours da-
vantage , & cherchoient jusques
dans ses paroles les plus expres-
ses à y donner un sens qui les fit
regarder comme les détours d'un
esprit artificieux , qui se ménageoit
d'avance des restrictions , lorsqu'il
protestoit le plus n'en vouloir
mettre aucune à son obéissance.

*Si Monsieur de Cambrai , disoit
son principal adversaire dans les
Ecrits qu'il publioit contre lui ,
déclare qu'il sera soumis , & qu'on
ne le verra jamais , quoi qu'il ar-
rive , écrire ni parler , pour éluder
la condamnation de son ouvrage ,
c'est en déclarant en même tems qu'il
se bornera à demander au Pape une
instruction particulière sur les er-
reurs dont il devra se corriger. A*

AVERTISSEMENT. xlv

cette condition il proteste d'être tranquille , tant sur le droit que sur le fait : mais c'est après avoir auparavant dénoncé à tout l'Univers ; quo bien loin d'être en repos au dedans , il ne cessera de questionner le Pape , pour lui faire dire autre chose que ce qu'il aura décidé.

Cette accusation venoit , après que celui qui la faisoit avoit lu , & citoit , en la faisant , (a) non seulement la première Lettre à Mr. le Duc de Beauvilliers du 3. Août. 1697. qu'on a raportée plus haut , mais aussi celle qui avoit suivi , & dont on transcrira encore ici les passages qui font le plus au sujet.

Je n'ai point dit que je ne me soumettrois à la condamnation du Pape qu'en cas qu'il marquât dans sa

(a) Histoire de l'Eglise de Meaux par le P. Dom Toussains du Plessis , Bénédictin , imprimée à Paris en 1731. *Premier Volume* , page 512.

xlvi AVERTISSEMENT.

condamnation les propositions sur lesquelles précisément le Livre seroit condamné , & le sens dans lequel chaque proposition seroit condamnée.

A. Dieu ne plaise que je fasse ainsi la loi à mon Supérieur. Ma promesse de souscrire , & de faire un Mandement en conformité , est absolue & sans restriction. Il est vrai que je crois devoir demander très-humblement & très-instamment au Pape une grace pour mon instruction , & pour celle des ames qui me sont confiées. C'est de m'apprendre précisément en quoi je me suis trompé , soit pour le dogme , soit pour les expressions , afin que je ne demeure pas dans l'erreur , & que je puisse éviter , pour moi & pour tous les autres , ce qui seroit faux ou dangereux en ce genre. Je ne demande pas des raisonnemens , pour les examiner ; je ne demande qu'une décision , pour la suivre. Où en som-

AVERTISSEMENT. xlvij

mes-nous , si on passe pour desobéissant en demandant de n'avoir qu'à obéir ? Si je voulois ne me soumettre qu'en paroles , ou me sauver par des restrictions , je n'aurois pas besoin de demander des décisions si précises : les plus vagues seroient les plus commodes pour moi. Mais comme je ne crains , Dieu merci , que de me tromper , & de n'obéir pas en tout , je ne crains aussi que de ne savoir pas assez précisément en quoi il faut que j'obéisse & que je me corrige. Que si le Pape , par une lumière supérieure à la mienne , n'a point d'égard à ma très-humble remontrance , je demeurerai d'autant plus en paix , que j'aurai fait de ma part , tout ce qui m'aura paru convenable pour l'intérêt de la vérité , & pour l'honneur de mon ministère. Après quoi je souscrirai à la censure de mon Livre , sans équivoque ni restriction , même mentale ;

xlviij AVERTISSEMENT.

je ferai un Mandement pour défendre la lecture de mon Livre dans le Diocèse de Cambrai , & je me bornerai à demander au Pape une instruction particulière sur les erreurs dont je devrai me corriger. Mais on ne me verra jamais , s'il plaît à Dieu , quoi qu'il arrive , ni écrire , ni parler pour éluder la condamnation de mon ouvrage : car je suis persuadé que nous devons être soumis à l'Eglise pleinement & sans réserve , tant sur le fait que sur le droit , non seulement pour tous les dogmes qu'il faut croire ou rejeter , mais encore pour toutes les expressions qui doivent être , ou admises pour conserver le dépôt de la vérité , ou condamnées comme capables de l'altérer.

*. Plus la croix s'appesantit , plus les grands cœurs s'étendent , pour la porter avec une générosité digne d'elle. Cela se voit
d'une*

AVERTISSEMENT. xlii

d'une manière sublime dans la
Lettre suivante.

Je ne puis m'empêcher de vous dire, mon bon Duc, ce que j'ai sur le cœur. Je fus hier, fête de Saint Louis, en dévotion de prier pour le Roi. Si mes prières étoient bonnes, il le ressentiroit : car je priai de bon cœur. Je ne demandai point pour lui des prospérités temporelles, car il en a assez. Je demandai seulement qu'il en fît un bon usage, & qu'il fût parmi tant de succès, aussi humble que s'il avoit été profondément humilié. Je lui souhaitai d'être, non seulement le pere de ses peuples; mais encore l'arbitre de ses voisins, le modérateur de l'Europe entière pour en assurer le repos, enfin le protecteur de l'Eglise. J'ai demandé, non seulement qu'il continuât à craindre Dieu & à respecter la Religion, mais encore qu'il aimât Dieu, & qu'il sentît com-

Tome I.

e

1 AVERTISSEMENT.

bien son joug est doux & léger à ceux qui le portent moins par crainte que par amour. Jamais je ne me suis senti plus de zèle , ni , si je l'ose dire , de tendresse pour sa personne. Quoique je sois plein de reconnaissance , ce n'étoit pas le bien qu'il m'a fait dont j'étois alors touché. Loin de ressentir quelque peine de ma situation présente , je me serois offert avec joie à Dieu pour mériter la sanctification du Roi. Je regardois même son zèle contre mon Livre , comme un effet louable de sa Religion , & de sa juste horreur pour tout ce qui lui paroît nouveauté. Je le regardois comme un objet digne des graces de Dieu. Je me rappellois son éducation sans instruction solide , les conseils profanes & les flatteries qui obsèdent les Princes , les pièges qu'on lui a tendus dans sa jeunesse , la défiance qu'on a cherché à lui inspirer contre les excès de cer-

AVERTISSEMENT. 1j

rains dévots & contre l'artifice des autres, enfin les périls de la grandeur & de tant d'affaires délicates. J'avoue qu'à la vue de toutes ces choses, nonobstant le grand respect qui lui est dû, j'avois une forte compassion pour une ame si exposée. Je le trouvois à plaindre, & je lui souhaitois une plus abondante miséricorde pour le soutenir dans une si redoutable prospérité. Je priois de bon cœur St Louis, afin qu'il obtînt pour son petit fils la grace d'imiter ses vertus. Je me représentois avec joie le Roi humble, recueilli, détaché de toutes choses, pénétré de l'amour de Dieu, & trouvant sa consolation dans l'espérance d'une gloire & d'une couronne infiniment plus désirable que la sienne; en un mot, je me le représentois comme un autre St Louis. En tout cela, je n'avois, ce me semble, aucune vue intéressée, car j'étois prêt à demeurer toute ma

e ij

liij AVERTISSEMENT.

vie privé de la consolation de voir le Roi en cet état, pourvu qu'il y fût. Je consentirois à une perpétuelle disgrâce, pourvu que je fusse que le Roi seroit entièrement selon le cœur de Dieu. Je ne lui désire que des vertus solides & convenables à ses devoirs. Voilà, mon bon Duc, quelle a été mon occupation de la fête d'hier. J'y priai beaucoup aussi pour notre petit Prince, pour le salut duquel je donneroie ma vie avec joie : enfin je priai pour les principales personnes qui approchent du Roi, & je vous souhaitai un renouvellement de grace, dans les tems pénibles où vous vous trouvez. Pour moi, je suis en paix, avec une souffrance presque continuelle. En faisant un éclat scandaleux, on ne m'aigrira point, s'il plaît à Dieu, & on ne me découragera point. On ne me fera point hérétique, en disant que je le suis. J'ai plus d'hor-

AVERTISSEMENT. *liij*

reur de la nouveauté, que ceux qui paroissent si ombrageux ; je suis plus attaché à l'Eglise. Je ne respire, Dieu merci, que sincérité & soumission sans réserve. Après avoir représenté au Pape toutes mes raisons, ma conscience sera déchargée ; je n'aurai qu'à me taire & à obéir. On ne me verra point comme d'autres l'ont fait, chercher des distinctions pour éluder les censures de Rome. Nous n'aurions pas eu besoin d'y recourir, si on avoit agi avec moi avec l'équité, la bonne foi, & la charité chrétienne qu'on doit à un confrère. Je prie Dieu qu'il me détrompe, si je suis trompé : & si je ne le suis pas, qu'il détrompe ceux qui se sont trop confiés à des personnes passionnées.

La condamnation du Livre, après avoir été puissamment sollicitée à Rome pendant deux ans, vint enfin. A la vérité les quali-

liv AVERTISSEMENT.

fications qui se réservent pour les Livres où se trouvent l'hérésie & l'esprit schismatique, n'y étoient pas employées ; mais enfin , elle faisoit succomber l'Auteur , & le triomphe demeurait à ses adversaires. On ne put cependant déterminer la Cour Romaine , à comprendre dans la condamnation du Livre , les ouvrages apologétiques qu'il avoit publiés , pendant le cours de la dispute , pour sa défense personnelle , & où il avoit exposé dans le plus grand jour , toute sa doctrine sur l'amour désintéressé , & sur ce qui se passe dans les âmes qui ne réservent rien avec Dieu. On fut même sur le point à Rome de terminer la contestation , en faisant seulement des Canons qui fixassent à quoi on devoit s'en tenir de part & d'autre sur la matière agitée. Le Pape &

AVERTISSEMENT. 17

une grande partie de l'Eglise Romaine penchoient pour ce parti. De dix Consulteurs qui avoient été chargés de l'examen, cinq des plus recommandables, & dont deux furent depuis honorés de la pourpre, s'étoient hautement déclarés pour le Livre, & persistèrent jusques à la fin dans les Congrégations, à le justifier article par article. Mais on fit sonner si haut, que la Cour de France demandoit un jugement qui prononçât sur le Livre même, que le dessein de finir l'affaire par la publication des Canons fut abandonné. Aussitôt que l'Archevêque eut appris que le S. Siège avoit prononcé, fidèle dans son sacrifice, il ne pensa plus qu'à le consommer par la soumission la plus absolue.

*Tout ce qui me renouvelle les
marques de votre amitié, adoucit*

e iv

1vj AVERTISSEMENT.

ma peine, répondit-il à son même ami, M. le Duc de Beauvilliers. Ce que vous me mandez que vous avez fait, pour obéir au Pape, en vous défaisant de mon Livre, m'édifie & ne me surprend pas. Je connois votre attachement à une obéissance simple, & je ne vous pourrois reconnoître à une autre conduite. Vous savez bien, Monsieur, que je n'ai jamais estimé ni toléré aucune piété qui n'a pas ce solide fondement.

Pour moi, je tâche de porter ma croix avec humilité & patience. Dieu me fait la grace d'être en paix, au milieu de l'amertume & de la douleur. Parmi tant de peines, j'ai une grande consolation, peu propre à être connue du monde, mais bien solide pour ceux qui cherchent Dieu de bonne foi. C'est que ma conduite est toute décidée, & que je n'ai plus à délibérer. Il ne

AVERTISSEMENT. lvij

me reste qu'à me soumettre & à me taire : c'est ce que j'ai toujours désiré ; je n'ai plus qu'à choisir les termes de ma soumission. Les plus courts & les plus simples, les plus absolus, les plus éloignés de toute restriction, sont ceux que j'aime davantage. Ma conscience est déchargée dans celle de mon Supérieur. En tout ceci ; loin de regarder mes parties, je ne regarde aucun homme ; je ne vois que Dieu, & je suis content de ce qu'il fait. Quelquefois j'ai envie de rire de la crainte que certaines personnes zélées me témoignent, que je ne pourrai peut-être me résoudre à une soumission. Quelquefois je suis importuné de ceux qui m'écrivent de longues exhortations, pour m'engager à me soumettre. Ils ne me parlent que de la gloire qui se trouve dans une telle humiliation, & de l'acte héroïque que je ferai. Tout

Iviiij AVERTISSEMENT.

cela me fatigue un peu, & je suis tenté de dire en moi-même : Qu'ai-je donc fait à tous ces gens-là, pour leur faire penser que j'aurai tant de peine à préférer l'autorité du Saint Siège à mes foibles lumières, & la paix de l'Eglise à mon Livre ? Cependant je vois bien qu'ils ont raison de supposer en moi beaucoup d'imperfection, & de répugnance à faire un acte humiliant. Ainsi je leur pardonne sans peine, & je vais même jusqu'à leur savoir très-bon gré de leurs craintes & de leurs exhortations. Pour ce qui est de la peine dans un acte de pleine & absolue soumission, je dois vous dire simplement, que je n'en sens point du tout. L'acte a été dressé le lendemain de la nouvelle reçue : mais j'ai cru le devoir tenir en suspens, jusqu'à ce que je sache la forme de procéder. Les Bulles ne sont reconnues en France,

AVERTISSEMENT. lix

qu'après qu'elles ont passé au Parlement. Je ne sais point s'il faut garder la même forme pour un Bref qui contient un jugement doctrinal contre un Archevêque. Dans le doute, je suspends mon Mandement ; car personne, quoi qu'on en puisse dire, n'est plus zélé François que moi. Dès que j'aurai su la règle, mon acte paroîtra. Vous remarquerez, s'il vous plaît, Monsieur ; que je n'ai reçu le jugement du Pape, ni de Rome, ni de M. le Nonce. Mais enfin, je ne perdrai pas un moment, dès que je serai assuré de ne blesser point les usages de France. Je n'ai de consolation qu'à obéir ; & si on m'avoit connu tel que je suis à cet égard-là, on n'auroit jamais eu les vaines allarmes qu'on s'est laissé donner.

Pour M. l'Evêque de Meaux ; j'avoue qu'il m'est impossible de concevoir, comment il a pu vous dire,

IX AVERTISSEMENT.

qu'il auroit un reproche à se faire devant Dieu & devant les hommes, s'il mettoit en doute la droiture de mon cœur & la sincérité de ma soumission. A-t-il déjà oublié toutes les duplicités affreuses qu'il m'a imputées à la face de toute l'Eglise, jusques dans son dernier Imprimé ? Quinze jours ne peuvent pas m'avoir changé en un honnête homme. Mais il n'est pas question d'approfondir ses paroles, & j'en laisse l'examen entre Dieu & lui. Nous n'avons plus rien à démêler lui & moi. Je prie Dieu pour lui de très-bon cœur, & je lui souhaite tout ce qu'on peut souhaiter à ceux qu'on aime selon Dieu.

Cette Lettre étoit en date du 29. Mars 1699. Elle fut suivie de près par le Mandement qu'elle annonçoit. Les termes en furent : *Nous nous devons à vous sans réserve, mes très-chers freres,*

AVERTISSEMENT. 1xj

puisque nous ne sommes plus à nous, mais au troupeau qui nous est confié : Nos autem servos vestros per Jesum. C'est dans cet esprit que nous nous sentons obligés, de vous ouvrir ici notre cœur, & de continuer à vous faire part de ce qui nous touche sur le Livre intitulé : Explication des maximes des Saints,

Enfin N. S. P. le Pape a condamné ce Livre avec les 23. propositions, qui en ont été extraites, par un Bref, daté du 12. Mars, qui est maintenant répandu par-tout, & que vous avez déjà vu. Nous adhérons à ce Bref, mes très-chers freres, tant pour le texte du Livre, que pour les 23. propositions, simplement, absolument, & sans ombre de restriction. Ainsi nous condamnons, tant le Livre, que les 23. propositions, précisément dans la même forme, & avec les mê-

Lxij AVERTISSEMENT.

mes qualifications , simplement , absolument , & sans aucune restriction. De plus nous défendons , sous peine d'excommunication ; à tous les Fidèles de ce Diocèse , de lire & de garder ce Livre.

Nous nous consolerons , mes très-chers freres , de ce qui nous humilie , pourvu que le ministère de la parole que nous avons reçu du Seigneur pour votre sanctification , n'en soit pas affoibli , & que , non-obstant l'humiliation du Pasteur , le troupeau croisse en grace devant Dieu.

C'est donc de tout notre cœur ; que nous vous exhortons à une soumission sincère , & à une docilité sans réserve , de peur qu'on n'altère insensiblement la simplicité de l'obéissance pour le Saint Siège , dont nous voulons ; moyennant la grace de Dieu , vous donner l'exemple jusqu'au dernier soupir de notre vie.

AVERTISSEMENT. lxiiij

A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir, qu'un Pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau, & qu'il n'a jamais mis aucune borne à sa soumission.

Je souhaite, mes très-chers frères, que la grace de N. S. J. C. l'amour de Dieu, & la communication du S. Esprit, demeure avec vous tous.

Ce Mandement étoit daté de Cambrai, le 9. Avril 1699.

Une soumission sincère & qui ne réserve rien, ne se borne pas à l'obéissance pour soi-même, mais elle cherche à faire entrer dans le même esprit, ceux qui voudroient prendre en main notre justification, & les fait demeurer dans le silence. C'est ce

Lxiv AVERTISSEMENT.

que l'Archevêque , fidèle dans sa soumission , fit bien voir , en faisant la réponse suivante , le 8. Décembre 1701. à une Lettre anonyme , mais qu'il fut depuis lui être venue du P. Gerberon , Ecrivain d'un parti , où il s'étoit rendu célèbre.

J'ai reçu , Monsieur , la Lettre que vous avez pris la peine de m'écrire. Quoique je ne connoisse , ni votre personne , ni votre nom , je suis aussi sensible aux marques de votre amitié , que si je vous voyois tous les jours. Plus vous êtes inconnu à mon égard , plus je suis touché du désintéressement de votre zèle , pour une personne avec qui vous n'avez aucune liaison humaine. Dieu sait combien je voudrois vous témoigner ma reconnoissance pour une action si louable. Venons au fond des choses.

Vous me proposez d'envoyer de l'argent pour l'impression d'un ouvrage

1xvj AVERTISSEMENT.

torités des Saints. Le véritable sens dans lequel j'ai eu intention d'écrire, y est expliqué. Ces ouvrages & mes autres écrits apologétiques ont été vus à Rome, à Paris & par-tout ailleurs. J'ai protesté devant Dieu dans tous ces Ecrits, que je n'ai jamais rien cru au-delà de ce qu'ils contiennent, & que je n'ai voulu favoriser aucune des erreurs qu'on m'avoit imputées. Depuis le jugement de Rome, j'ai répété la même déclaration solennelle dans le procès verbal de notre assemblée Provinciale, qui n'est pas moins public que les procès verbaux des autres Provinces, & que les actes mêmes de l'assemblée générale du Clergé de France. Que pourrois-je ajouter à tant d'éclaircissemens, que des répétitions inutiles ? Qu'y a-t-il d'équivoque dans cette conduite ?

Jaimerois mieux mourir, que

AVERTISSEMENT. lxxvij

de défendre , ni directement ni indirectement , un Livre que j'ai condamné sans restriction & du fond du cœur , par docilité pour le Saint Siège. Tout ce que j'écrirois sur mon sens personnel , en mettant à part le sens du texte , seroit regardé comme une voie détournée , pour rallumer la guerre , & pour rentrer dans l'apologie de mon ouvrage. Il n'est ni juste ni édifiant , qu'un Auteur veuille perpétuellement occuper l'Eglise de ses contestations personnelles , & qu'il aime mieux continuer le trouble sans fin , que de porter humblement sa croix. Quand on n'écoute point un Evêque sur ses propres intentions , qu'il a tant de fois expliquées par écrit , à quel propos parleroit-il encore ? Il n'y a plus pour lui , ni édification à donner , ni dignité à soutenir , que dans un profond silence. Je sais trop ce que l'Eglise souffre du scan-

Lxviii] AVERTISSEMENT.

dale de telles disputes , pour vouloir les renouveler par une délicatesse de réputation. Dieu aura soin de l'honneur de son Ministre, s'il daigne s'en servir pour le fruit du ministère dans ce diocèse. Il me semble même, que les gens neutres & équitables sont édifiés de mon silence, & ne doutent point de ma bonne foi dans toute cette affaire. Nul écrit ne persuaderoit ceux qui ne veulent pas être persuadés.

Vous comprenez bien, Monsieur, qu'il y auroit une duplicité indigne d'un Chrétien, à ne vouloir plus écrire moi-même, & à être en secret de concert avec un étranger qui écriroit pour moi. Ainsi j'espère que vous ne serez, ni peiné, ni surpris de la résolution que j'ai prise, de ne prendre aucune part, ni directe ni indirecte, à aucun ouvrage sur cette matière. Je n'ai pas moins de sensibilité pour vos

AVERTISSEMENT. Ixix

offres que si je les acceptois.

Au reste, personne n'aime & ne révere plus que moi la doctrine de S. Augustin. Je puis, comme vous le croyez, l'avoir mal entendue ; si je voyois que je me fusse écarté de ses sentimens, je crois que je ne chercherois qu'à réparer ma faute. Mais, après avoir lu & relû avec toute l'application dont je suis capable, les ouvrages de ce Pere auxquels vous voulez me ramener, je ne me suis pas apperçu que je les aye contredits en rien. Je me borne à faire pour le texte de S. Augustin, comme pour celui de l'Ecriture. C'est lui rendre le plus grand respect. Je ne veux point l'expliquer par mon propre sens, & je l'explique dans tous les endroits contestés, par les décisions formelles de l'Eglise.

Je serai, Monsieur, toute ma vie & de tout mon cœur, parfaitement tout à vous en N. S.

Lxx AVERTISSEMENT.

Ce qui est dit dans cette Lettre du Recueil de 33. propositions, que l'Auteur avoit tâché de justifier avant le jugement rendu contre son Livre, au lieu que le Bref de condamnation n'en comprend que 23. demande d'être expliqué. Il faut savoir que les Consulteurs du Saint-Office qui avoient été nommés pour examiner le Livre, s'étant partagés, comme on l'a déjà dit, en sorte que de dix, cinq étoient pour le Livre, & cinq contre, on les avoit obligés de convenir d'un certain nombre de propositions qui servissent de précis du Livre, & sur lesquelles ils s'accordassent, pour les regarder également comme contenant la matière à juger. Ces propositions ayant donc enfin été arrêtées d'un consentement unanime entr'eux ; quoique partagés d'ailleurs sur le

AVERTISSEMENT. lxxj

judgement opposé qu'ils en portoient, elles furent déposées au Saint-Office au nombre de 38. & ensuite mises devant la Congrégation des Cardinaux, avec ordre aux Consulteurs de donner leur *votum* sur chacune d'elles. Ce fut après la discussion qui s'en fit dans 52. Congrégations, & où les cinq Consulteurs qui s'étoient déclarés pour le Livre, les défendirent toutes successivement contre les cinq Consulteurs qui les jugeoient condamnables, que les mouvemens s'étant redoublés pour obtenir une censure du Livre, & qu'ayant enfin été résolue, ceux qui étoient pour la condamnation, firent convertir l'extrait des propositions dans les 23. rapportées dans le Bref. Ce qui avoit transpiré à l'Archevêque de Cambrai des 38. lui fit renfermer ce qu'il

Lxxij AVERTISSEMENT.

avoit appris de leur contenu dans les 33. du Recueil dont il parle. Chaque proposition y étoit suivie de ce qu'il avoit rassemblé pour la justifier par les autorités des Saints. C'avoit été le dernier de ses ouvrages apologétiques. Il avoit été imprimé & répandu en France , avant qu'on y sût le jugement rendu ; mais il n'étoit arrivé à Rome , & n'y avoit été vû , que lorsque la condamnation du Livre & des 23. propositions venoit d'y être prononcée.

La noble docilité du Prélat dans sa soumission , recevoit un nouvel éclat de ce qu'elle étoit exemte de foiblesse. On a vû que le S. Siège avoit constamment refusé de comprendre dans la condamnation de son Livre , ses ouvrages apologétiques , & tout ce qu'il avoit écrit dans le
cours

AVERTISSEMENT. lxxiiij
cours de la dispute , pour expliquer & justifier sa doctrine. On ne le laissa pas en France sans mortification de ce côté-là. Il se tint des assemblées Provinciales de toutes les Métropoles du Royaume , pour la réception du Bref par les Archevêques & Evêques. Elles ne manquèrent pas de Prélats qui proposèrent , qu'on demandât aussi au Roi d'ordonner la suppression de tous les écrits que l'Auteur du Livre condamné avoit publiés pour sa défense. Il eut lui-même , dans l'assemblée de sa Province de Cambrai , le personnage difficile à soutenir , de concilier ce qu'il devoit à la règle de l'assemblée , comme Président , avec ce qu'il se devoit à soi-même. Un d'entre les Prélats qui la composoit , mit en avant , que la condamnation du Livre emportoit

Tome I.

g

lxxiv AVERTISSEMENT.

nécessairement celle des ouvrages apologétiques. L'Archevêque combatit sans détour ce sentiment , & fit généreusement insérer dans le procès-verbal de l'assemblée , comme son suffrage , les raisons dont il s'étoit servi , & qui l'empêchoient d'avouer la conséquence. La grandeur d'ame & la voix secrète au fond de son cœur , qui le rendoient incapable d'une soumission par foiblesse , le tenoient en même tems souple comme un enfant , pour se porter sans répugnance , à tout ce qui étoit de la règle. Comme Président de l'assemblée , & avec la même tranquillité d'ame qu'il auroit pu avoir dans l'affaire d'un autre , il forma la conclusion où on demandoit au Roi la suppression des ouvrages qu'il avoit composés pour sa défense ; mais en faisant cet office contre

AVERTISSEMENT. lxxv

lui-même , il fit généreusement
 insérer dans le procès-verbal ,
 qui fut imprimé & rendu public ,
 qu'il concluoit pour cette de-
 mande au Roi , à la pluralité des
 voix , comme Président de l'as-
 semblée , *& contre son avis*. Il
 accorda ainsi un procédé sans foi-
 blesse , avec la docilité d'un cœur
 qui ne met point de bornes dans
 la pratique de cette vertu. Son
 refus d'admettre les conséquen-
 ces qu'on vouloit lui faire a-
 vouer , en allant plus loin que le
 jugement rendu , fut accompa-
 gné des déclarations les plus ex-
 presses , pour ne laisser rien d'é-
 quivoque sur l'étendue de sa sou-
 mission. Il témoigna qu'on ne le
 verroit pas moins soumis pour
 souscrire à la condamnation de
 ses œuvres apologétiques , si le
 S. Siège parloit , qu'il l'avoit été
 à souscrire à la condamnation du

lxxvj AVERTISSEMENT.

Livre même. Mais Rome , dont le jugement faisoit sa règle , ne lui demanda jamais rien de semblable , & n'eut au contraire que des louanges à donner à une docilité comme la sienne. Mr l'Evêque de Meaux , Bossuet , qui entre ses adversaires avoit figuré principalement , & été l'ame de toute la controverse , le fut encore pour tout ce qui regarda cette matière , dans l'Assemblée générale du Clergé qui se tint l'année d'après (en 1700.) à S. Germain - en - Laye. Il fut mis à la tête du Bureau , où se dressa ce qui devoit conserver dans les annales du Clergé de France le récit de sa propre querelle , & il y tint la plume. On trouve dans ce récit la soumission de l'Archevêque de Cambrai qualifiée , soumission *absolue & sans réserve*. Mr l'Evêque de Meaux

AVERTISSEMENT. lxxvij

ne pouvoit pas lui accorder ce caractère dans un acte si solennel , & être d'accord avec lui-même , sans reconnoître intérieurement , que l'intégrité de cette soumission se concilioit parfaitement avec la différence que l'Archevêque avoit faite entre son *Livre des Maximes des Saints* & ses ouvrages apologétiques. Il fa-voit qu'en abandonnant le Livre si absolument qu'il n'a plus trouvé de défenseur , l'Archevêque avoit au contraire ouvertement résisté , dans son assemblée Provinciale à Cambrai , à la conséquence qu'on tiroit pour lui faire condamner de même ses apologies. Il y avoit développé & expliqué toute sa doctrine , & protesté n'avoir jamais entendu les choses autrement que suivant ces explications. C'est donc en prenant pour pièces de comparai-
g iiij

lxxviiij AVERTISSEMENT.

son , ces Livres apologétiques que Rome refusa constamment de comprendre dans sa condamnation , que l'on peut juger de l'uniformité des principes de l'Auteur , & de leur conformité avec la spiritualité des écrits rassemblés depuis sa mort , qui composent le Recueil d'Œuvres Spirituelles que l'on donne dans cette nouvelle Edition.

Mais ce ne seroit pas assez , d'avoir redressé le faux jugement de ceux qui ont regardé l'Archevêque de Cambrai , comme devant avoir varié dans sa spiritualité , au lieu de comprendre que c'est cette même spiritualité réduite en pratique , & la fidélité à ne répugner à rien , qui l'ont rendu aussi humble qu'on le vit , & aussi soumis sans faiblesse , dans l'affaire de son Livre condamné ; que c'est elle qui le te-

AVERTISSEMENT. lxxix

noit dans la disposition de porter encore plus loin l'obéissance , & de ne rien réserver sur ses ouvrages apologétiques mêmes , si son Supérieur l'avoit exigé. Il ne suffiroit pas , pour le disculper du reproche d'être tombé dans l'illusion des faux Mystiques , que Madame Guion son amie , eût toujours marqué une docilité la plus entière sur ce qu'elle avoit écrit , & que ceux qui avoient le plus cherché à la décrier , aient toujours fini par ne pouvoir se dispenser de rendre authentiquement témoignage à sa candeur & à l'innocence de ses mœurs. Si elle n'avoit écrit que des extravagances , & si elle n'avoit eu que le mérite de la soumission , pour confesser humblement des erreurs monstrueuses qu'elle auroit eues en effet , ce seroit toujours une tache pour un

Lxxx AVERTISSEMENT.

homme de la trempe d'esprit de l'Archevêque de Cambrai , & une foiblesse impardonnable d'avoir autant estimé & laissé ses meilleurs amis donner leur confiance à une personne , dans laquelle il n'auroit dû voir que le fanatisme , joint à des mœurs pures & à un cœur docile. Il faudroit alors avouer de bonne foi , que sa vénération pour elle a été une éclipse dans sa vie , qu'on ne pourroit justifier. Il ne sera donc point hors de sa place de donner ici une juste idée de cette Dame.

Elle étoit née de parens nobles à Montargis , le 13. Avril 1648. Elle fut prévenue d'une grace singulière dès l'enfance. Elle tenta de se faire Religieuse à un âge où elle ne pouvoit pas disposer d'elle. Ses parens la promirent à un Gentilhomme du

AVERTISSEMENT. lxxxj

pays , qu'ils lui firent épouser. Elle passa ses premières années , devant & après son mariage , dans l'exercice de toutes les vertus que l'on a coutume de regarder comme le comble de la perfection. Les austérités les plus fortes & les plus dures macérations , lui étoient devenues familières. L'esprit de mortification la rendoit ingénieuse à se poursuivre en tout sans relâche , & à ne pas borner la pénitence à affliger son corps. Les croix domestiques se joignirent. La patience à les supporter , & la charité sans mesure pour les pauvres , furent , jusqu'à son veuvage , les compagnes de sa vie mortifiée ; mais ce n'étoit là que l'ébauche des épreuves par où elle devoit passer. Des routes que nulle prévoyance humaine n'auroit pu imaginer , devoient la faire par-

1xxxij AVERTISSEMENT.

ticiper à la folie & à l'opprobre de la Croix. Elle joignoit à un grand esprit beaucoup de raison. Le renversement de cette raison fut l'endroit délicat par où elle se vit attaquée. Veuve à 28. ans , & mere de trois enfans en bas âge , dont elle avoit la Garded-noble , le bon usage de son bien & l'éducation de sa famille , sembloient devoir faire désormais son unique emploi. Elle s'arrangeoit sur ce pied-là , & elle avoit mis dans ses affaires domestiques un ordre qui avoit demandé une capacité peu commune , quand elle se vit tout-à-coup poussée par un puissant attrait à tout quitter , pour se destiner à ce qu'elle ne connoissoit pas elle-même. Elle eut alors à soutenir le pénible combat de la prudence humaine contre l'attrait qui la poursuivoit. Des Providences qui lui paru-

AVERTISSEMENT. lxxxii;
rent marquées, la décidèrent. Elle passa de Paris dans le diocèse de M. d'Arenthon , Evêque de Geneve , à Annecy en Savoye , où ce Prélat voulut se servir d'elle , dans l'établissement qu'il faisoit d'une maison de nouvelles Catholiques. Un pareil parti dans les circonstances où elle se trouvoit, ne pouvoit manquer de lui attirer la condamnation de beaucoup de gens , & en particulier de tous ses proches. Elle partit , ayant fait à Dieu le sacrifice de sa propre raison. Des trois enfans qu'elle avoit, elle n'amena avec elle que sa fille. Les parens lui écrivirent quelque tems après , pour l'engager à se défaire de la Garde-noble qui passoit quarante mille livres de rente , & à donner tous ses biens à ses enfans. Elle le fit avec joie , & ne se réserva qu'une subsistance des plus

Ixxxiv AVERTISSEMENT.

médiocres. On inspira à M. d'Arenthon qui l'avoit attirée dans son diocèse , le dessein de l'obliger à donner aux nouvelles Catholiques , le peu de bien qui lui restoit , & à se faire Supérieure de la maison. Elle ne crut pas que ce fut là ce que Dieu demandoit d'elle. Elle demanda à l'Evêque de ne la point presser là-dessus. Sa résistance aliéna le Prélat , & indisposa les nouvelles Catholiques. Elles la prièrent de quitter leur maison. Elle se retira d'abord à Thonon , où elle eut beaucoup de traverses à soutenir. Une suite de Providences la fit aller de là en différens endroits , à Turin , à Grenoble , à Marseille , à Verceil où l'Evêque de cette ville l'avoit invitée de venir , & lui marqua toujours une singulière vénération , enfin la ramena à Paris en mil six cent qua-

AVERTISSEMENT. lxxxv
tre-vingt-six , après cinq ans d'absence.

Pendant ces différens voyages , elle s'étoit sentie poussée à écrire sur les *Voies intérieures*. Elle l'avoit fait par obéissance à ce que des Supérieurs avoient exigé d'elle. Des volumes de manuscrits sortirent de sa plume avec une rapidité inconcevable. Son *Traité du Moyen court & très-facile de faire Oraison* , fut une des productions de ce tems-là. Ce petit livre fut d'abord goûté par les personnes qui le lurent dans le même esprit de simplicité qu'il avoit été écrit. Elles en procurèrent même l'impression qui s'en fit à Lyon avec privilège & approbation , ainsi que de son *Explication mystique du Cantique des Cantiques*. La Spiritualité de Madame Guion étoit de l'espèce de celle qui ne laisse rien à l'hom-

lxxxvj AVERTISSEMENT.

me & à l'intérêt propre pour donner tout à Dieu. Il n'en falloit pas tant pour soulever bien des sortes de gens. Le grand éclat contre ses petits livres ne se fit pas encore ; mais dès-lors elle éprouva ce qui la suivit dans tous les lieux où elle se retiroit. D'abord la bonne odeur de ses mœurs irréprochables & de ses vertus , gaignoit beaucoup de gens ; & quantité d'ames qui marchaient simplement , embrassoient la voie de la perfection par le recueillement & la prière. Le soulèvement suivait de près , & en chaque endroit l'issue ordinaire pour elle , étoit le décri , & la persécution. Ce fut avec cette espèce de préjugé contre elle & contre des voyages peu conformes aux règles d'une prudence commune , qu'elle se retrouva à Paris. La croix & la persécution ne l'y

—

AVERTISSEMENT. lxxxvij
abandonnèrent pas. On écrivit
contre elle, des provinces où el-
le avoit voyagé, & contre sa spi-
ritualité. Le bruit devint plus
grand par ce que l'on suscita con-
tre le P. de la Combe, Religieux
Barnabite, son confesseur. On
voit l'opinion que M. l'Evêque
de Geneve Arenthon lui-même,
en avoit conservée. *Elle donne un
tour à ma disposition à son égard, qui
est sans fondement*, disoit-il, dans
une de ses lettres, parlant de Ma-
dame Guion; *Je l'estime infini-
ment & par dessus le P. de la Com-
be*. Elle fut arrêtée elle-même au
mois de Janvier 1688. & enfer-
mée dans le monastère des Filles
de la Visitation de la rue S. An-
toine, par lettre de cachet. Elle
y fut sévèrement examinée par
l'ordre de Mr de Harlai, Arche-
vêque de Paris, pendant l'espa-
ce de huit mois. La rigueur de

Lxxxviii] AVERTISSEMENT.

L'examen ne servit qu'à faire éclater davantage son innocence. M^e de Miramion , illustre par ses établissemens de charité , fit connoître la vérité à Madame de Maintenon , qui en parla fortement au Roi , & obtint un ordre sur lequel Madame Guion recouvra sa liberté. Madame de Maintenon prit elle-même par la suite un goût tout particulier pour elle , & beaucoup de confiance. Ces dispositions de la personne qui étoit toute-puissante à la Cour , & de beaucoup d'autres d'un grand rang , aboutirent à de nouvelles disgraces qui devoient surpasser de beaucoup les précédentes. Tel fut toujours le terme des conduites de la Providence sur Madame Guion.

Quelque tems après qu'elle eut été élargie de chez les Filles de la Visitation , elle avoit connu
M.

AVERTISSEMENT. lxxxix
M. l'Abbé de Fenelon , depuis
Archevêque de Cambrai. La con-
noissance s'étoit faite chez Mada-
me la Duchesse de Béthune. C'é-
toit une Dame en recomman-
dation pour sa grande vertu , & amie
de l'Abbé de Fenelon. Elle étoit
fille de M. Fouquet , qui , après
avoir été à la tête des Finances ,
tomba dans la disgrâce que tout
le monde fait , & qui lui a fait fi-
nir ses jours dans une prison. Ma-
dame la Duchesse de Béthune sa
fille , avoit passé les premières an-
nées de cette disgrâce en exil.
Le lieu en avoit été rapproché peu
à peu de Paris , & enfin elle
étoit venue à Montargis. Elle y a-
voit connu Madame Guion , s'é-
tant trouvée logée chez Mr son
pere. Elle avoit conçu pour elle
l'estime , que le genre de vie
qu'elle lui avoit vu mener , devoit
inspirer à une personne aussi ver-

xc AVERTISSEMENT.

tueuse que l'étoit Madame la Duchesse de Béthune. La connoissance s'étoit renouvelée , après le retour de Madame Guion de ses voyages. Monsieur l'Abbé de Fenelon étoit prévenu contre elle par le préjugé naturel , après tout ce qui lui étoit arrivé. Dès qu'il l'eut entretenue chez Madame la Duchesse de Béthune , & connue par lui-même , le préjugé se changea en singulière vénération. Dès-lors il se forma entre ces deux grandes Ames une union de l'espèce de celles de sainte Thérèse avec le bienheureux Jean de la Croix , de saint François de Sales avec Madame de Chantal , &c. Cette union fut la principale source des disgraces qui suivirent. Monsieur l'Abbé de Fenelon avoit été nommé Précepteur des enfans de France , petits-fils du Roi Louis XIV.

—

AVERTISSEMENT. xcj

Dès qu'il eut paru à la Cour, son caractère supérieur en tout genre, lui attira une considération qui se tourna ensuite en une faveur décidée. M^e de Maintenon poussa plus loin que personne, l'estime pour ce qu'elle voyoit. C'étoit un phénomène pour une Cour, qu'un homme qui au plus vaste génie & à tous les talens de l'esprit, joignoit la sorte de piété qui n'opère que renoncement & oubli de soi-même. M^e de Maintenon inspiroit au Roi une partie de la même confiance qu'elle avoit prise, & qui étoit au plus haut point sur toutes espèces de choses. M. le Duc de Beauvilliers étoit l'exemple de la Cour par une vertu si respectée, qu'elle l'a toujours été même par la critique la plus maligne du Courtisan. C'étoit lui qui ayant été destiné par le Roi pour être Gouverneur des

xcij AVERTISSEMENT.

Princes ses petits-enfans , avoit indiqué l'Abbé de Fenelon son ami , & l'avoit fait choisir Précepteur. Ce Seigneur & M. le Duc de Chevreuse avoient épousé les deux sœurs, filles du célèbre M. Colbert ; mais ils étoient encore bien plus liés par la conformité de leurs sentimens. Les Dames leurs épouses , n'étoient pas moins qu'eux , des exemples pour leur sexe , de piété & d'une vertu la plus respectée. La Duchesse de Chevreuse , M. le Duc de Beauvilliers & l'Abbé de Fenelon , formoient en particulier le petit cercle dans lequel Madame de Maintenon renfermoit sa plus grande confiance , & elle s'étendoit à tout. La sincère piété rapproche ce qui sembleroit pouvoir le moins aller ensemble. Des gendres & des filles de M. Colbert , qui étoit celui qui avoit perdu .

AVERTISSEMENT. xciij

M. Fouquet , devoient naturellement se trouver bien hors de toute liaison avec Madame la Duchesse de Béthune sa fille. Cependant il s'en étoit formé une , & ce fut par-là que les Ducs de Beauvilliers & de Chevreuse , & les Duchesses leurs épouses , participèrent aussi à la connoissance de Madame Guion. Elle s'étendit à d'autres personnes encore d'un grand rang à la Cour. Madame de Maintenon elle-même , qui avoit commencé , comme on l'a déjà dit , à la beaucoup estimer , dès le tems où elle avoit procuré sa sortie de chez les filles de la Visitation , la goûta ensuite tout à fait , en recevoit des lettres , & la faisoit venir à la maison de Demoiselles qu'elle avoit établie à S. Cyr. Il est aisé de juger du dépit de ceux qui avoient persécuté Madame Guion , & travaillé à la

xciv · AVERTISSEMENT.

décrier , quand ils apprirent sa situation avec ce qui étoit le plus en crédit , & la vénération où on étoit pour elle. D'autres gens se joignirent au déchaînement. Parmi les jeunes Dames de la Cour , que la connoissance de Madame Guion avoit d'abord gagnées à la piété , il y en avoit qui avoient été le plus du monde. Elles avoient pris un parti décidé pour la piété. Quelques-unes même qui étoient libres , s'étoient retirées de la Cour. Cela avoit fait beaucoup de bruit. Les Directeurs en vogue s'effarouchèrent de ces conversions opérées par l'entremise d'une femme. Il s'éleva un bruit sourd du danger où étoit l'Eglise par une Secte qui insinuoit son venin sous les belles apparences d'une Spiritualité outrée. Madame de Maintenon avoit pris Monsieur Godet

AVERTISSEMENT. xcv

Desmarais, Evêque de Chartres, pour le Directeur de sa conscience. C'étoit un Prélat très-pieux & très-zélé contre tout ce qu'il croyoit nouveauté. Il avoit alors confiance en des personnes dont il se défît depuis, quand il eut reconnu leurs véritables sentimens qu'ils lui déguisoient. Ce fut de ces personnes dont on se servit pour animer l'Evêque de Chartres contre la Spiritualité de Madame Guion, & lui faire regarder l'Eglise en péril. Il inspira les mêmes frayeurs à Madame de Maintenon sa pénitente. Les gens qui veulent toujours trouver du mystère dans tous les événemens des Cours, crurent encore que dans le même tems cette Dame s'étoit refroidie par d'autres motifs pour l'Abbé de Fenelon. Cependant le changement ne se fit pas tout d'un coup. Il ne fut d'a-

xcvj AVERTISSEMENT.

bord question , que de Madame Guion , & que de la détromper de sa Spiritualité , si on la trouvoit répréhensible. Ses amis voyant l'orage qui se formoit contre elle, l'engagèrent à se remettre entre les mains de M. Bossuet , Evêque de Meaux , connu par quantité d'ouvrages célèbres. Comme sa docilité étoit entière , elle suivit sans hésiter le conseil qu'on lui donnoit. Quoiqu'elle ne connût M. de Meaux que par la réputation de savoir qu'il s'étoit acquise dans le monde , elle ne réserva rien, & débuta avec lui par lui faire remettre tous ses papiers les plus secrets , comme sa Vie qu'elle avoit écrite par ordre de son Confesseur , & où son intérieur étoit développé avec beaucoup d'ingénuité. Elle lui livra cette espèce de confession de toute sa vie , comme tous les autres manuscrits :

—

AVERTISSEMENT. xcviij
nuscrits : car il n'y avoit encore
eu jusques-là rien d'imprimé d'elle ,
que les deux petits livres dont
il a été parlé d'abord.

L'examen de M. Bossuet n'eut
au commencement rien de passionné ;
au contraire il trouvoit de l'onction
à ce qu'il lisoit. Ces dispositions
ne durèrent pas ; celles qui suivirent ,
ne vinrent cependant que par degrés.
Le Prélat avoit pris du tems pour tout
lire ; après quoi il entra en matière
avec la personne même. Il falloit qu'il
fût bien éloigné d'avoir d'elle les
idées desavantageuses que l'on
voulut en donner depuis , puisque
le jour même de la première conférence ,
il la communia de sa main. Il lui
écrivit ensuite une longue lettre ,
pour lui marquer en détail les choses
qui lui faisoient de la peine dans sa
Spiritualité. Il le fit en lui ajoutant , *qu'il*

Tome I,

i

xcviij AVERTISSEMENT.

ne devoit pas aussi lui taire , qu'il ne ressentît en elle quelque chose dont il étoit fort touché. C'étoit , disoit-il, cette insatiable avidité de croix & d'opprobres , & le choix que Dieu faisoit pour elle de certaines humiliations & de certaines croix où son doigt & sa volonté sembloient marqués. Cette lettre avoit été écrite par le Prélat au mois de Mars 1694. c'est-à-dire , huit ans depuis le retour de Madame Guion de tous ses voyages , & environ six ans depuis que s'étant vue enfermée aux Filles de la Visitation , elle avoit été ensuite élargie par ordre du Roi. C'étoit dans un renouvellement de déchaînement contre cette Dame , & six ans après l'éclat de la première détention , que M. Bossuet , qui avoit tout su & tout lu sur le passé, lui avouoit ainsi qu'il reconnoissoit le doigt de Dieu marqué dans

AVERTISSEMENT. xcix

ce qu'elle avoit eu à souffrir ; qu'il y voyoit *le choix* que Dieu *faisoit pour elle de certaines croix & de certaines humiliations* , & qu'il étoit édifié de *l'insatiable avidité qu'elle en avoit*.

Cependant l'orage alloit toujours croissant. On avoit instruit le Roi que deux petits livres de Madame Guion , qui avoient été imprimés , faisoient du bruit ; que de jeunes Dames d'un rang distingué à la Cour , qu'elle avoit retirées du monde en les portant à la piété , paroissoient prendre tant de goût à la lecture de ses Ecrits , & avoir tant de confiance en elle , qu'il seroit à craindre que ses sentimens , si elle en avoit de dangereux , ne se communiquassent ; qu'elle faisoit profession d'une grande docilité ; qu'ainsi il seroit aisé de la redresser , si des gens d'un caractère à juger de

c AVERTISSEMENT.

ces matières , lui faisoient connoître qu'elle s'étoit écartée du droit chemin. Il fut résolu qu'on reprendroit l'examen , & il recommença. Madame Guion connoissoit par le récit de ses amis le caractère pieux de M. de Noailles alors Evêque de Châlons , & qui fut depuis Archevêque de Paris & Cardinal , & le regardant comme un Prélat que sa piété rendoit plus capable qu'un autre, de juger des voies intérieures , elle souhaita qu'il fût associé à Monsieur Bossuet. M. Tronson , Supérieur général de Messieurs de S. Sulpice , fut encore joint aux deux Prélats. Enfin on proposa à M. l'Abbé de Fenelon d'être le quatrième Examineur. Il eut de la peine à s'y résoudre , connoissant que l'estime , que l'on savoit qu'il conservoit pour M^e Guion , pourroit le faire regarder com^me

AVERTISSEMENT. c]

me prévenu en faveur de ses sentimens. Cependant il céda à ce que l'on desiroit de lui.

Pendant ce tems-là , Madame Guion se retira volontairement dans une maison Religieuse à Meaux , où M. Bossuet desira qu'elle vînt , pour l'avoir plus à portée de lui. Il l'y retint six mois : elle eut beaucoup à y souffrir. M. Bossuet ne la traita bientôt plus que comme une personne trompée qui devoit reconnoître son illusion & s'en humilier : & il n'oublia rien pour arracher d'elle des aveux dans cet esprit.

Pendant que cela se passoit à Meaux , les questions sur la doctrine continuoient à se discuter théologiquement entre les quatre Examineurs. Ils tinrent des conférences à Issy près de Paris , dans la maison de campagne de Messieurs du Séminaire de Saint

éij AVERTISSEMENT.

Sulpice. M. Bossuet y produisit trente articles qu'il avoit dressés, & qui formoient des espèces de Canons sur la matière agitée. L'Abbé de Fenelon qui venoit d'être nommé à l'Archevêché de Cambrai, consentit à les souscrire en y ajoutant trois autres qu'il dressa de son côté, & demanda qu'ils fussent insérés pour servir de correctif aux trente de M. l'Evêque de Meaux. Il y en eut un quatrième qu'il proposa encore, & qui fut pareillement adopté en signant. Avec ce tempérament, les quatre Examineurs parurent d'accord, & signèrent les articles au nombre de trente-quatre. M. Bossuet & le nouvel Archevêque de Cambrai avoient des idées toutes opposées du fruit que chacun d'eux prétendoit tirer de cette signature. L'Evêque de Meaux se glorifioit déjà d'avoir

—

AVERTISSEMENT. ciiij
retiré l'Archevêque , de ce qu'il
appelloit une dangereuse illusion.
L'Archevêque au contraire se fla-
toit d'avoir amené M. l'Evêque
de Meaux à la nécessité de recon-
noître tout son système sur l'a-
mour desintéressé , par les consé-
quences qui se tiroient nécessaire-
ment des quatre articles qu'il
lui avoit fait admettre. C'est ainsi
que les choses s'acheminoient à
l'éclat qui suivit.

Ce qui n'avoit d'abord paru
commencé que par rapport à Ma-
dame Guion uniquement , &
pour la détromper si elle étoit
dans l'illusion , s'étendit insensibi-
lement à l'Abbé de Fenelon
devenu Archevêque de Cam-
brai. On voyoit déjà par la fa-
çon dont on s'y prenoit contre
Madame Guion , que ce n'étoit
pas seulement à elle qu'on en
vouloit. Ceux qui remuoient les

xiv AVERTISSEMENT.

ressorts secrets du déchaînement & qui échauffoient M. l'Evêque de Chartres contre elle , s'étoient flattés d'avoir pour eux l'Abbé de Fenelon. On lui avoit toujours vû de l'opposition pour la recherche des liaisons , que le désir de parvenir faisoit alors ambitionner à la multitude des Ecclésiastiques ; il avoit été appelé à la Cour sans avoir suivi cette route commune. L'indisposition fut grande , quand ils eurent reconnu que son peu d'empressement pour le côté qui leur étoit opposé , ne venoit que de détachement pour la fortune , & qu'il rassembloit les vertus & les talens les plus rares sans être dans leurs sentimens. La faveur déclarée où ils le voyoient , augmentoit encore le dépit. Le renouvellement de l'éclat contre une Dame pour qui on lui connoissoit un grand fonds de véné-

—
AVERTISSEMENT. cv
ration , devint une occasion de le
pousser lui-même.

M. de Harlay , Archevêque de
Paris , avoit pénétré le secret
qu'on lui avoit fait d'un examen ,
dont toutes les parties étoient
également convenues de ne le
point mettre. Il fut blessé de se
voir exclus de ce qui se passoit
dans son propre Diocèse. Il s'é-
toit hâté d'éclater , ne voulant
point être prévenu. Il avoit publié
le 16. Octobre 1694. un Mande-
ment portant condamnation des
deux petits livres imprimés de
Madame Guion , *le Moyen court* ,
& son *Explication du Cantique des*
Cantiques. C'étoit ce qu'il n'avoit
point fait , lors même que , plu-
sieurs années auparavant , il avoit
tenu cette Dame enfermée aux
Filles de la Visitation de la rue
S. Antoine , quoique dès-lors ces
petits livres fussent connus & im-

cvj AVERTISSEMENT.

primés. Quelques mois après la publication de cette censure, M. Bossuet & M. de Noailles Evêque de Châlons , condamnèrent pareillement par des Mandemens publics , ces deux mêmes petits livres. M. l'Evêque de Chartres , qui les censura de son côté , comprit encore dans le Mandement qu'il publia , la condamnation d'un autre Ecrit de cette Dame ; intitulé , *les Torrens* , qui n'avoit point encore paru imprimé , mais dont le Prélat avoit recouvré un Manuscrit dans son Diocèse.

Cependant tout sembloit devoir être fini pour M^e Guion. La préférence du jugement d'autrui au sien , & son extrême facilité à ne tenir à rien de ce qu'elle avoit écrit , lui avoient fait souscrire avec la soumission que M. Bossuet avoit exigé d'elle , aux censures de ses deux petits livres,

—

AVERTISSEMENT. cvij

Il lui avoit aussi fait souscrire les articles d'Issy. Le Prélat lui avoit dicté lui-même les termes de ces actes de soumission, dans lesquels on trouve ces paroles remarquables : *Je déclare néanmoins . . . sans préjudice de la présente soumission , que je n'ai jamais eu intention de rien avancer , qui fût contraire à l'Esprit de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine , à laquelle j'ai toujours été & serai toujours soumise , Dieu aidant , jusqu'au dernier soupir de ma vie : ce que je ne dis pas pour chercher une excuse , mais dans l'obligation où je crois être de déclarer en simplicité mes intentions Je n'ai jamais eu aucune des erreurs expliquées dans ladite Lettre Pastorale , (celle de M. de Meaux) ayant toujours eu intention d'écrire dans un sens très-Catholique , ne comprenant pas alors que l'on en pût donner un autre. C'est*

cvijj AVERTISSEMENT.

ainsi que le Prélat avoit lui-même fait parler & écrire M^e Guion , en lui dictant ces actes de soumission , après un examen de plus d'un an , commencé à Paris & repris à Meaux , de la personne & de tous ses Ecrits , tant les publics que ceux qui ne l'étoient pas , & qu'elle lui avoit fait remettre sans avoir rien réservé. Il y ajouta une attestation qu'il lui donna en date du 16. Juillet 1695. portant *qu'au moyen de ses soumissions & du bon témoignage qu'on lui avoit rendu depuis six mois qu'elle avoit passés dans son Diocèse , dans le Monastère de Sainte-Marie de Meaux , il étoit demeuré satisfait de sa conduite , lui avoit continué la participation des Saints Sacrements dans laquelle il l'avoit trouvée ; déclarant en outre ; ne l'avoir trouvée impliquée en aucune sorte dans les abominations de Molinos ou autres*

—

AVERTISSEMENT. *cix*
condamnées ailleurs, & n'avoir en-
tendu la comprendre dans la mention
qui en avoit été par lui faite, dans
son Ordonnance du mois d'Avril
précédent, qui étoit celle qu'il a-
voit publiée pour censurer les
deux petits livres imprimés. La
Supérieure & les Religieuses du
Couvent de la Visitation de
Meaux, donnèrent de leur côté
un autre attestation datée, com-
me celle du Prélat, du mois de
Juillet 1695. Elle portoit que M^e
Guion ayant demeuré dans leur mai-
son par l'ordre & la permission de
leur Evêque, l'espace de six mois,
elle ne leur avoit donné aucun sujet
de trouble ni de peine, mais bien de
grande édification... ayant remar-
qué en toute sa conduite & en toutes
ses paroles une grande régularité.
simplicité, sincérité, humilité, mor-
tification, douceur & patience chré-
tienne, & une vraie dévotion &

cx AVERTISSEMENT.

estime de tout ce qui est de la foi , sur-tout au Mystère de l'Incarnation & de la sainte Enfance de Notre Seigneur JESUS-CHRIST ; que si la-dite Dame vouloit choisir leur maison pour y vivre le reste de ses jours dans la retraite , leur Communauté le tiendrait à faveur & satisfaction, &c.

Ces deux attestations du Prélat & de la maison Religieuse , où il avoit tenu Madame Guion pendant six mois à Meaux , ont été rapportées tout au long par le P. *Dom Toussaints-du-Plessis* , Bénédictin de la Congrégation de S. Maur , dans son *Histoire de l'Eglise de Meaux imprimée à Paris , en 1731*. On peut les y voir dans leur entier , avec des anecdotes instructives sur ce qui précéda & suivit cette Epoque , & que ce Religieux a eu la bonne foi de ne pas supprimer.

AVERTISSEMENT. cxj

Madame Guion n'avoit plus rien qui la retînt à Meaux après la fin de l'examen , qui s'étoit terminé par les soumissions & les attestations que l'on vient de voir. Elle revint à Paris , ne pensant plus qu'à se faire oublier ; mais ceux qui avoient causé le bruit , ne lui en laissèrent pas le moyen. On publia qu'elle ne s'étoit logée à l'écart , & ne paroissoit avoir rompu commerce avec la plûpart des personnes avec qui elle avoit été en liaison , que pour pouvoir mieux couvrir , par une apparence de retraite & de grande séparation , tout ce qu'elle remuoit secrètement pour continuer à répandre son fanatisme. Le bruit fut si grand & les imputations poussées si loin , qu'il y eut un ordre de l'arrêter , sur lequel elle fut enfermée au château de Vincennes à la fin de l'année 1695. Cette

cxij AVERTISSEMENT.

captivité dura plusieurs années ; avec des vicissitudes cependant. Elle avoit été tirée de Vincennes pour passer à la garde des Filles de Saint Thomas de Vaugirard. Lorsque les choses s'échauffèrent de plus en plus contre l'Archevêque de Cambrai , de nouvelles rigueurs la firent transférer à la Bastille qui fut sa dernière prison. Elle eut à y soutenir une dure captivité , & une longue suite d'interrogatoires , où rien ne fut oublié pour la trouver coupable , si elle avoit pu l'être. Son *avidité insatiable de croix & d'opprobres* , dont M. Bossuet lui-même lui avoit écrit dans les commencemens , qu'il se sentoit fort touché , la soutenoit contre les rigueurs de sa prison. Libre au milieu de ses chaînes , elle composoit des Chants , où elle se livroit au transport que lui inspiroit son amour pour Dieu.

L'Archevêque

AVERTISSEMENT. cxiiij

L'Archevêque de Cambrai l'avoit vu opprimer sans se déclarer pour elle. Il s'étoit contenté de refuser de lui dire anathême, avec ceux qui vouloient qu'il le prononcât comme eux, & qui avoient passé successivement jusqu'à provoquer les plus grandes rigueurs contre la personne même. La chaleur de la dispute & la passion de triompher de son adversaire, avoient conduit de proche en proche l'Evêque de Meaux, jusqu'à se servir des extraits qu'il avoit conservés & tirés des manuscrits que M^e Guion lui avoit confiés sans réserve d'aucun, pour l'examen auquel elle s'étoit soumise volontairement. L'on comprend aisément la facilité de donner des tours odieux ou ridicules à des Écrits de Spiritualité, composés sans précaution par une Dame, & aux récits de sa Vie, où

cxiv AVERTISSEMENT.

une conduite toute particulière de la Providence sur elle , avoit poussé l'épreuve jusqu'au sacrifice de sa propre raison , le plus pénible de tous pour la nature. Prendre sur soi la défense de toutes les voies de destruction par où une telle ame avoit dû passer , eût été se livrer pour partager avec elle la folie & l'opprobre de la croix. Pour aller jusques là , il auroit fallu avoir été long-tems à l'école de cette même croix , & elle ne faisoit que commencer pour l'Archevêque de Cambrai. Il suivit le parti que lui conseilla un reste de prudence humaine , qu'il n'avoit pas encore dépouillée. Il tint ferme pour ne point blasphémer ce qu'il avoit connu , respecté , & qu'il respecta toujours dans Madame Guion. Il s'exposa même à une disgrâce qui l'éloigna pour jamais de la Cour , plutôt que de

AVERTISSEMENT. cxv

plier sur ce point-là ; mais ce fut sans s'engager dans la défense de la personne ni de sa spiritualité. Il s'en tint pour tout ce qui la regardoit , à l'abandonner aux soins de la Providence auxquels elle souhaitoit qu'on la laissât. Il mit même toute son application à bien séparer sa cause de celle de son amie opprimée , & n'entreprit jamais de rien justifier dans les Ecrits , tant les imprimés que ceux qui ne l'étoient pas , & dont il y en avoit beaucoup qu'il n'avoit jamais lus. Il avouoit même que les deux qui étoient alors les seuls imprimés , pris dans toute la rigueur Théologique , lui paroissent censurables. En se conduisant ainsi , il lui fut aisé de repousser avec avantage aux yeux du Public , tout ce que l'Evêque de Meaux s'efforçoit de faire rejallir sur lui , du ridicule qu'il jettoit

cxvj AVERTISSEMENT.

sur Madame Guion , & des erreurs étranges qu'il lui imputoit. Il n'eut besoin que de demander à M. Bossuet d'être d'accord avec lui-même , & de concilier tout ce qu'il revêtoit de couleurs si atroces à la charge de Madame Guion , avec la conduite qu'il avoit lui-même tenue à son égard , lorsque dans une première conférence , après avoir lu tous ses Ecrits , il l'avoit communiquée de sa main. L'ayant eue depuis dans son Diocèse & dans sa propre ville , il avoit souffert qu'elle continuât dans la fréquentation des Sacremens où il l'avoit trouvée , & il avoit fini un examen repris à deux fois pendant plus d'un an , par les attestations qu'il lui avoit données & laissé donner. D'où vient , repliquoit l'Archevêque à son Adversaire , tant d'indulgence a-t-elle précé-

AVERTISSEMENT. cxvij
dé tant de rigueur & de décri ?

Les amis respectables de l'Archevêque de Cambrai , dont la vertu & la piété au-dessus de tout reproche édifioit la Cour , tinrent la même route que lui. Ils se contentèrent de ne se laisser aller à rien de contraire au fonds de vénération qu'ils conservoient pour la personne de Madame Guion , & qu'ils renfermèrent dans le secret de leur cœur. Cette prudence les mit à l'abri de la participation aux disgraces. Elles fondirent sur l'Archevêque , mais ce furent des disgraces d'éclat , où sa réputation s'accrut. L'exécution prompte & noble de ce qu'il avoit toujours promis sur la soumission la plus entière , au jugement que le Pape son Supérieur , prononceroit de son Livre des *Maximes des Saints* , & la paix que la sim-

cxviiij AVERTISSEMENT.

plicité de son obéissance rendit à l'Eglise, achevèrent de le montrer grand dans la croix & les humiliations ; il parut tel aux yeux du monde même , qui tout corrompu qu'il est , sentit le mérite d'une telle conduite. Les disgrâces & les humiliations étoient d'une autre espèce pour Madame Guion. Retenue dans une dure prison , & subissant des interrogatoires comme une Criminelle , nulle bouche n'osoit s'ouvrir en sa faveur. Ce n'avoit été même que par l'intérêt de sa propre défense, que l'Archevêque de Cambrai avoit opposé à M. Bossuet les différences de sa conduite à l'égard de cette Dame. Nulle des personnes distinguées , ou en place à la Cour , & qu'on savoit avoir été des amies de M^e Guion, n'alloit plus loin que de garder le silence sur son compte. Ce délais-

AVERTISSEMENT. cxix

fement général donna un libre cours au préjugé qui devoit s'établir aisément contre une femme extraordinaire , dont les Ecrits étoient représentés , comme n'étant remplis que d'erreurs ou d'extravagances , & que l'on voyoit poursuivie par des hommes en autorité , par des Prélats respectés & respectables , sans que personne prît sa défense. La croix & son amertume fut donc accompagnée pour l'Archevêque de Cambrai de tout ce qui rehausse l'éclat de la vertu ; mais elle n'eut pour M^e Guion , qu'opprobre & décri , & que souffrances sans soutien pour la nature. Le monde s'accoutuma à la regarder comme une extravagante : son attrait pour les plus fortes humiliations , eut encore de ce côté-là de quoi se rassasier. Elle vit établir une espèce de tradition de cette extravan-

cxx AVERTISSEMENT.

ce par divers Ecrits qui se répandirent de son vivant , & qui parloient du différend sur le livre des *Maximes des Saints*. Les plus favorables à l'Archevêque de Cambrai , d'entre ceux qui traitoient cette matière , ne comprenoient pas qu'ils pussent soutenir la haute idée qu'ils se formoient du Prélat , sans éviter de le confondre avec une personne pour qui ils ne marquoient que du mépris. En se faisant ainsi à leur mode un plan de ce qu'ils traitoient sans avoir connu le fonds des choses , autant ils élevoient l'Archevêque de Cambrai , autant ils abaissoient Madame Guion , comme une visionnaire. Un seul exemple suffit pour montrer le peu de discernement & l'injustice de ces faiseurs du portrait imaginaire de cette Dame.

Un auteur anonyme qui a écrit
pour

AVERTISSEMENT. cxxj
pour donner un catalogue des livres contre lesquels il veut précautionner le public, y a ajouté une liste de ceux qu'il qualifie *Quiétistes*; & à l'occasion de cette liste & de tout ce qu'il y fait entrer à sa guise, il rapporte les quatre vers suivans de M^e Guion.

*Rien n'égale ma pauvreté ;
Je m'y complais , Seigneur , content de tes richesses ;
Possède seul les biens , l'honneur , la sainteté ;
Je ne veux rien pour moi que mes foiblesses.*

Il ne faut que jeter les yeux sur les Chapitres onze & douze de la deuxième lettre de S. Paul aux Corinthiens pour reconnoître dans ces vers les paroles & l'imitation de la pensée du S. Apôtre :
Si gloriari oportet , quæ infirmitatis
Tome I. 1

cxxij AVERTISSEMENT.

meæ sunt , gloriabor. (a) Pro me autem nihil gloriabor nisi in infirmitatibus meis. (b)

C'est cependant sur une telle citation que l'Ecrivain parlant des Lettres de M^e Guion , d'où il dit avoir tiré les vers qu'il cite , se récrie : *On y trouve , dit-il , en cent endroits les dogmes favoris des Quiétistes , tels que sont l'abandon total , l'indifférence à tout , la résignation & la complaisance dans ses faiblesses & sa corruption : témoins ces quatre vers qu'on trouve dans la 59. Lettre,* & que l'Ecrivain rapporte tels qu'on vient de les voir ; *car la Dame Guion , ajoûte-t-il de suite , qui avoit beaucoup d'esprit , savoit bien tourner un vers. On voit ici un Ecrivain ; qui voulant donner un mauvais sens aux paroles de Madame Guion , ajoûte le mot*

(a) II. Cor. cap. 2. v. 30.

(b) Ibidem , cap. 12. v. 5.

AVERTISSEMENT. cxxiiij
de corruption ; & avec cette altération , lui fait dire ce qu'elle ne dit point.

Lorsque quelque livre nouveau , où cette Dame se voyoit représentée à la postérité sous ces idées humiliantes , lui tomboit entre les mains , elle sentoit la joie d'une ame nourrie dans le goût de demeurer avilie aux yeux des hommes , & qui tire de son abaissement de nouveaux sujets de glorifier les grandeurs éternelles de son Dieu. La dernière scène publique sur son compte , fut la mention qui se fit encore d'elle dans l'Assemblée du Clergé de France , tenu à S. Germain-en-Laye , l'année 1700. L'affaire du livre des *Maximes des Saints* étoit terminée , mais il restoit à transférer dans les annales du Clergé assemblé , le récit de ce qui s'étoit passé. La Province de Cambr.

CCXIV AVERTISSEMENT.

bray n'en étoit pas , ne faisant point corps avec le Clergé de France. On a déjà vu que l'Evêque de Meaux fut mis à la tête de la commission établie pour dresser ce récit , & que ce fut lui qui y tint la plume. Etant fait de cette main , Madame Guion ne pouvoit pas manquer d'y revenir sur le tapis. *Une femme* , disoit la Relation , *avoit composé ces Traités.* (le Moyen court & l'Explication mystique du Cantique des Cantiques.) Quelque intéressé que fût M. Bossuet à montrer les choses , suivant l'idée qu'il importoit si fort à sa propre réputation d'établir , il accompagna ce qu'il faisoit insérer sur Madame Guion , de plusieurs aveux bien remarquables , étant faits par la partie même , après tant de rigueurs exercées. *Car pour les abominations que l'on regardoit comme les suites de ses*

AVERTISSEMENT. cxxv

principes , il n'en fut jamais question , & cette personne en témoignoit de l'horreur Comme elle parût très-obéissante , on se contenta de sa soumission on lui laissa l'usage des Sacremens. Et encore quelques lignes plus haut : Feu Mgr l'Archevêque de Paris (de Harlay) l'avoit mise dans un monastère , où il avoit fait faire contre elle quelques procédures dont il ne se trouve aucun vestige. De pareils aveux faits dans une occasion si solennelle , portent avec eux leur réflexion. Les procédures faites par M. de Harlay , étoient celles de la première détention de Madame Guion , depuis son retour à Paris de tous ses voyages : s'il en étoit résulté quelque chose à la charge de cette Dame , auroient-elles disparu de l'Officialité de l'Archevêque , qui étoit intéressé qu'elles s'y conservassent , pour servir de témoi-

cxxyj AVERTISSEMENT.

gnage contre une Dame qu'il avoit fait enfermer ; & ne se feroient-elles point retrouvées au moins sous le Pontificat suivant , qui fut l'époque de la nouvelle captivité de Madame Guion , où les plus grandes rigueurs exercées contre elle , furent accompagnées d'Interrogatoires sans nombre , & où le nouvel Archevêque de Paris s'étoit joint à M. de Meaux contre l'Archevêque de Cambrai ? Auroit-on ménagé sur le passé , une Dame qui n'auroit pu se trouver susceptible de la moindre apparence de soupçon contre la régularité de sa vie , sans qu'on s'en fût servi à montrer l'illusion où l'Archevêque attaqué auroit paru être pour son amie ? On la traînoit depuis cinq ans de prison en prison : d'abord à Vincennes , ensuite dans une maison de Filles à Vaugirard , enfin à la Bastille , où elle étoit

AVERTISSEMENT. cxxvij

encore enfermée comme une criminelle , lorsque se tint cette Assemblée du Clergé en 1700. Il falloit après tout cela , que l'innocence de la personne se trouvât bien avérée , pour que ceux qui avoient tant fait contre elle , ne pussent se refuser à de pareils aveux , dans un dernier Acte couché dans les annales du Clergé de France , pour y servir de monument & de résultat de ce qui s'étoit passé.

Ce fut là la dernière époque de l'éclat , concernant Madame Guion. Sa captivité n'avoit plus d'objet ; cependant elle dura encore quelques années ; mais enfin on prit de soi-même le parti de la mettre hors de prison. Elle passa d'abord à un château appartenant à ses enfans , d'où on lui permit de se retirer à Blois , qui étoit la ville la plus voisine. Les douze

ccxviii] AVERTISSEMENT.

années qu'elle y passa jusqu'à sa mort , l'oubli entier dans lequel elle y vécut , & la vie uniforme & retirée qu'elle y mena le reste de ses jours , rendent un grand témoignage à sa mémoire , que le bruit qu'elle avoit fait dans le monde , n'étoit venu d'aucune envie qu'elle eût eu d'en faire. Tous les jours de ce dernier âge de sa vie , se passèrent dans la consommation de son amour pour son Dieu. Ce n'étoit pas seulement plénitude ; elle en étoit enivrée. Ses tables , les lambris de sa chambre , tout ce qui lui tomboit sous la main , lui servoit à y écrire les heureuses faillies d'un génie fécond & plein de son unique objet. Ce qu'on a rassemblé de ces vers épars qui lui échapoient ainsi de l'abondance de son cœur , forme aujourd'hui un Recueil qui compose plusieurs volumes de *Cantiques*

AVERTISSEMENT. cxxix

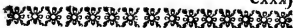
spirituels ou d'Emblèmes sur l'amour divin.

Elle mourut le neuvième de Juin 1717. âgée d'un peu plus de 69. ans , ayant survécu de près de deux ans & demi l'Archevêque de Cambrai , qui conserva pour elle jusqu'au dernier soupir une singulière estime. Le principe divin d'où partoît l'union de ces deux grandes ames , la rendit indissoluble. Un reste de prudence humaine entraîna pendant un tems l'Archevêque dans un milieu qu'il chercha à prendre par rapport à la personne , mais qui ne servit qu'à lui faire faire une expérience de tout ce qu'il faut dépouiller avant que de parvenir au parfait dénuement ; & l'extrême circonspection qu'un Evêque doit apporter pour ne rien autoriser en matière de Doctrine que de correct & à l'abri de toute critique , l'éloigna

EXXX AVERTISSEMENT.

jusqu'à la mort de vouloir prendre part à rien sur les Ecrits de cette Dame, n'ayant jamais jugé de la personne & de sa spiritualité, que par le fond des dispositions qu'il lui connoissoit, & qui causoient sa vénération.





T A B L E

DES PIECES

Contenues dans les
ŒUVRES SPIRITUELLES.

TOME PREMIER.

- | | |
|--|--------|
| I. Q ue Dieu est peu connu présente-
ment, | page 1 |
| II. De la nécessité de connoître & d'aimer
Dieu, | 6 |
| III. Sur le pur amour, | 50 |
| IV. Avis sur la prière & sur les princi-
paux exercices de piété, | 84 |
| V. De la conformité à la vie de Jesus-
Christ, | 102 |
| VI. De l'humilité, | 106 |
| VII. Sur la prière, | 113 |
| VIII. Prière pour se donner entièrement
à Dieu dans la solitude, | 121 |
| IX. De la méditation, | 124 |

X. De la mortification,	131
XI. Sur le renoncement à soi-même,	135
XII. Du détachement de soi-même,	151
XIII. Sur la violence qu'un Chrétien se doit faire continuellement,	161
XIV. Le royaume de Dieu ne se donne qu'à ceux qui font sa volonté,	164
XV. Contre les tentations,	168
XVI. De la tristesse,	172
XVII. Sur la dissipation & sur la tristesse,	176
XVIII. De la confiance en Dieu,	195
XIX. Comment il faut veiller sur soi,	198
XX. Que l'esprit de Dieu enseigne au-dedans,	201
XXI. Sur la Prière du Pharisen,	213
XXII. Sur les fautes journalières & le support de soi-même,	221
XXIII. Sur la fidélité dans les petites choses,	231
XXIV. Des mouvemens passagers, de la fidélité & simplicité,	238
XXV. Ne point juger selon le goût humain,	245
XXVI. Sur l'utilité du silence & du recueillement,	256
XXVII. Horreur des privations & de l'anéantissement,	260

DES PIECES. cxxxiiij	
XXVIII. <i>Du bon usage des Croix ,</i>	262
XXIX. <i>Sur les Croix ,</i>	274

TOME SECOND.

XXX. <i>D</i> <i>E la trop grande sensibilité</i> <i> dans les peines ,</i>	page 1
XXXI. <i>Nécessité de la purification de</i> <i> l'Ame , &c.</i>	4
XXXII. <i>Des opérations intérieures de</i> <i> Dieu , pour ramener l'homme à sa</i> <i> vraie fin ,</i>	16
XXXIII. <i>De la perfection chrétienne ,</i>	37
XXXIV. <i>Voie de la foi nue & de la pure</i> <i> charité ,</i>	47
XXXV. <i>De la simplicité ,</i>	55
XXXVI. <i>De la véritable lumière ,</i>	78
XXXVII. <i>De la présence de Dieu ,</i>	82
XXXVIII. <i>Sur la conformité à la volon-</i> <i> té de Dieu ,</i>	88
XXXIX. <i>Instruction générale pour avoir</i> <i> la paix intérieure ,</i>	97
XL. <i>Sur l'abandon à Dieu ,</i>	101
XLI. <i>De la reconnoissance ,</i>	103
XLII. <i>Que le seul amour pur fait souffrir</i> <i> comme il faut ,</i>	111

xxxiv T A B L E

XLIII. <i>L'amour desintéressé & l'amour intéressé ont leur saison ,</i>	114
XLIV. <i>De la vraie liberté ,</i>	117
XLV. <i>Des divertissemens attachés à l'état des personnes ,</i>	120
XLVI. <i>Avis à une personne engagée à la cour ,</i>	132
XLVII. <i>Croix dans l'état de prospérité , &c.</i>	138
XLVIII. <i>De l'emploi du tems ,</i>	145
XLIX. <i>Du ménagement du tems ,</i>	152
L. <i>Du Mariage ,</i>	156
LI. <i>De la Mort ,</i>	160

ENTRETIENS AFFECTIFS
pour de saints tems de l'année.

I. <i>D</i> urant l'Avent ,	163
II. <i>D</i> Pour le jour de S. Thomas ,	168
III. <i>P</i> our le jour de Noël ,	173
IV. <i>P</i> our le jour de S. Jean l'Evangéliste ,	178
V. <i>P</i> our le jour de la Circoncision ,	183
VI. <i>P</i> our le jour des Rois ,	186
VII. <i>S</i> ur la Conversion de S. Paul ,	190
VIII. <i>S</i> ur la même Fête de la Conversion de S. Paul ,	195
IX. <i>P</i> our le jour de la Purification ,	199

DES PIECES. CXXXV

X. Pour le Carême ,	203
XI. Pour le Jeudi Saint ,	208
XII. Pour le Vendredi Saint ,	213
XIII. Pour le Samedi Saint ,	218
XIV. Pour le jour de l'Ascension ,	223
XV. Pour le jour de La Pentecôte ,	228
XVI. Pour la Fête du S. Sacrement ,	232
XVII. Pour la Fête de Sainte Magde- leine ,	237
XVIII. Pour le jour de l'Assomption ,	239
XIX. Pour le jour de S. Augustin ,	243
XX. Sur la Fête de tous les Saints ,	247
XXI. Sur la Commémoration des Morts ,	251

MEDITATIONS

Sur différens sujets.

I. D E la connoissance de l'Evangile ,	page 255
II. Du changement de la lumière en té- nébres ,	257
III. Des pièges & de la tyrannie du monde ,	258
IV. Combien peu renoncent à l'amour du monde ,	259
V. Sur la véritable paix ,	261
VI. Jesus-Christ a refusé de prier pour le monde ,	262

cxxxvj T A B L E

VII. Sur la fuite du monde,	263
VIII. Sur le même sujet,	265
IX. Dans la voie de la perfection, les premiers sont souvent devancés par les derniers,	266
X. De l'amour du prochain,	268
XI. Nous sommes venus pour servir les autres,	269
XII. De la douceur & de l'humilité de cœur,	270
XIII. De la véritable grandeur,	271
XIV. Sur quoi nous devons fonder notre joie,	273
XV. Des effets de l'Eucharistie en nous,	274
XVI. Sur le même sujet,	276
XVII. De la confiance en Dieu,	277
XVIII. Il n'y a que Dieu qui puisse apprendre à prier,	278
XIX. De l'amour de Dieu,	279
XX. Sur le même sujet,	281
XXI. Rien ne sauroit manquer à celui qui s'attache à Dieu,	282
XXII. Dieu doit être l'unique portion du cœur de l'homme,	284
XXIII. De quelle manière Dieu veut être glorifié,	285
XXIV.	

DES PIÈCES. cxxxvij
XXIV. *De la douceur & humilité de*
cœur , 286

MEDITATIONS *pour un*
Malade , page 289 *jus-*
qu'à la pag. 304.

REFLEXIONS SAINTES
pour tous les jours du Mois.

- I. *Sur le peu de foi ,* 305
II. *Sur l'unique chemin du Ciel ,* 308
III. *Sur la véritable dévotion ,* 311
IV. *Sur les conversions lâches & impar-*
faites , 314
V. *Sur le bon esprit ,* 317
VI. *Sur la patience dans les peines ,* 319
VII. *Sur la soumission , & la conformité*
à la volonté de Dieu , 321
VIII. *Sur les avantages de la Prière ,* 324
IX. *Sur l'attention à la voix de Dieu ,* 326
X. *Sur le bon usage des croix ,* 329
XI. *Sur la douceur & l'humilité ,* 331
XII. *Sur les défauts d'autrui ,* 334
XIII. *Sur l'unique nécessaire ,* 337
XIV. *Sur la préparation à la mort ,* 339
XV. *Sur les espérances éternelles ,* 341
XVI. *Sur notre pain quotidien ,* 344
XVII. *Sur la paix de l'ame ,* 347

Tome I.

m

cxxxviii T A B L E

XVIII. Sur les joies trompeuses ,	349
XIX. Sur les saintes larmes ,	351
XX. Sur la prudence du siècle ,	354
XXI. Sur la confiance en Dieu ,	357
XXII. Sur la profondeur de la miséricorde de Dieu ,	359
XXIII. Sur la douceur du jong de Jesus-Christ ,	362
XXIV. Sur la fausse liberté ,	364
XXV. Sur la détermination entière à être à Dieu ,	367
XXVI. Sur la capitulation qu'on voudroit faire avec Dieu ,	369
XXVII. Sur le bon emploi du tems ,	372
XXVIII. Sur la présence de Dieu ,	375
XXIX. Sur l'amour que Dieu a pour nous ,	377
XXX. Sur l'amour que nous devons avoir pour Dieu ,	380
XXXI. Sur les sentimens de l'amour divin ,	382

PRIERES

du Matin & du Soir.

P rières du Matin ,	385
Prières du Soir ,	396

TOME TROISIEME.

LES LETTRES SPIRITUELLES.

- Lettres. **A** Monseigneur le Duc de
 I. Bourgogne. *Exhortation
 à la Piété solide & à l'humble Connois-
 sance de soi-même,* page 1
 II. Au même. *Que l'amour de Dieu doit
 être notre principe, notre fin, notre ré-
 gle & notre tout, en toutes choses,* 5
 III. Au même. *Exhortation à imiter les
 vertus du Roi Saint Louis,* 14
 IV. Au même, pendant la Campagne
 de 1708. *Conduite d'un Prince dans
 les tristes événemens. Comment il peut
 plaire, & se faire estimer malgré les
 Critiques,* 18
 V. Au même, pendant la même Cam-
 pagne. *C'est dans l'adversité que doit
 éclater le courage d'un Prince. Exem-
 ple de S. Louis. Se décider suivant un
 bon conseil,* 25
 VI. Au même, pendant la même Cam-
 pagne. *Quelle doit être la dévotion d'un*
 m ij

Lettres.

Pag.

- Prince : Son attention pour les gens de mérite : sa fermeté & son courage dans les cas affligeans ,* 33
- Extrait d'une des Réponses du Prince , aux Lettres précédentes ,* 43
- VII. Divers avis pour une personne , qui étant dans le monde , vouloit se convertir à Dieu ,* 45
- VIII. Bonheur de se donner à Dieu , & de quitter tout le reste par une véritable conversion ,* 52
- IX. Instances à une personne irrésolue sur sa conversion à Dieu ,* 60
- X. Péril d'une personne en charge dans le monde ,* 65
- XI. Du discernement certain des mouvemens de la grace d'avec ceux de la nature ,* 69
- XII. Lettre de Consolation ,* 77
- XIII. Consolation sur la mort d'un ami , homme de piété ,* 79
- XIV. Il ne veut pas qu'on s'ouvre à lui , pour y chercher secrètement quelque appui ,* 80
- XV. Sur la mort édifiante d'une Dame ; & de ce qu'il y a à purifier en cette vie , ou en l'autre ,* 82

DES LETTRES. cxlj

Lettres.	Pag.
XVI. A une personne de profession militaire ,	83
XVII. Apprendre à bien souffrir dans l'occasion & jusqu'à la mort ,	85
XVIII. Se laisser exercer par les vicissitudes ,	87
XIX. Avantages de se laisser rapetisser ,	89
XX. Sur la mort d'un ami commun ,	90
XXI. Quelle doit être la souffrance , pour y conserver la paix ,	92
XXII. Les cœurs réunis en Dieu , sont ensemble , bien que séparés de lieux ,	95
XXIII. Bonheur des croix ,	96
XXIV. Sur le même sujet ,	97
XXV. Souffrir avec résignation les opérations les plus pénibles de la main de Dieu ,	100
XXVI. Effets contraires de l'amour propre & de l'Amour de Dieu ,	103
XXVII. Exhortation à la dépendance d'une Mere , autant par grace que par nature ,	106
XXVIII. A la mere de la personne précédente ,	108
XXIX. Périls de l'activité & de la dissipation de l'esprit ,	110

XXX. *Comment les infidélités d'une personne attristent l'Esprit de Dieu, dans une autre que la même grace unit, 113*

XXXI. *Union des cœurs dans la simplicité & dans l'enfance en Jesus-Christ, 115*

XXXII. *A une personne malade, 117*

XXXIII. *L'union des âmes ne doit point être une société de vie, mais de mort, 120*

XXXIV. *Nécessité d'écouter Dieu & ceux qu'il nous donne pour nous conduire, 123*

XXXV. *Comment on doit agir envers une personne foible & dissipée, 126*

XXXVI. *Avis pour une personne vivant en solitude, 128*

XXXVII. *A une personne scrupuleuse qui résistoit à son attrait. Source de ce mal, &c. 131*

XXXVIII. *A la même personne, sur le même sujet, 134*

XXXIX. *A la même personne, sur le même sujet, 137*

XL. *A la même personne, sur le même sujet, 139*

XLI. *A la même personne, sur le même sujet, 140*

DES LETTRES. cxliij

Lettres. Pag.

XLII. A la même personne , *sur le même sujet* , 141

XLIII. A la même personne , *sur le même sujet* , 143

XLIV. A la même personne , *sur le même sujet* , 145

XLV. A la même personne , *sur la manière de recevoir les graces de la main de Dieu , sans s'attacher à la consolation qu'elles donnent* , 147

XLVI. Ne point exiger des ames , *plus qu'elles ne peuvent encore porter* , 148

XLVII. Vraies sources de la paix , 150

XLVIII. A la même personne alors malade , 151

XLIX. Ecouter Dieu , & non l'amour propre , 152

L. A la même personne. Se remettre sans effort en la présence de Dieu , 153

LI. A la même personne. Ne point s'entretenir de ses propres pensées , 154

LII. A la même personne , *sur le même sujet* . 156

LIII. A la même personne , Réponses à diverses difficultés sur l'attrait , le recueillement , l'ouverture de cœur , &c. 157

Lettres.	Pag.
LIV. A la même personne. <i>Divers avis sur son oraison,</i>	161
LV. A la même personne. <i>De l'utilité des privations,</i>	162
LVI. A la même personne. <i>Ne point s'arrêter à quelque épreuve sensible & particulière,</i>	164
LVII. A la même personne. <i>Préférer à la réputation & au désir de sçavoir, l'humilité, la charité, &c.</i>	165
LVIII. <i>Divers avis pour la conduite de l'esprit,</i>	167
LIX. <i>Ne point rejeter les dons de Dieu, à cause du canal par lequel il les communique,</i>	168
LX. <i>Ne point se défier de la bonté de Dieu. Union des ames en lui. Retour à lui,</i>	170
LXI. <i>Supporter ses défauts en paix sans écouter l'imagination,</i>	174
LXII. <i>De la vûe & de la mort de l'Amour propre,</i>	175
LXIII. A une personne mariée. <i>Esprit de S. François de Sales. L'esprit de Dieu & sa délicatesse ne ressemblent point à l'esprit & à la fausse délicatesse du siècle,</i>	181
LXIV.	

DES LETTRES. cxlv

Lettres.

Pag.

LXIV. A la même personne. *Se fier en Dieu , avec simplicité & pauvreté d'esprit ,* 184

LXV. A la même personne. *Avis pour se modérer en tout ,* 186

LXVI. A la même personne. *Avis sur l'Oraison , les lectures , la confession , les bienfaisances , & le soin nécessaire de la santé ,* 190

LXVII. A la même personne. *Sur les Lectures , entremêlées d'Oraison de silence ,* 193

LXVIII. A la même personne. *Ne point se troubler dans la crainte de la mort de ceux qu'on aime. Caractères de l'Oraison , où l'illusion n'est point à craindre ,* 196

LXIX. A la même personne. *Effets de l'Oraison en silence. Fidélité à l'attrait , quand Dieu nous attire à nous familiariser avec lui ,* 200

LXX. A la même personne. *Traitemens enfantins , que Dieu fait goûter à l'ame dans les commencemens ,* 204

LXXI. A la même personne. *Sur le même sujet ,* 206

LXXII. A la même personne. *Croûze*

Tome I.

n

- en simplicité & confiance, sans scrupule ni réserve avec Dieu,* 209
- LXXIII. A la même personne. *Le vrai Amour de Dieu humilie, & fait tomber les scrupules,* 213
- LXXIV. A la même personne. *Différence de la bonne souffrance que Dieu opère, d'avec celle qui vient du courage de l'homme,* 216
- LXXV. A la même personne. *Se proportionner à la foiblesse des forces corporelles,* 219
- LXXVI. A la même personne. *Se souffrir soi-même, comme on souffre le prochain, avec charité; & travailler paisiblement à la correction de nos défauts,* 221
- LXXVII. A la même personne. *Utilité des privations & des sécheresses,* 224
- LXXVIII. A la même personne. *Eviter les prévoyances, & vivre de foi & d'abandon à Dieu,* 226
- LXXIX. A la même personne. *S'accoutumer à la privation, sans réflexions & avec abandon,* 228
- LXXX. A la même personne. *Ne point perdre sa paix, pour la vûe de ses im-*

DES LETTRES. cxlvij

Lettres.	Pag.
<i>perfections ,</i>	231
LXXXI. A la même personne. <i>Sur le même sujet ,</i>	233
LXXXII. A la même personne. <i>Ce que Dieu permet pour nous faire mourir à nous-mêmes , doit être porté , sans écouter les délicatesses de l'amour propre ,</i>	234
LXXXIII. A la même personne. <i>Vie de croix & de foi. Mort profonde ,</i>	236
LXXXIV. A la même personne. <i>Souffrir sans résistance les peines & humiliations , dont Dieu se sert pour nous crucifier ,</i>	237
LXXXV. A la même personne. <i>Comment la paix vient dans le fond de l'ame ,</i>	239
LXXXVI. A la même personne. <i>Le vrai amour consume les fautes , qu'il fait voir en paix ,</i>	240
LXXXVII. A la même personne. <i>Se supporter comme le prochain ,</i>	241
LXXXVIII. <i>User bien du moment présent ; s'apetisser. Instruction abrégée ;</i>	242
LXXXIX. A la même personne. <i>Préférer la paix & l'édification commune ;</i>	n ij

- à sa propre justification , 244
- XC. A la même personne. Pêril d'être
approuvé des hommes. Caractère de
l'humilité. Régles de conduite , 246
- XCI. A la même personne. Souffrir les
outrages , avec humilité , 248
- XCII. A la même personne. S'appli-
quer au recueillement , s'humilier , &
résister à la curiosité , 251
- XCIII. A la même personne. Ne point
prendre feu sur les déréglemens des
hommes ; mais remettre tout à Dieu en
paix , dans l'accomplissement de nos
devoirs , 254
- XCIV. A la même personne. Chercher
ses amis en Dieu , & se mortifier , 256
- XCV. A la même personne. Avanta-
ges de s'être vû près de la mort , 257
- XCVI. A la même personne. Senti-
mens qu'on doit avoir de soi-même. Faci-
lité à laisser voir ses petitesse , 259
- XCVII. A la même personne. Néces-
sité & bonheur de souffrir dans cette
courte vie , 261
- XCVIII. A la même personne. Amor-
tir notre activité naturelle , 263
- XCIX. A la même personne. Accorder

DES LETTRES. cxlix

Lettres. Pag.

la condescendance pour autrui, avec la fermeté nécessaire pour ne se laisser point déranger dans la réserve des tems pour prier & se recueillir , 264

C. A la même personne. *Le naturel ne se surmonte pas tout d'un coup ,* 267

CI. A la même personne. *Réserver toutes ses affections pour Dieu ,* 270

CII. A la même personne. *Porter l'esprit d'Oraison dans tout ce que l'on fait,* 271

CIII. A la même personne. *Ménagement des forces du corps pour une personne foible , & amortissement de l'activité de l'esprit & des sentimens ,* 274

CIV. A la même personne. *Avis sur la vivacité & le sentiment ,* 276

CV. A la même personne. *Pourquoi Dieu permet que la ferveur diminue ,* 277

CVI. A la même personne. *Utilité de sentir notre foiblesse sur la mort. Comment on doit porter la perte de ceux qu'on aime ,* 280

CVII. A la même personne. *S'accoutumer à la perte de ce qui flatte dans la ferveur & le recueillement sensibles ,* 283

TABLE

Lettres.	Pag.
CVIII. A la même personne. <i>Avis pour l'extérieur & l'intérieur, lorsqu'on est en sécheresse,</i>	285
CIX. A la même personne. <i>Moyens pour se conserver en paix avec les autres,</i>	287
CX. A la même personne. <i>Sur l'impres- sion pénible que l'on a de la mort,</i>	289
CXI. A la même personne. <i>S'aban- donner à Dieu : obéir : se taire : souf- frir,</i>	292
CXII. A la même personne. <i>Ce que l'on fait sans goût & avec peine pour Dieu, est de plus grand prix que ce qui se fait autrement,</i>	294
CXIII. A la même personne. <i>Ce qu'il faut faire quand on se trouve en paix,</i>	298
CXIV. <i>Comment on doit porter la vûe de la mort, quand l'affoiblissement de l'âge nous la montre plus proche,</i>	300
CXV. <i>Ne pas trop pousser une ame que Dieu attire : mais s'accommoder à sa grace & en attendre les momens,</i>	303
CXVI. <i>Dieu humilie l'ame par le senti- ment de sa foiblesse,</i>	305
CXVII. <i>Sur le même sujet.</i>	306

DES LETTRES. cij

Lettres. Pag.

CXVIII. Donner lieu aux moyens dont
Dieu se sert pour nous rapetisser , 308

CXIX. Se contenter de l'opération de
Dieu , quoique cachée , & mêlée
des saillies du naturel , 310

CXX. L'expérience de nos défauts & de
notre peine à les corriger , sert à nous
rapetisser , 313

CXXI. Support des défauts d'autrui , &
facilité à se laisser reprendre , 316

CXXII. Circonspection nécessaire dans la
correction d'autrui , 319

CXXIII. Souffrir sans perdre courage &
avec fidélité , sous la main de Dieu ,
les opérations douloureuses qui nous ra-
petissent , 329

CXXIV. Se laisser juger & se corriger ,
en suivant l'esprit de grace , 331

CXXV. Souffrir avec acquiescement la
vue de ses défauts & la douleur qu'elle
cause , 332

CXXVI. S'accoutumer à voir sa laideur
intérieure en espérant toujours en Dieu ,
334

CXXVII. Ne point écouter ce que nous
dit l'amour propre , mais ce que nous
dit l'amour de Dieu , 336

- CXXVIII.** *Ne point écouter l'imagination , ni les sentimens ; mais Dieu en toutes choses , avec démission d'esprit ,* 337
- CXXIX.** *Ne point s'entretenir avec soi-même , laisser Dieu nous parler , & l'écouter dans le silence ,* 340
- CXXX.** *Sacrifice absolu de l'amour propre , par un abandon très-réel , quoique dans l'obscurité ,* 342
- CXXXI.** *Abandon à la seule volonté de Dieu ; détachement de tout le reste ,* 344
- CXXXII.** *Porter la croix , & s'abandonner à la providence ,* 346
- CXXXIII.** *Croix & abandon en foi ,* 348
- CXXXIV.** *Ne point agir par naturel , & amortir sa vivacité ,* 349
- CXXXV.** *Agir simplement dans le choix des sociétés. Les doutes viennent de trop raisonner , & ne se guérissent que par l'abandon en pure foi. Le sacrifice doit se consommer sans compassion ,* 351
- CXXXVI.** *Souffrir avec patience & sans se troubler , les sentimens pénibles qui ne sont pas dans la volonté , & qui humilient ,* 355

DES LETTRES. cliij

Lettres.

Pag.

CXXXVII. Souffrir avec petitesse & abandon, & en n'écoulant que Dieu,

357

CXXXVIII. Ne point prendre de résolution, pendant que le trouble de la tentation dure,

359

CXXXIX. Tourment d'une ame que Dieu veut faire mourir à elle-même, & qui se défend contre le dernier coup de mort,

361

CXL. Sur quoi tombe la jalousie de Dieu,

363

CXLI. Consolation folide dans une affliction accablante,

364

CXLII. Au même. Sur le même sujet,

365

CXLIII. Au même. Sur le même sujet,

366

CXLIV. Avis à une Personne de profession militaire,

368

CXLV. Etre fidèle aux exercices de piété, indépendamment du goût sensible. Aimer Dieu, & tendre par la volonté à cet amour,

373

CXLVI. Effets de la molesse & de l'amusement. Régles de conduite, pour les combattre & se surmonter,

375

CXLVII. Quelques avis sur la Médita-

tion & la manière de lire pour un commençant , 387

CXLVIII. *Exhortation à la franchise , à la candeur , à la petitesse , à la simplicité & à la bonté de cœur. Fuir les curiosités de l'esprit ,* 391

CXLIX. *Avis touchant la hauteur , & les devoirs envers Dieu , soi-même & autrui ,* 393

CL. *Sur les maladies , & les bons effets du sentiment qu'on a de sa foiblesse ,* 395

CLI. *Ne point juger sans nécessité : prendre tout en esprit de pénitence ,* 398

CLII. *Divers avis pour la conduite intérieure , & pour l'extérieure ,* 401

CLIII. *Souffrir avec abandon , & boire le calice d'amertume jusques à la dernière goutte ,* 408

CLIV. *Fuir l'activité de l'esprit , & la vanité des savans. Comment il faut prendre l'étude , pour qu'elle ne dessèche & ne nuise point ,* 410

CLV. *Résister à la pente pour le raisonnement , & pour vouloir trop épuiser la matière en chaque chose ,* 415

CLVI. *Sur le même sujet , & contre la vie subtile & spécieuse , qui se nourrit*

DES LETTRES. clv

Lettres. Pag.

du raisonnement, & se possède par méthode philosophique, 422

CLVII. *Sur le même sujet, & contre l'entraînement d'un esprit philosophique, qui veut se faire des appuis de ses recherches, 425*

CLVIII. *Importance de renoncer à la curiosité de l'esprit & au goût du raisonnement, qui éteignent l'esprit d'oraison & de grace. Peinture de la dévotion des raisonneurs sans oraison, 428*

CLIX. *Consolation sur la mort d'une jeune personne, 431*

CLX. *Nécessité du recueillement & de réprimer l'activité & le travail curieux de l'esprit, 434*

CLXI. *La volonté de Dieu doit être notre tout, 437*

CLXII. *Consolation sur la mort d'un Fils, 439*

CLXIII. *L'exactitude & la liberté doivent s'allier ensemble, & n'être point l'une sans l'autre, 443*

CLXIV. *Manière de porter bien sa croix, 448*

CLXV. *Etre rien ; demeurer livré à la destruction ; souffrir & se laisser consu-*

mer par une mort entière , 450

CLXVI. *Vivre en pur abandon , & simple délaissement au bon plaisir de Dieu ,* 454

CLXVII. *Laisser expirer la nature dans le dépouillement , & la mort totale ,* 456

CLXVIII. *Nécessité de s'abandonner en pure foi à l'opération cachée de Dieu , pour donner la mort ,* 460

CLXIX. *Abandon simple & total ,* 466

CLXX. *Eviter la dissipation , & réprimer l'activité de l'esprit qui l'augmente ,* 467

CLXXI. *Divers avis allant au même but ,* 469

CLXXII. *Celui qui est foible , doit se laisser conduire sans résistance ,* 471

CLXXIII. *Avis pour deux personnes en degré différent de grace ,* 474

CLXXIV. *Trouver , avec l'Apôtre , sa force dans la foiblesse. Caractère de l'abandon véritable ,* 477

CLXXV. *Réunion en unité dans notre centre commun ,* 479

CLXXVI. *Croix & mort journalières ,* 481

CLXXVII. *Les douleurs dans la mort à*

DES LETTRES. clvij

Lettres. Pag.

soi-même , ne viennent que de nos résistances. L'abandon , pour être véritable , ne doit point être apperçu , 482

CLXXVIII. *Se délaïsser à Dieu , sans retour inquiet sur soi-même. Eviter la dissipation. Agir , sans rien présumer de son travail ,* 484

CLXXIX. *Extinction de la vie propre. Agir par grace. Attendre Dieu ,* 490

TOME QUATRIEME.

Suite des Lettres Spirituelles.

CLXXX. **D***ieu proportionne les souffrances & l'épreuve aux forces qu'il donne ,* 1

CLXXXI. *En venir enfin à la pratique. Simplicité & ses effets ,* 3

CLXXXII. *Règles générales pour une ame qui , après une confession exacte des fautes de sa vie passée , desiré d'employer le présent & l'avenir selon la volonté de Dieu ,* 5

CLXXXIII. *Importance de s'ouvrir*

<i>des petites choses , & de renoncer à ce qu'on appelle esprit ,</i>	11
CLXXXIV. <i>Sur le même sujet ,</i>	13
CLXXXV. <i>Souffrir la tiédeur & ses propres dégoûts. Silence intérieur ,</i>	15
CLXXXVI. <i>Usage salutaire des peines intérieures , quand on est fidèle à les déclarer ,</i>	18
CLXXXVII. <i>Pourquoi , & comment on doit s'ouvrir de ses peines. Manière de converser avec Dieu ,</i>	20
CLXXXVIII. <i>Suivre Dieu sans égard aux sentimens. Bonté des croix & utilité à tirer des fautes , même après qu'elles sont faites ,</i>	23
CLXXXIX. <i>Recevoir les rebuts de Dieu , quand il retire ses consolations , comme un effet de sa jalousie contre nos infidélités , qui se fait sentir par miséricorde ,</i>	26
CXC. <i>De l'instinct du fonds : de la présence de Dieu : des amusemens innocens ,</i>	28
CXCI. <i>Il ne s'agit pas des sentimens qui se réveillent en nous , mais du fond de la volonté. Se contenter , dans le desir des croix , de bien porter celles qui se présentent ,</i>	30

DES LETTRES. clx

Lettres. Pag,

CXCII. Recevoir également de Dieu ,
la tranquillité & la sécheresse dans l'o-
raison , 32

CXCIII. On n'a point la paix , en s'é-
coutant soi-même , 35

CXCIV. L'oraison est bonne à tout : le
propre esprit fait tout le contraire. Per-
sévération dans la voie de la perfection , 36

CXCV. Avis pour conserver la tranquil-
lité , l'égalité en toutes choses , 39

CXCVI. L'expérience de nos faiblesses doit
servir à nous rendre de bonne compo-
sition dans le support du prochain , à nous
humilier & nous dépandre de nous-
mêmes , 42

CXCVII. La desoccupation de soi-même
perfectionne la vigilance pour se corri-
ger , loin de l'exclure. Dieu doit être
aimé purement , 44

CXCVIII. Usage de nos laideurs , que
Dieu nous fait appercevoir en nous , 49

CXCIX. La simplicité à s'ouvrir doit
être sans réserve d'amour propre. Ne se
point dépiter à la vue de ses fautes , &
les mettre à profit , 51

CC. Mettre à profit nos imperfections
pour nous en humilier. Ne regarder que

Dieu , dans la créature ,	55
CCI. Mélange de la sensibilité de la nature dans l'oraison. Variation des sentimens , & comment s'y conduire ,	57
CCII. Ne point boucher son cœur par résistance , sur ce qu'on désespère de pouvoir prendre sur soi. Acquiescer , & attendre tout de Dieu ,	60
CCIII. Se relever du relâchement où l'on est tombé ,	63
CCIV. Faire servir la solitude à rentrer dans le recueillement , & reprendre l'oraison ,	66
CCV. Revenir à Dieu par l'oraison. Se desoccuper des projets qui dessèchent ,	68
CCVI. Demeurer fidèle dans les sécheresses , pour vivre de la vraie vie de Jesus-Christ en Dieu ,	69
CCVII. Ne point augmenter ses peines intérieures par trop de contention sur soi-même. Tourner vers Dieu la tendresse que nous avons pour nous ,	71
CCVIII. Moyen de trouver la paix dans les peines qu'on souffre ,	73
CCIX. Trouble d'une ame qui s'en prend à sa voie , au lieu de s'en prendre à ses résistances ,	75
	CCX.

DES LETTRES. cxi

Lettres. Pag.

CCX. *Inquiétude & activité spirituelle à contre-tems ,* 77

CCXI. *Demeurer paisible à la vue des misères qui humilient , est le seul chemin pour trouver la paix ,* 78

CCXII. *En quoi consiste le vrai sacrifice de soi-même à Dieu , le faire sans rien réserver , & s'abandonner à lui avec toutes nos imperfections ,* 80

CCXIII. *Crainte injurieuse à Dieu. Utilité d'une misère qui humilie ,* 82

CCXIV. *Ne se point troubler d'expérimenter en soi des sentimens humilians & qui sont involontaires. Souffrir comme en Purgatoire , sans repousser la souffrance ,* 84

CCXV. *Les vaines délicatesses pour soi-même se retrouvent jusques dans les bagatelles. Ne vouloir point pénétrer l'avenir dans les desseins de Dieu sur nous. Se laisser ployer à tout ,* 86

CCXVI. *De ce qui donne la vraie discrétion avec les autres , & de ce qui nous fait tomber dans le défaut contraire ,* 90

CCXVII. *Détour d'un amour propre subtil , & qui fait servir toutes ses délicatesses à repousser l'opération crucifiante*

de la main de Dieu , pour le déracer , 92

CCXVIII. *La paix du cœur ne peut se trouver que dans le renoncement à nous & l'entier abandon à Dieu. Différence entre la sagesse que la grace donne , & celle qui vient du naturel ,* 98

CCXIX. *Dieu ne peut souffrir un partage entre lui & l'amour propre. La paix ne peut se trouver dans ce partage ,* 102

CCXX. *La paix ne se trouve que dans l'abandon absolu ,* 105.

CCXXI. *Sur ce qui donne la paix , & dans quelle disposition on doit se tenir sur les sacrifices que Dieu exige ,* 106

CCXXII. *La fidélité à découvrir ses misères , exerce à la simplicité & soulage le cœur. Vanité du goût de l'esprit , & nécessité de le perdre. L'on souffriroit moins en s'abandonnant davantage ,* 108

CCXXIII. *Il n'appartient point à l'homme de changer sa voie , & on ne diminue point sa souffrance , en résistant à Dieu ,* 111

CCXXIV. *Le mal n'est pas dans les sen-*

DES LETTRES. clxiiij

Lettres. Pag.

*timens involontaires , mais dans ce
qu'ajoutent les réflexions volontaires de
l'amour propre ,* 114

CCXXV. *Nécessité de mourir aux secours
de la part des hommes ; que Dieu ne
donne que pour un tems ,* 116

CCXXVI. *Scrupules hors de saison , &
comment y remédier ,* 118

CCXXVII. *Les scrupules d'un amour
propre qui veut toujours être content de
soi , & la recherche des goûts sensibles
dans le service de Dieu , sont contraires
à la vie de foi , & même à la vraie
raison ,* 123

CCXXVIII. *Pureté & utilité de la di-
rection qui ne flatte pas ,* 128

CCXXIX. *L'amour de Dieu tourne la
vue de nos imperfections en humiliation
profonde , mais paisible & sans trou-
ble ,* 132

CCXXX. *Avantage de souffrir sans se
troubler ,* 135

CCXXXI. *Simplicité , paix : être avec
Dieu , & l'écouter ,* 137

CCXXXII. *Circoncision spirituelle & ses
effets. S'oublier soi-même ,* 139

CCXXXIII. *Fidélité à laisser tomber tout*

ce qui trouble le silence intérieur. Indulgence pour les défauts d'autrui ,

141

CCXXXIV. *L'oubli de soi est la source de la paix , de même que l'amour propre & le rapport de tout à nous-mêmes , sont la source du trouble ,*

143

CCXXXV. *Ne se point rebuter des imperfections des hommes , & ne presser ceux que Dieu veut que nous aidions , qu'à proportion de ce qu'il leur donne ,*

147

CCXXXVI. *Langueur de l'ame ; sa source & son remède ,*

149

CCXXXVII. *Se laisser déposséder de soi-même par ce qui nous vient de la part des autres , & par une vûe paisible de nos propres misères ,*

150

CCXXXVIII. *Exhortation à la condescendance pour les défauts & imperfections d'autrui ,*

153

CCXXXIX. *Avantages des croix & de l'état d'obscurité où Dieu nous laisse ,*

156

CCXL. *Au sujet d'une pauvre fille villageoise dans le Diocèse d'Arras , dont l'état tenoit du surnaturel ,*

157

DES LETTRES. clxv

Lettres.	Pag.
CCXLI. <i>Bonheur des souffrances. L'amour les adoucit toutes ,</i>	162
CCXLII. <i>Abondance des graces pour la conversion de notre cœur. Moyens d'éviter ce qui dissipe. Ne compter point sur le sensible dans notre attrait pour Dieu ,</i>	163
CCXLIII. <i>Tendre habituellement à Dieu avec paix & fidélité, sans se détourner pour toutes les distractions involontaires ,</i>	166
CCXLIV. <i>Remède à un sentiment que le cœur éprouve & que la volonté repousse ,</i>	168
CCXLV. <i>Avis pour une personne peinée ,</i>	171
CCXLVI. <i>Le travail sur nous-mêmes doit plus s'opérer pour le dedans que pour le dehors. L'oraison doit s'étendre sur tout ce que nous faisons ,</i>	174
CCXLVII. <i>Obéissance, simplicité, mort à soi-même. Sentimens de M. l'Archevêque de Cambrai sur sa promotion à l'Episcopat ,</i>	180
CCXLVIII. <i>A sa Nièce Carmélite. Principes de conduite pour une Supérieure ,</i>	185

Lettres.

Pag.

CCXLIX. A un Supérieur de Communauté , 188

CCL. *Lettre de consolation* , 192*Lettre sur la fréquente Communion* , 196A M L'EVEQUE D'ARRAS , *sur la lecture de l'Ecriture Sainte en langue vulgaire* , 241'AU Pere L'AMI Bénédictin , *sur la Prédestination* , 286Autre Lettre au même , *sur le même sujet* , 315Autre Lettre au même , *sur le même sujet* , 331Autre Lettre au même , *sur la nature de la Grace* , 353Autre Lettre au même. *Du motif de la délectation & de la fin de notre vouloir* , 365Autre Lettre au même. *De la Prière, par rapport à la délectation sensible* , 370

Autre Lettre au même , 381

Autre Lettre au même , 387

Lettre *sur la Direction* , 390Lettre *sur la Confession & la Communion* , 406

DES LETTRES. clxvij

Lettres. Pag.

I. A une Religieuse Carmélite, 412

II. A la même, 414

III. A la même, 415

IV. A la même, 418

V. A la même, 421

VI. A la même, 423

VII. A la même, 424

VIII. A la même. *Au sujet de la mort de M. l'Abbé de Langeron, le fidèle & plus ancien ami de M. l'Archevêque de Cambrai,* 429

Du retour à l'Eglise & de la voie de la pure Foi.

I. *La vraie & l'unique Eglise,* 431

II. *Nécessité d'une autorité visible,* 433

III. *Ecouter l'Eglise : se réformer soi-même,* 436

IV. *Combats à essuyer avant que de renaître. Le repos vient après qu'on s'est rabaisé, corrigé, recueilli,* 439

V. *Réflexions sur les paroles de JESUS-CHRIST en faveur de son unique Eglise, capables de ramener à l'unité & à la vérité tous nos freres errans,* 440

*Acte dressé après les cinq Lettres précédentes, & signé par M.** pour em-*

clxviii TABLE DES LETTRES.

Lettres.	Pag.
<i>trasser la doctrine Catholique sur les points controversés par les Protestans, & pour abjurer les erreurs contraires. Profession de foi sur chacun de ces points.</i>	451
<u>Lettre sur le détachement du monde,</u>	468
<u>Extrait de deux Lettres particulières,</u>	471
<u>Lettre de M. l'Archevêque de Cambrai, écrite deux jours avant sa dernière maladie,</u>	478
Lettre de M. l'Archevêque de Cambrai, écrite la veille de sa mort,	480

Fin de la Table.

ŒUVRES



ŒUVRES SPIRITUELLES

DE FEU MONSIEUR
FRANÇOIS DE SALIGNAC
DE LA MOTHE-FENELON,
Archevêque - Duc de Cambrai , &c.



Divers Sentimens & Avis Chrétiens
sur un grand nombre de matières
les plus importantes pour la piété,
les mœurs, & la vie intérieure.

I.

Que Dieu est peu connu présentement.



E qui manque le plus aux
hommes , c'est la connois-
sance de Dieu. Ils savent ,
quand ils ont beaucoup lû ,
une certaine suite de miracles & de

Tome I.

A

2 I. *Que Dieu est peu connu.*

marques de Providence par les faits de l'Histoire ; ils ont fait des réflexions sérieuses sur la corruption & sur la fragilité du monde ; ils se sont même convaincus de certaines maximes utiles pour la réformation de leurs mœurs par rapport au salut : mais tout cet édifice manque de fondement ; ce corps de piété & de Christianisme est sans ame. Ce qui doit animer le véritable fidèle , c'est l'idée de Dieu qui est tout , qui fait tout , & à qui tout est dû. Il est infini en tout , en sagesse , en puissance , en amour. Il ne faut donc pas s'étonner , si tout ce qui vient de lui tient de ce caractère d'infini , & surpasse la raison humaine. Quand il prépare & arrange quelque chose , ses conseils & ses voies sont , comme (a) dit l'Écriture , autant au-dessus de nos conseils & de nos voies que le ciel est au-dessus de la terre ; quand il veut exécuter ce qu'il a résolu , sa puissance ne se montre par aucuns efforts ; car il n'y a aucun effort , quelque grand qu'il puisse être , qui lui soit moins facile que les plus

(a) Isaïe 55. v. 9.

I. *Que Dieu est peu connu.* 3

communs : il ne lui en a pas plus coûté pour tirer du néant le ciel & la terre, tels que nous les voyons, que pour faire couler une rivière dans sa pente naturelle, ou pour laisser tomber une pierre de haut en bas. Sa puissance se trouve toute entière dans sa volonté : il n'a qu'à vouloir, & les choses sont d'abord faites. Si l'Ecriture le représente parlant dans la création, ce n'est pas qu'il ait eu besoin d'une parole qui soit sortie de lui, pour faire entendre sa volonté à toute la nature qu'il vouloit produire. Cette parole que l'Ecriture nous représente, est toute simple & toute intérieure ; c'est la pensée qu'il a eu de faire les choses, & la résolution qu'il en a formée au fond de lui-même. Cette pensée a été féconde ; & sans sortir de lui, elle a tiré de lui, comme de la source de tous les êtres, tous ceux qui composent l'Univers. Sa miséricorde tout de même n'est autre chose que sa pure volonté ; il nous a aimés avant la création du monde ; il nous a vus, il nous a connus, il nous a préparé ses biens, il nous a aimés &

4 I. *Que Dieu est peu connu.*

choisi dès l'éternité. Quand il nous arrive quelque bien nouveau, il découle de cette ancienne source; Dieu n'a jamais de volonté nouvelle sur nous : il ne change point ; c'est nous qui changeons. Quand nous sommes justes & bons, nous lui sommes conformes & agréables ; quand nous quittons la justice, & que nous cessons d'être bons, nous cessons de lui être conformes & de lui plaire. C'est une règle immuable, de laquelle la créature changeante s'approche & s'écarte successivement. Sa justice contre les méchans & son amour pour les bons, ne sont que la même chose : c'est la même bonté qui s'unit avec tout ce qui est bon, & qui est incompatible avec tout ce qui est mauvais. Pour la miséricorde, c'est la bonté de Dieu qui nous trouvant mauvais, veut nous rendre bons. Cette miséricorde, qui se fait sentir à nous dans le tems, est dans sa source un amour éternel de Dieu pour sa créature. Lui seul donne la vraie bonté. Malheur à l'ame présomptueuse qui espère de la trouver en soi-même ! C'est l'amour que

I. *Que Dieu est peu connu.* §

Dieu a pour nous , qui nous donne tout. Mais le plus grand don qu'il nous puisse faire , c'est de nous donner l'amour que nous devons avoir pour lui. Quand Dieu nous aime jusqu'à faire que nous l'aimions , il régné en nous ; il y fait notre vie , notre paix , notre bonheur ; & nous commençons déjà à vivre de sa vie bienheureuse. Cet amour qu'il a pour nous , porte son caractère infini ; il n'aime point , comme nous , d'un amour borné & retréci : quand il aime , toutes les démarches de son amour sont infinies. Il descend du ciel sur la terre pour chercher la créature de boue qu'il aime ; il se fait homme & boue avec elle ; il lui donne sa chair à manger. C'est par de tels prodiges d'amour que l'infini surpasse toutes les affections dont les hommes sont capables. Il aime en Dieu ; & cet amour n'a rien qui ne soit incompréhensible. Le comble de la folie est de vouloir mesurer l'amour infini à une sagesse bornée. Bien loin de perdre quelque chose de sa grandeur dans ces excès d'amour , il y grave le caractère de sa gran-

6 II. *De la nécessité de connoître*
deur , en y marquant les faillies & les
transports d'un amour infini. O qu'il
est grand & aimable dans ses mystères ! Mais nous n'avons point d'yeux
pour les voir , & nous manquons de
sentiment pour appercevoir Dieu en
tout.

II.

De la nécessité de connoître & d'aimer
DIEU.

IL ne faut point s'étonner que les
hommes fassent si peu pour Dieu ,
& que le peu qu'ils font pour lui ,
leur coûte tant : ils ne le connoissent
point : à peine croient-ils qu'il est :
la croyance qu'ils en ont , est plutôt
une déférence aveugle à l'autorité
d'un sentiment public , qu'une con-
viction vive & distincte de la Divinité :
on la suppose , parce qu'on n'oseroit
l'examiner , & parce qu'on est là-des-
sus dans une distraction d'indifférence ,
qui vient de ce que l'on est entraîné
par les passions vers d'autres objets :

mais on ne connoît Dieu, que comme je ne fai quoi de merveilleux, d'obscur, & d'éloigné de nous : on le regarde comme un Etre puissant & sévère, qui demande beaucoup de nous, qui gêne nos inclinations, qui nous menace de grands maux, & contre le jugement terrible duquel il faut se précautionner. Voilà ce que pensent ceux qui font des réflexions sérieuses sur la Religion; encore sont-ils en bien petit nombre. On dit : C'est une personne qui craint Dieu : en effet elle ne fait que le craindre sans l'aimer, comme des enfans craignent le maître qui corrige, comme un mauvais valet craint les coups de celui qu'il sert par crainte & sans se soucier de ses intérêts. Voudroit-on être traité par un fils, ou même par un domestique, comme on traite Dieu ? C'est qu'on ne le connoît point : car si on le connoissoit, on l'aimeroit. *Dieu est amour*, comme dit saint Jean (a) ; celui qui ne l'aime point, ne le connoît point : car comment connoître l'amour sans l'aimer ?

(a) Jean 4. v. 8. & 16.

8 II. *De la nécessité de connoître*

Il faut donc conclurre que tous les gens qui ne font encore que craindre Dieu , ne le connoissent point.

Mais qui est-ce , ô mon Dieu , qui vous connoitra ? Celui qui ne connoitra plus que vous , qui ne se connoitra plus soi-même , & à qui tout ce qui n'est point vous , sera comme s'il n'étoit pas. Le monde seroit surpris d'entendre parler ainsi , parce que le monde est plein de lui-même , de la vanité , du mensonge , & vuide de Dieu : mais j'espère qu'il y aura toujours des ames qui auront faim de Dieu , & qui goûteront les vérités que je vais dire.

O mon Dieu , avant que vous fissiez le ciel & la terre , il n'y avoit que vous. Vous étiez ; car vous n'avez jamais commencé d'être : mais vous étiez seul. Hors vous , il n'y avoit rien : vous jouissiez de vous-même dans cette solitude bienheureuse ; vous vous suffisiez à vous-même , & vous n'aviez besoin de trouver rien hors de vous , puisque c'est vous qui , bien loin de recevoir , donnez à tout ce qui n'est pas vous-même , par votre

parole toute-puissante : c'est-à-dire , par votre simple volonté , à qui rien ne coûte , & qui fait tout ce qu'elle veut par son pur vouloir , sans succession de tems & sans aucun travail.

Vous fîtes que ce monde qui n'étoit point , commença à être. Vous ne fîtes point comme les ouvriers d'icibas , qui trouvent les matériaux de leurs ouvrages , qui ne font que les rassembler , & dont l'art consiste à ranger peu à peu avec beaucoup de peine ces matériaux qu'ils n'ont pas faits. Vous ne trouvâtes rien de fait , & vous fîtes vous-même tous les matériaux de votre ouvrage. C'est sur le néant que vous travaillâtes. Vous dîtes : que le monde soit ; & il fut. Vous n'eûtes qu'à dire ; & tout fut fait.

Mais pourquoi fîtes - vous toutes ces choses ? Elles furent toutes faites pour l'homme , & l'homme fut fait pour vous. Voilà l'ordre que vous établîtes ; malheur à l'ame qui le renverse , qui veut que tout soit pour elle , & qui se renferme en soi ! C'est là , violer la loi fondamentale de la création.

10 II. *De la nécessité de connoître*

Non, mon Dieu, vous ne pouvez céder vos droits essentiels de Créateur : ce seroit vous dégrader vous-même. Vous pouvez pardonner à l'ame coupable qui vous a outragé, parce que vous pouvez la remplir de votre pur amour : mais vous ne pouvez cesser d'être contraire à l'ame qui rapporte tous vos dons à elle-même, & qui refuse de se rapporter elle-même par un amour sincère & désintéressé à son Créateur. Ne faire que vous craindre, ce n'est pas se rapporter à vous ; c'est au contraire ne penser à vous que par rapport à soi. Vous aimer dans la seule vûe des avantages qu'on trouve en vous : c'est vous rapporter à soi, au lieu de se rapporter à vous. Que faut-il donc pour se rapporter entièrement au Créateur ? Il faut se renoncer, s'oublier, se perdre, entrer dans vos intérêts, ô mon Dieu, contre les siens propres ; n'avoir plus, ni volonté, ni gloire, ni paix que la vôtre : en un mot, c'est vous aimer sans s'aimer soi-même.

O combien d'ames qui sortant de cette vie chargées de vertus & de

bonnes œuvres, n'auront point cette pureté, sans laquelle on ne peut voir Dieu ; & qui faute d'être trouvées dans ce rapport simple & total de la créature à son Créateur, auront besoin d'être purifiées par ce feu jaloux, qui ne laisse rien dans l'autre vie à l'ame, de tout ce qui l'attache à elle-même ! Elles n'entreront en Dieu, ces ames, qu'après être pleinement sorties d'elles-mêmes. Dans cette épreuve d'une inexorable justice, ce qui est encore à soi est du domaine du Purgatoire. Hélas, combien d'ames qui se reposent sur leurs vertus, & qui ne veulent point entendre le renoncement parfait à elles-mêmes ! Cette parole leur est dure, & les scandalise : mais qu'il leur en coûtera pour l'avoir négligée ! Elles payeront au centuple les retours sur elles-mêmes, & les vaines consolations dont elles n'auront pas eu le courage de se dépren- dre.

Revenons. Telle est donc la grandeur de Dieu, qu'il ne peut rien faire que pour lui-même & pour sa propre gloire. C'est cette gloire incommuni-

12 II. *De la nécessité de connoître*

cable dont il est nécessairement jaloux, & qu'il ne peut donner à personne, comme il le dit (a) lui-même. Au contraire, telle est la bassesse de la créature, & sa dépendance, qu'elle ne peut, sans s'ériger en fausse Divinité & sans violer la loi immuable de sa création, rien faire, rien dire, rien penser, rien vouloir pour elle-même & pour sa propre gloire.

O néant, tu veux te glorifier ! Tu n'es, qu'à condition de n'être jamais rien à tes propres yeux : tu n'es que pour celui qui te fait être. Il se doit tout à lui-même ; tu te dois tout à lui : il ne peut en rien relâcher ; tout ce qu'il te laisseroit à toi-même, sortiroit des loix inviolables de sa sagesse & de sa bonté. Un seul instant, un seul soupir donné à ton intérêt propre, blesseroit essentiellement la fin du Créateur dans la création. Il n'a besoin de rien ; mais il veut tout, parce que tout lui est dû, & que tout n'est pas trop pour lui, tant il est grand : mais cette même grandeur fait qu'il ne peut rien produire hors de lui-même,

(a) *Is.* 42. v. 8.

qui ne soit tout pour lui : c'est son bon plaisir qu'il veut dans sa créature : il a fait pour moi le ciel & la terre ; mais il ne peut souffrir que je fasse volontairement & par choix , un seul pas pour autre fin que d'accomplir sa volonté. Avant qu'il eût produit ses créatures , il n'y avoit point d'autre volonté que la sienne : croirons-nous qu'il ait créé des créatures raisonnables pour vouloir autrement que lui ? Non , c'est la raison souveraine qui doit les éclairer , & être leur raison : c'est sa volonté , règle de tout bien , qui doit vouloir en nous : toutes nos volontés n'en doivent faire qu'une seule avec la sienne ; c'est pourquoi nous lui disons ; *Que votre règne vienne ; que votre volonté soit faite.*

Pour mieux comprendre tout ceci , il faut se représenter que Dieu , qui nous a faits de rien , nous refait encore , pour ainsi dire , à chaque instant. De ce que nous étions hier , il ne s'ensuit pas que nous devions être encore aujourd'hui : nous pourrions cesser d'être ; & nous retomberions effectivement dans le néant dont nous som-

14 II. *De la nécessité de connoître*
mes fortis, si la même main toute-
puissante qui nous en a tirés, ne nous
empêchoit d'y être replongés. Nous
ne sommes rien par nous-mêmes : nous
ne sommes que ce que Dieu nous fait
être, & seulement pour le tems qu'il
lui plaît : il n'a qu'à retirer la main
qui nous porte, pour nous renfoncer
dans l'abîme de notre néant, comme
une pierre que l'on tient en l'air,
tombe de son propre poids, dès qu'on
ne la tient plus. Nous n'avons donc
l'être & la vie que par le don de
Dieu.

De plus, il y a d'autres biens d'un
ordre encore plus pur & plus élevé ;
la bonne vie vaut encore mieux que
la vie : la vertu est d'un plus grand
prix que la santé : la droiture de cœur
& l'amour de Dieu, sont plus au-des-
sus des dons temporels, que le ciel ne
l'est au-dessus de la terre. Si donc
nous sommes incapables de posséder
un seul moment ces dons vils & gros-
siers, sans le secours de Dieu, à com-
bien plus forte raison faut-il qu'il nous
donne ces autres dons sublimes de son
amour, du détachement de nous-

mêmes, & de toutes les vertus ?

C'est donc, ô mon Dieu, ne vous point connoître, que de vous regarder hors de nous, comme un Être tout-puissant qui donne des loix à toute la Nature, & qui a fait tout ce que nous voyons ; c'est ne connoître encore qu'une partie de ce que vous êtes : c'est ignorer ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus touchant pour vos créatures raisonnables. Ce qui m'enlève & ce qui m'attendrit, c'est que vous êtes le Dieu de mon cœur ; vous y faites tout ce qu'il vous plaît. Quand je suis bon, c'est vous qui me rendez tel : non-seulement vous tournez mon cœur comme il vous plaît ; mais encore vous me donnez un cœur selon le vôtre. C'est vous qui vous aimez vous-même en moi : c'est vous qui animez mon ame, comme mon ame anime mon corps : vous m'êtes plus présent & plus intime, que je ne le suis à moi-même : ce *moi*, auquel je suis si sensible, & que j'ai tant aimé, me doit être étranger en comparaison de vous : c'est vous qui me l'avez donné ; sans vous il ne seroit rien ;

16 II. *De la nécessité de connoître*
voilà pourquoi vous voulez que je
vous aime plus que lui.

O puissance incompréhensible de
mon Créateur ! O droit du Créateur
sur la créature , que jamais la créa-
ture ne comprendra assez ! O prodige
d'amour , que Dieu seul peut faire !
Dieu se met pour ainsi dire entre moi ,
& moi ; il me sépare d'avec moi-même ;
il veut être plus près de moi par
son pur amour , que je ne le suis de
moi-même : il veut que je regarde ce
moi , comme je regarderois un être
étranger ; il veut que je sorte des
bornes de ce *moi* , que je le lui sacri-
fie sans retour , & que je le rapporte
tout entier & sans condition au Créa-
teur de qui je le tiens : ce que je suis
me doit être bien moins cher que ce-
lui par qui je suis. Il m'a fait pour
lui , & non pour moi-même , c'est-à-
dire pour l'aimer , pour vouloir ce
qu'il veut , & non pour m'aimer en
cherchant ma propre volonté. Si quel-
qu'un sent son cœur révolté contre
ce sacrifice entier de moi à celui qui
nous a créés , je déplore son aveu-
glement , j'ai compassion de le voir
esclave

esclave de lui-même, & je prie Dieu de l'en délivrer en lui enseignant à aimer sans intérêt propre.

O mon Dieu, je vois dans ces personnes scandalisées de votre pur amour, les ténèbres & la rebellion causées par le péché originel. Vous n'avez point fait le cœur de l'homme avec cette pente de propriété si monstrueuse. Cette réctitude, où l'Ecriture nous apprend que vous l'avez créé, ne consistoit qu'à n'être point à soi, mais à celui qui nous a faits pour lui. O Pere, ô Pere, vos enfans sont tout défigurés & ne vous ressemblent plus ! Ils s'irritent, ils se découragent, quand on leur parle d'être à vous comme vous êtes à vous-même. En renversant cet ordre si juste, ils veulent follement s'ériger en Divinités : ils veulent être à eux-mêmes, faire tout pour eux, ou du moins, ne se donner à vous qu'avec des réserves, à certaines conditions & pour leur propre intérêt. O monstrueuse propriété ! ô droits de Dieu inconnus ! ô ingratitude & insolence de la créature. ! Misérable néant, qu'as-tu à garder pour toi ?

18 II. *De la nécessité de connoître*

qu'as-tu qui t'appartienne? qu'as-tu qui ne vienne d'en haut, & qui ne doive y retourner! Tout, (jusqu'à ce *moi* si injuste, qui veut partager avec Dieu ses dons) est un don de Dieu qui n'est fait que pour lui : tout ce qui est en toi, crie contre toi pour le Créateur. Tais-toi donc, créature qui te dérobes à ton Créateur, & rends-toi toute à lui.

Mais hélas, ô mon Dieu ! quelle consolation de penser que tout est votre ouvrage, autant au-dedans de moi, qu'au dehors ! vous êtes toujours avec moi. Quand je fais mal, vous êtes au-dedans de moi, me reprochant le mal que je fais, m'inspirant le regret du bien que j'abandonne, & me montrant une miséricorde qui me tend les bras. Quand je fais le bien, c'est vous qui m'en inspiré le désir, & qui le faites en moi : c'est vous qui aimez le bien, qui haïssez le mal dans mon cœur, qui souffrez, qui priez, qui édifiez le prochain, qui faites l'aumône : je fais toutes ces choses, mais c'est par vous ; vous me les faites faire ; vous les

mettez en moi. Ces bonnes œuvres, qui sont vos dons, deviennent mes œuvres ; mais elles sont toujours vos dons, & elles cessent d'être bonnes œuvres, dès que je les regarde comme miennes, & que votre don, qui en fait tout le prix, s'échape à ma vue.

Vous êtes donc (& je suis ravi de le pouvoir penser) opérant sans cesse dans le fond de moi-même : vous y travaillez invisiblement comme un ouvrier qui travaille aux mines dans les entrailles de la terre : vous faites tout, & le monde ne vous voit pas ; il ne vous attribue rien ; moi-même je m'égarois en vous cherchant par de vains efforts bien loin de moi : je rassemblois dans mon esprit toutes les merveilles de la Nature pour me former quelque image de votre grandeur ; j'allois vous demander à vos créatures ; & je ne pensois pas à vous trouver au fond de mon cœur, où vous ne cessiez d'être. Non, mon Dieu, il ne faut point creuser au fond de la terre, ni passer au-delà des mers ; il ne faut point voler jusques dans les

20 II. *De la nécessité de connoître*
cieux, comme (a) disent vos saints
Oracles, pour vous trouver : vous
êtes plus près de nous, que nous-
mêmes.

O Dieu si grand, & si familier tout
ensemble ; si élevé au-dessus des cieux,
& si proportionné à la bassesse de sa
créature ; si immense, & si intimé-
ment renfermé dans le fond de mon
cœur ; si terrible, & si aimable ; si ja-
loux, & si facile pour ceux qui vous
traitent avec la familiarité du pur
amour ; quand est-ce que vos pro-
pres enfans cesseront de vous igno-
rer ? Qui me donnera une voix assez
forte pour reprocher au monde entier
son aveuglement, & pour lui annon-
cer avec autorité tout ce que vous
êtes ? Quand on dit aux hommes de
vous chercher dans leur propre cœur,
c'est leur proposer de vous aller cher-
cher plus loin que les terres les plus
inconnues. Qu'y a-t-il de plus incon-
nu & de plus éloigné pour la plûpart
des hommes vains & dissipés, que le
fond de leur propre cœur ? savent-ils

(a) Deut. 30. v. 11. = Rom. 10. v. 6.

ce que c'est que de jamais rentrer en eux-mêmes ? en ont-ils jamais cherché le chemin ? peuvent-ils même s'imaginer ce que c'est que ce Sanctuaire intérieur, ce fond impénétrable de l'ame, où vous voulez être adoré en esprit & en vérité ? Ils sont toujours hors d'eux-mêmes dans les objets de leur ambition, ou de leurs amusemens. Hélas, comment entendraient-ils les vérités célestes, puisque les vérités même terrestres, comme dit J E S U S-CH R I S T (*a*), ne peuvent se faire sentir à eux ? Ils ne peuvent concevoir ce que c'est que de rentrer en soi par de sérieuses réflexions ; que diroient-ils, si on leur proposoit d'en sortir pour se perdre en Dieu ?

Pour moi, mon Créateur, les yeux fermés à tous les objets extérieurs, qui ne sont que vanité & qu'affliction d'esprit (*b*), je veux trouver dans le plus secret de mon cœur une intime familiarité avec vous par J E S U S-CH R I S T votre Fils, qui est votre Sagesse & votre raison éternelle, de-

(*a*) Jean 3. v. 12.

(*b*) Eccl. 1. v. 14.

22 II. *De la nécessité de connoître*

venue Enfant , pour rabaisser par son enfance & par la folie de sa Croix , notre vaine & fausse sagesse. C'est - là que je veux , quoi qu'il m'en coute , malgré mes prévoyances & mes réflexions , devenir petit , insensé , encore plus méprisable à mes propres yeux qu'à ceux de tous les faux sages. C'est là que je veux m'enyvrer du Saint-Esprit , comme les Apôtres , & consentir comme eux , d'être le jouet du monde.

Mais qui suis-je pour penser ces choses ? Ce n'est plus moi , vile & fragile créature , ame de boue & de péché ; c'est vous , ô JESUS , Vérité Eternelle , qui les pensez en moi , & qui les accomplirez , pour faire mieux triompher votre grace par un plus indigne instrument.

O Dieu , on ne vous connoît point , on ne fait pas qui vous êtes ! *La lumière luit au milieu des ténèbres , & les ténèbres ne peuvent la comprendre (a)* : C'est par vous qu'on vit , qu'on pense , qu'on goûte les plaisirs ; & on oublie celui par qui on fait toutes ces

(a) Jean 1. v. 5.

choses ! on ne voit rien que par vous ,
Lumière universelle , Soleil des âmes ,
qui lûisez encore plus clairement que
celui des corps , & ne voyant rien que
par vous , on ne vous voit point ! C'est
vous qui donnez tout ; aux astres leur
lumière ; aux fontaines leurs eaux &
leur cours ; à la terre ses plantes ; aux
fruits leur faveur ; aux fleurs leur
éclat & leur parfum ; à toute la Na-
ture sa richesse & sa beauté ; aux hom-
mes , la santé , la raison , la vertu :
vous donnez tout ; vous faites tout ;
vous réglez tout ; je ne vois que vous ;
tout le reste disparoît comme une om-
bre aux yeux de celui qui vous a vû
une fois ; & le monde ne vous voit
point ! mais hélas , celui qui ne vous
voit point , n'a jamais rien vû : il a
passé sa vie dans l'illusion d'un songe ;
il est comme s'il n'étoit pas , plus
malheureux encore ; car il eût mieux
valu pour lui , comme je l'apprens de
votre parole , qu'il ne fût jamais né.

Pour moi , mon Dieu , je vous
trouve par-tout , au dedans de moi-
même. C'est vous qui faites tout ce
que je fais de bien. J'ai senti mille

24 II. *De la nécessité de connoître*

fois que je ne pouvois par moi-même ni vaincre mon humeur, ni détruire mes habitudes, ni modérer mon orgueil, ni suivre ma raison, ni continuer de vouloir le bien que j'avois une fois voulu. C'est vous qui donnez cette volonté, qui la conservez pure : sans vous je ne suis qu'un roseau agité par le moindre vent : vous m'avez donné le courage, la droiture, & tous les bons sentimens que j'ai : vous m'avez formé un cœur nouveau, qui désire votre justice & qui est altéré de votre vérité éternelle ; même en me le donnant vous avez arraché le cœur du vieil-homme, pétri de boue & de corruption, jaloux, vain, ambitieux, inquiet, injuste, ardent pour les plaisirs. A quelle misère étois-je livré ! hélas, l'aurois-je jamais pu croire, & espérer de me tourner ainsi vers vous, & de secouer le joug de ma passion tyrannique.

Mais voici la merveille qui efface tout le reste : quel autre que vous pouvoit m'arracher à moi-même, tourner toute ma haine & mon mépris contre moi ? Ce n'est point moi qui
ai

ai fait cet ouvrage, car ce n'est point par soi-même qu'on fort de soi : il a donc fallu un soutien étranger sur lequel je pûsse m'appuyer hors de mon propre cœur, pour en condamner la misère. Il falloit que ce secours fût étranger ; car je ne le pouvois trouver en moi, moi qu'il falloit combattre : mais il falloit aussi qu'il fût intime pour arracher le *moi* des derniers replis de mon cœur. C'est vous, mon Seigneur, qui portant votre lumière dans le fond de mon ame, impénétrable à tout autre, m'y avez montré toute ma laideur. Je sais bien qu'en la voyant je ne l'ai pas changée, & que je suis encore difforme à vos yeux : je sais bien que les miens n'ont pu découvrir toute ma difformité ; mais du moins j'en vois une partie, & je voudrois découvrir le tout. Je me vois horrible ; mais l'espérance que j'ai en vous me fait vivre en paix. Car je ne veux ni flatter mes vices, ni que mes vices me découragent. Je le vois donc, & je porte sans me troubler cet opprobre. Je suis pour vous contre moi, ô mon Dieu ; il n'y a que

26 II. *De la nécessité de connoître*

vous qui avez pu me diviser ainsi d'avec moi-même. Voilà ce que vous avez fait au dedans , & vous continuez chaque jour de le faire pour m'ôter tout le reste de ma vie maligne d'Adam , & pour achever la formation de l'homme nouveau. C'est cette seconde création de l'homme nouveau , qui se renouvelle de jour en jour.

Je me laisse , ô mon Dieu , dans vos mains : tournez , retournez cette boue ; donnez-lui une forme , brisez-la ensuite : elle est à vous ; elle n'a rien à dire ; il me suffit qu'elle serve à tous vos desseins , & que rien ne résiste à votre bon plaisir , pour lequel je suis fait. Demandez , ordonnez , défendez ; que voulez-vous que je fasse ? que voulez-vous que je ne fasse pas ? élevé , abaissé , consolé , souffrant , appliqué à vos œuvres , inutile à tout , je vous adorerai toujours également , en sacrifiant toute volonté propre à la vôtre , il ne me reste qu'à dire en tout comme Marie (a) *qu'il me soit fait selon votre parole.*

(a) Luc. 1. v. 38.

§ § §

Mais pendant que vous faites tout ainsi au dedans , vous n'agissez pas moins au dehors. Je découvre par tout , jusques dans le moindre atôme , cette grande Main qui porte le Ciel & la terre , & qui semble se jouer en conduisant tout l'Univers. L'unique chose qui m'a embarrassé , est de comprendre comment vous laissez tant de maux mêlés avec les biens. Vous ne pouvez faire le mal ; tout ce que vous faites est bon : d'où vient donc que la face de la terre est couverte de crimes & de misères ? Il semble que le mal prévaille par tout sur le bien. Vous n'avez fait le monde que pour votre gloire , & l'on est tenté de croire qu'il se tourne à votre deshonneur. Le nombre des méchans surpasse infiniment celui des bons , au dedans même de votre Eglise : presque toute chair a corrompu sa voie , les bons même ne sont bons qu'à demi , & me font presque autant gémir que les autres. Tout souffre , & tout est dans

Cij

28 II. *De la nécessité de connoître*

un état violent : la misère égale la corruption. Que tardez-vous, Seigneur, à séparer les biens & les maux ? Hâtez-vous, donnez gloire à votre nom ; apprenez à ceux qui le blasphèment combien il est grand. Vous devez à vous-même de rappeler toutes choses à l'ordre. J'entens l'impie qui dit sourdement, que (*a*) vous avez les yeux fermés à tout ce qui se passe ici-bas. Elevez-vous, élevez-vous, Seigneur ; foulez aux pieds tous vos ennemis.

Mais, ô mon Dieu, que vos jugemens sont profonds ! vos (*b*) voies sont plus élevées au-dessus des nôtres, que les Cieux ne le sont au-dessus de la terre. Nous sommes impatiens parce que notre vie entière n'est que comme un moment ; au contraire votre longue patience est fondée sur votre éternité, devant (*c*) qui mille ans sont comme le jour d'hier déjà écoulé, Vous tenez les (*d*) momens en votre

(*a*) Ezech. 8. v. 12.

(*b*) Isa. 55. v. 9.

(*c*) 1. Pierre, 3. v. 8.

(*d*) Act. 1. v. 7.

puissance, & les hommes ne les connoissent pas : ils s'impatientent ; ils se scandalisent ; ils vous regardent comme si vous succombiez sous l'effort de l'iniquité ; mais vous riez de leur aveuglement & de leur faux zèle.

Vous me faites entendre qu'il y a deux genres de maux ; les uns , que les hommes ont fait contre votre Loi & sans vous, par le mauvais usage de leur liberté ; les autres , (*a*) que vous avez faits, & qui sont des biens véritables, si on les considère par rapport à la punition & à la correction des méchans à laquelle vous les destinez. Le péché est le mal qui vient de l'homme ; la mort , les maladies , les douleurs , la honte , & toutes les autres misères , sont des maux que vous tournez en biens, les faisant servir à la réparation du péché. Pour le péché, Seigneur, vous le souffrez , pour laisser l'homme libre & (*b*) *en la main de son conseil* , selon le terme de vos Ecritures. Mais sans être auteur du

(*a*) Amos , 3. v. 6.

(*b*) Eccl. 15. v. 14.

30 II. *De la nécessité de connoître*
péché , quelle merveille n'en faites-
vous point pour manifester votre gloi-
re ? Vous vous servez des méchans
pour corriger les bons , & pour les
perfectionner en les humiliant : vous
vous servez encore des méchans con-
tre eux-mêmes , en les punissant les
uns par les autres ; mais ce qui est
touchant & aimable , vous faites ser-
vir l'injustice de la persécution des
uns à convertir les autres. Combien
y a-t-il de personnes qui vivoient dans
l'oubli de vos graces & dans le mé-
pris de votre Loi , & que vous avez
ramenées à vous , en les détachant du
monde par les injustices qu'elles y ont
souffertes ?

Mais j'apperçois , ô mon Dieu , une
autre merveille : c'est que vous souf-
frez un mélange de bien & de mal
jusques dans le cœur de ceux qui
sont le plus à vous : les imperfections
qui restent dans ces bonnes ames ,
servent à les humilier , à les détacher
d'elles-mêmes , à leur faire sentir leur
impuissance , à les faire courir plus ar-
demment à vous , & à leur faire com-
prendre que l'oraison est la source de

toute véritable vertu. O quelle abondance de biens vous tirez des maux que vous avez permis ! Vous ne souffrez donc les maux que pour en tirer de plus grands biens , & pour faire éclater votre bonté toute puissante par l'art avec lequel vous usez de ces maux. Vous ne faites pas l'iniquité de l'homme ; mais étant incapable de la produire , vous la tournez seulement d'un côté plutôt que de l'autre selon qu'il vous plaît , pour exécuter vos divins conseils de justice ou de miséricorde.

J'entens la raison humaine qui veut entrer en jugement avec vous , qui veut pénétrer votre secret éternel , & qui dit : Dieu n'avoit pas besoin de tirer le bien du mal : il n'avoit tout d'un coup qu'à ne permettre aucun mal , & rendre tous les hommes bons : il le pouvoit : il n'avoit qu'à faire pour tous les hommes ce qu'il a fait pour quelques-uns , qu'il a enlevés hors d'eux-mêmes par le charme de sa grace ; pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

O Mon Dieu , je le sai par votre

32 II. *De la nécessité de connoître*
 sainte parole, (a) vous ne haïssez rien
 de ce que vous avez fait ; vous ne vou-
 lez la perte d'aucun ; vous êtes le Sauveur
 de tous : mais vous l'êtes des uns , plus
 que des autres. Quand vous jugerez
 la terre , vous serez victorieux dans
 vos jugemens : la créature condamnée
 ne verra qu'équité dans sa condamna-
 tion : vous lui montrerez clairement
 que vous avez fait pour la culture de
 votre vigne tout ce que vous deviez.
 Ce n'est point vous qui lui manquez ;
 c'est elle qui se manque , & qui se
 perd elle-même. Maintenant l'homme
 ne voit point ce détail ; car il ne con-
 noît point son propre cœur ; il ne
 discerne ni les graces qui s'offrent à
 lui , ni ses propres sentimens , ni sa
 résistance intérieure. Dans votre ju-
 gement , vous le développerez tout
 entier à ses propres yeux : il se verra ,
 il aura horreur de se voir , il ne pourra
 s'empêcher de voir dans un éternel
 désespoir ce que vous aurez fait pour
 lui , & ce qu'il aura fait contre lui-
 même.

(a) Sag. 11. v. 25. II. Petr. 3. v. 9. La
 Tim. 4. v. 10.

Voilà ce que l'homme n'entend point en cette vie : mais , ô mon Dieu , dès qu'il vous connoît , il doit croire cette vérité sans la comprendre ; il ne peut douter que vous ne foyez , vous , par qui toutes choses sont ; il ne peut douter que vous ne foyez la Bonté souveraine : donc , il ne lui reste qu'à conclure , malgré toutes les ténèbres qui l'environnent , qu'en faisant grace aux uns , vous faites justice à tous : bien plus , vous donnez des graces à ceux qui ressentiront éternellement la rigueur de votre justice. Il est vrai que vous ne faites pas toujours d'aussi grandes graces aux uns qu'aux autres ; mais enfin , vous leur donnez des graces , & des graces qui les rendront inexcusables quand vous les jugerez , ou plutôt quand ils se jugeront eux-mêmes , & que la vérité imprimée dans leur cœur prononcera leur condamnation. Il est vrai que vous auriez pû faire davantage pour eux ; il est vrai que vous ne l'avez pas voulu ; mais vous avez voulu tout ce qu'il falloit pour n'être point chargé de leur perte ; vous

34 II. *De la nécessité de connoître*
l'avez permise , & vous ne l'avez
point faite : s'ils ont été méchans , ce
n'est pas que vous ne leur eussiez
donné de quoi être bons ; ils ne l'ont
pas voulu ; vous les avez laissés dans
leur liberté ; qui peut se plaindre de
ce que vous ne leur avez pas donné
une surabondance de grace ? Le maître
qui offre à tous ses serviteurs la juste
récompense de tous leurs travaux ,
n'est-il pas en droit de faire à quel-
ques-uns un excès de libéralité ? ce
qu'il donne à ceux - la par dessus la
mesure , donne-t-il aux autres le moi-
ndre fondement de se plaindre de lui ?
Par-là , Seigneur , vous montrez que
toutes vos voies sont vérité & juge-
ment , comme (a) dit l'Ecriture. Vous
êtes bon à tous , mais bon à divers
degrés ; & les miséricordes que vous
répandez avec une extraordinaire pro-
fusion sur les uns , ne sont point une
loi rigoureuse que vous vous imposiez
pour devoir faire la même largesse à
tous les autres.

Tais-toi donc , ô créature ingrate
& révoltée ; toi qui penses dans ce

(a) Psal. 24. v. 10. & Ps. 88. v. 15.

moment aux dons de Dieu, souviens-toi que cette pensée est un don de Dieu même : dans le moment que tu veux murmurer de la privation de sa grace, c'est la grace elle-même qui te rend attentive à la vûe des dons de Dieu. Loin de murmurer contre l'Auteur de tous les biens, hâte-toi de profiter de ceux qu'il te fait dans ce moment : ouvre ton cœur, humilie ton foible esprit, sacrifie ta vaine & présomptueuse raison : vase de boue, celui qui t'a fait est en droit de te briser ; & loin de te briser, le voilà qui craint d'être obligé de te rompre : il te menace par miséricorde.

Je veux donc, ô mon Dieu, pour toujours étouffer dans mon cœur tous les raisonnemens qui me tentent de douter de votre bonté. Je sai que vous ne pouvez jamais être que bon ; je sai que vous avez fait votre ouvrage semblable à vous, droit, juste & bon comme vous l'êtes ; mais vous n'avez pas voulu lui ôter le choix du bien & du mal : vous lui offrez le bien ; c'est assez ; j'en suis sûr, sans savoir précisément par quel moyen ;

36 II. *De la nécessité de connoître*
mais l'idée immuable & infaillible, que
j'ai de vous, ne me permettant pas
d'en douter, je ne saurois avoir de
raison aussi forte pour vous croire en
défaut à l'égard d'aucun homme, dont
je ne connois point l'intérieur, & dont
l'intérieur est inconnu à lui-même, que
j'en ai d'innombrables pour m'assurer
que vous ne condamnerez aucun hom-
me dans votre jugement sans le ren-
dre inexcusable à ses propres yeux. En
voilà assez pour me mettre en paix :
après cela, si je péris, c'est que je me
perdrai moi-même; c'est que je résis-
terai, comme les Juifs, au Saint - Es-
prit, qui est la grace intérieure.

O Pere de miséricorde ! Je ne pense
plus à philosopher sur la grace, mais
à m'abandonner à elle en silence : elle
fait tout dans l'homme, mais elle fait
tout avec lui & par lui : c'est donc
avec elle qu'il faut que j'agisse & que
je m'abstienne; que je souffre, que
j'attende & que je résiste; que je
croie, que j'espère, & que j'aime :
en suivant toutes ses impressions elle
fera tout en moi, je ferai tout par elle ;
c'est elle qui meut le cœur : mais enfin

le cœur est mû , & vous ne sauvez point l'homme sans le faire agir. C'est donc ainsi à moi à travailler, sans perdre un moment , pour ne retarder point la grace qui me pousse sans cesse : tout le bien vient d'elle , tout le mal vient de moi : quand je fais bien , c'est elle qui m'anime ; quand je fais mal , c'est que je lui résiste. A Dieu ne plaise que j'en veuille savoir davantage ; tout le reste ne serviroit qu'à nourrir en moi une curiosité présomptueuse. O mon Dieu , tenez - moi toujours au rang de ces petits à qui vous révélez vos mystères pendant que vous les cachez aux sages & aux prudens du siècle.

Maintenant , ô grand Dieu , je ne m'arrête plus à cette difficulté qui a souvent frappé mon esprit ; d'où vient que Dieu si bon a fait tant d'hommes qu'il laisse perdre ? d'où vient qu'il a fait naître & mourir son propre Fils , en sorte que sa naissance & sa mort sont utiles à un petit nombre d'hommes ? Je comprends , ô Etre tout-puissant , que tout ce que vous faites ne vous coûte rien : les choses que

38 II. *De la nécessité de connoître*

nous admirons , & qui nous surpassent le plus , vous sont aussi faciles & familières , que celles que nous admirons moins à force d'y être accoutumés. Vous n'avez pas besoin de proportionner le fruit de votre travail à ce que l'ouvrage vous coûte ; parce que nul ouvrage ne vous coûte jamais ni effort , ni travail ; & que l'unique fruit que vous pouvez tirer de tous vos ouvrages , est l'accomplissement de votre bon plaisir. Vous n'avez besoin de rien ; il n'y a rien que vous puissiez acquérir ; vous portez tout au dedans de vous-même ; ce que vous faites au dehors n'est nécessaire ni pour votre bonheur , ni pour votre gloire : votre gloire ne seroit donc pas moindre , quand même aucun homme ne recevrait le fruit de la mort du Sauveur. Vous auriez pû le faire naître pour un seul prédestiné : un seul eût suffi , si vous n'en eussiez voulu qu'un seul ; car vous faites tout ce que vous faites , non pour le besoin que vous avez des choses , ou pour leur mérite à votre égard , mais pour accomplir votre volonté toute gra-

tuite , qui n'a nulle autre règle qu'elle-même , & votre bon plaisir. Au reste , si tant d'hommes périssent , quoique lavés dans le sang de votre Fils , c'est encore une fois , que vous les laissez dans l'usage de leur liberté ; vous trouvez votre gloire en eux par votre justice , comme vous la trouvez dans les bons par votre miséricorde : vous ne punissez les méchans qu'à cause qu'ils sont méchans malgré vous , quoiqu'ils aient eu de quoi être bons ; & vous ne couronnez les bons , qu'à cause qu'ils sont devenus tels par votre grace : ainsi je vois qu'en vous tout est justice & bonté.

Pour tous les maux extérieurs , j'ai déjà remarqué , ô Sagesse éternelle , ce qui fait que vous les souffrez. Votre providence en tire les plus grands biens. Les hommes foibles & ignorans de vos voies en sont scandalisés ; ils gémissent pour vous comme si votre cause étoit abandonnée : peu s'en faut qu'ils ne croient que vous succombez , & que l'impiété triomphe de vous : ils sont tentés de croire que vous ne voyez pas ce qui se passe ,

40 II. *De la nécessité de connoître*
ou que vous y êtes insensible. Mais
qu'ils attendent encore un peu, ces
hommes aveugles & impatiens. L'im-
pie qui triomphe, ne triomphera pas
long-tems ; il se flétrit (a) *comme*
l'herbe des champs , qui fleurit le matin ,
& qui le soir est foulée aux pieds : la
mort ramène tout à l'ordre. Rien ne
vous presse pour accabler vos enne-
mis : vous êtes patient , comme dit
saint Augustin , parce que vous êtes
Eternel ; vous êtes sûr du coup qui
les écrasera ; vous tenez long - tems
votre bras levé , parce que vous êtes
Pere , que vous ne frappez qu'à re-
gret , à l'extrémité , & que vous n'i-
gnorez point la pesanteur de votre
bras. Que les hommes impatiens se
scandalisent donc : pour moi je regar-
de les siècles comme une minute ; car
je sai que les siècles sont moins qu'u-
ne minute devant vous. Cette suite
des siècles , qu'on nomme la durée du
monde , n'est qu'une décoration qui
va disparoître , qu'une figure qui passe ,
& qui va s'évanouir. Encore un peu ,
ô homme qui ne voyez rien ; encore
(a) Ps. 36. v. 7.

un

Un peu , & vous verrez ce que Dieu prépare : vous le verrez lui-même tenant sous ses pieds ses ennemis. Quoi ? vous trouvez cette horrible attente trop éloignée ! Hélas , elle n'est que trop prochaine pour tant de malheureux ! Alors les biens & les maux seront séparés à jamais ; & ce sera , comme dit l'Ecriture , (*a*) *le tems de chaque chose.*

Cependant tout ce qui nous arrive , c'est vous qui le faites , ô mon Dieu , & qui le faites , afin qu'il tourne bien pour nous. Nous verrons à votre lumière dans l'éternité , que ce que nous desirions , nous eût été funeste ; & que ce que nous voulions éviter , étoit essentiel à notre bonheur.

O biens trompeurs , je ne vous nommerai jamais biens , puisque vous ne servez qu'à nous rendre malheureux ! O Croix dont Dieu me charge , & dont la nature lâche se croit accablée ; vous que le monde aveugle appelle des maux , vous n'en ferez jamais pour moi ! plutôt ne parler jamais que de parler ce langage maudit

(*a*) Eccl. 3. v. 17.

42 II. *De la nécessité de connoître*
des enfans du siècle : vous êtes mes
vrais biens : c'est vous qui m'humiliez , qui me détachez , qui me faites
sentir ma misère , & la vanité de tout
ce que je voulois aimer ici-bas. Benî
soyez-vous à jamais, ô Dieu de vérité,
qui m'avez attaché à la Croix avec
votre Fils , pour me rendre semblable
à l'objet éternel de vos complai-
sances.

Qu'on ne me dise point que Dieu
n'observe pas de si près ce qui se passe
parmi les hommes : ô aveugles , qui
parlez ainsi , vous ne savez pas même
ce que c'est que Dieu ! Comme
tout ce qui est, n'est que par la com-
munication de son être infini , que
tout ce qui a de l'intelligence , ne l'a
que par un écoulement de sa raison
souveraine , & que tout ce qui agit ,
n'agit que par l'impression de sa su-
prême activité ; c'est lui qui fait tout
en tout ; c'est lui qui dans chaque
moment de notre vie , est la respi-
ration de notre cœur , le mouvement
de nos membres , la lumière de nos
yeux , l'intelligence de notre esprit ,
l'ame de notre ame : tout ce qui est

en nous , vie , action , pensée , volonté , se fait par l'impression de cette puissance & de cette vie , de cette pensée & volonté éternelle.

Comment donc , ô mon Dieu , pourriez-vous ignorer en nous ce que vous y faites vous-même ? comment pourriez-vous y être indifférent sur les maux qui ne se commettent qu'en vous résistant intérieurement , & sur les biens que nous ne faisons qu'autant que vous prenez plaisir à les faire vous-même en nous ? Cette attention ne vous coûte rien : si vous cessiez de l'avoir , tout périroit ; il n'y auroit plus de créature qui pût ni vouloir , ni penser , ni subsister. O combien s'en faut-il que les hommes ne connoissent leur impuissance & leur néant , votre puissance & votre action sans bornes , quand ils s'imaginent que vous seriez fatigué d'être attentif & opérant en tant d'endroits ! Le feu brûle par tout où il est , il faudroit l'éteindre & l'anéantir pour le faire cesser de brûler , tant il est actif & dévorant par sa nature ; ainsi en Dieu tout est action , vie & mouve-

44 II. *De la nécessité de connoître*
ment : c'est un feu consumant , (a)
comme il le dit lui-même : par tout
où il est , il fait tout ; & comme il
est par tout , il fait toutes choses dans
tous les lieux. Il fait , comme nous
l'avons vu , une création perpétuelle ,
& sans cesse renouvelée pour tous
les corps : il ne crée pas moins à
chaque instant toutes les créatures li-
bres & intelligentes ; c'est lui qui leur
donne la raison , la volonté , la bonne
volonté , les divers degrés de volonté
conforme à la sienne , car il donne ,
comme (b) dit S. Paul , *le vouloir &*
le faire.

Voilà donc ce que vous êtes , Ô
mon Dieu , ou du moins ce que vous
faites dans vos ouvrages : car nul ne
peut approcher de cette source de
gloire qui éblouit nos yeux , pour
comprendre tout ce que vous êtes en
vous-même. Mais enfin vous me faites
comprendre & connoître clairement
que vous vous servez même des maux
& des imperfections des créatures ,
pour faire les biens que vous avez :

(a) Hebr. 11. v. 29.

(b) Phil. 2. v. 13.

réfolu. Vous vous cachez sous l'importun, pour importuner le fidèle impatient & jaloux de sa liberté dans ses occupations, & qui par conséquent a besoin d'être importuné pour mourir au plaisir d'être libre & arrangé dans ses bonnes œuvres. C'est vous, mon Dieu, qui vous servez des langues médisantes pour déchirer la réputation des innocens, qui ont besoin d'ajouter à leur innocence le sacrifice de leur réputation, qui leur étoit trop chère. C'est vous qui par les mauvais offices & les subtilités malignes des envieux, renversez la fortune & la prospérité de vos serviteurs qui tiennent encore à cette vaine prospérité. C'est vous qui précipitez dans le tombeau les personnes à qui la vie est un danger continuel, & la mort une grace qui les met en sûreté. C'est vous qui faites de la mort de ces personnes un remède, très-amer à la vérité, mais très-salutaire pour ceux qui tenoient à ces personnes par une amitié trop vive & trop tendre; ainsi le même coup qui enlève l'un, pour le sauver, détache l'autre, &

46 II. *De la nécessité de connoître*

le prépare à la mort par celle des personnes qui lui étoient les plus chères. Vous répandez ainsi miséricordieusement , ô mon Dieu , de l'amertume sur tout ce qui n'est point vous , afin que notre cœur formé pour vous aimer , & pour vivre de votre amour , soit comme contraint de revenir à vous , sentant que tout appui lui manque dans le reste.

C'est , mon Dieu , que vous êtes tout amour , & par conséquent toute jalousie. O Dieu jaloux ! (car c'est ainsi que vous vous nommez vous-même) un cœur partagé vous irrite ; mais un cœur égaré vous fait compassion. Vous êtes infini en tout , en amour comme en sagesse & en puissance. Vous aimez en Dieu quand vous aimez : vous remuez le ciel & la terre pour sauver ce qui vous est cher : vous vous faites homme , enfant , le dernier des hommes , rassasié d'opprobres , mourant dans l'infamie & dans les douleurs de la Croix : ce n'est pas trop pour l'amour qui aime infiniment. Un amour fini , & une sagesse bornée ne peuvent le com-

prendre : mais comment le fini pourroit-il comprendre l'infini ? Il n'a ni d'yeux pour le voir , ni un cœur proportionné pour le sentir : le cœur bas & resserré de l'homme , sa vaine sagesse en sont scandalisés , & méconnoissent Dieu dans cet excès d'amour : pour moi , je le reconnois à ce caractère d'infini : c'est cet amour qui fait tout , même les maux que nous souffrons : c'est par les maux qu'il nous prépare de vrais biens.

- Mais quand rendrons-nous amour pour amour ? quand chercherons-nous celui qui nous cherche , & qui nous porte entre ses bras ? C'est dans son sein tendre & paternel que nous l'oublions : C'est par la douceur de ses dons que nous cessons de penser à lui : ce qu'il nous donne à tout moment , au lieu de nous attendrir , nous amuse. Il est la source de tous les plaisirs : les créatures n'en sont que les canaux grossiers ; & le canal nous fait compter pour rien la source ! Cet amour immense nous poursuit par tout ; & nous ne cessons d'échapper à ses poursuites Il est par tout , &

48 II. *De la nécessité de connoître*

nous ne le voyons en aucun endroit ! Nous croyons être seuls quand nous n'avons que lui : il fait tout , & nous ne comptons sur lui en rien : nous croyons tout désespéré dans les affaires , quand nous n'avons plus d'autres ressources que celles de sa providence , comme si l'amour infini & tout-puissant ne pouvoit rien ! O égarement monstrueux ! ô renversement de tout l'homme ! non , je ne veux plus parler , la créature égarée irrite ce qui nous reste de raison ; on ne peut la souffrir.

O Amour , vous la souffrez pourtant , vous l'attendez avec une patience sans fin , & vous paroissez même par votre excès de patience flatter nos ingratitude ! ceux-mêmes qui désirent vous aimer , ne vous aiment que pour eux-mêmes , pour leur consolation ou pour leur sûreté. Où sont-ils ceux qui n'aiment que vous seul ? Où sont-ils ceux qui vous aiment , parce qu'ils ne sont faits que pour vous aimer ? Où sont-ils ? je n'en vois point. Y en a-t-il sur la terre ? S'il n'y en a point , faites-en ? A quoi
serez

fert le monde entier, si on ne vous aime, & si on ne vous aime pour se perdre en vous ? C'est ce que vous avez voulu, en produisant hors de vous ce qui n'est pas vous-même : vous avez voulu faire des êtres qui tenant tout de vous, se rapportassent uniquement à vous.

O mon Dieu, ô Amour, aimez-vous vous-même en moi ; par-là vous serez aimé suivant que vous êtes aimable. Je ne veux subsister que pour me consumer devant vous comme une lampe brûle sans cesse devant vos autels. Je ne suis point pour moi : il n'y a que vous qui êtes pour vous-même. Rien pour moi, tout pour vous ; ce n'est pas trop. Je suis jaloux de moi pour vous contre moi-même. Plûtôt périr, que de souffrir que l'amour qui doit tendre à vous, se recourbe jamais sur moi. Aimez, ô Amour, aimez dans votre foible créature, aimez votre souveraine beauté. O bonté infinie, ô Amour infini, brûlez, consumez, transportez, anéantissez mon cœur ; faites - en un holocauste parfait.

III.

Sur le pur Amour.

Dieu a fait toutes choses pour lui-même, (a) comme dit l'Ecriture; il se doit à lui-même tout ce qu'il fait, & en cela il ne peut jamais rien relâcher de ses droits. La créature intelligente & libre n'est pas moins à lui, que la créature sans intelligence & sans liberté. Il rapporte essentiellement & totalement à lui seul tout ce qui est dans la créature sans intelligence, & il veut que la créature intelligente se rapporte de même toute entière & sans réserve à lui seul. Il est vrai qu'il veut notre bonheur; mais notre bonheur n'est ni la fin principale de son ouvrage, ni une fin égale à celle de sa gloire. C'est pour sa gloire même qu'il veut notre bonheur: notre bonheur n'est qu'une fin subalterne qu'il rapporte à la fin dernière & essentielle qui est sa gloire. Il

(a) Prov. 16. v. 4.

III. *Sur le pur Amour.* 51

est lui-même sa fin unique & essentielle en toutes choses.

Pour entrer dans cette fin essentielle de notre création, il faut préférer Dieu à nous, & ne vouloir plus notre béatitude que pour sa gloire ; autrement nous renverserions son ordre. Ce n'est pas l'intérêt propre de notre béatitude qui doit nous faire désirer sa gloire : c'est au contraire le désir de sa gloire qui doit nous faire désirer notre béatitude, comme une chose qu'il lui a plu de rapporter à sa gloire. Il est vrai que toutes les âmes justes ne sont pas capables de cette préférence si explicite de Dieu à elles ; mais la préférence implicite est au moins nécessaire ; & l'explicite, qui est la plus parfaite, ne convient qu'aux âmes, à qui Dieu donne la lumière & la force de le préférer tellement à elles, qu'elles ne veulent plus leur béatitude que pour sa gloire.

Ce qui fait que les hommes ont tant de répugnance à entendre cette vérité, & que cette parole leur est si dure, c'est qu'ils s'aiment & veulent s'aimer par intérêt propre. Ils com-

prennent en général & superficiellement qu'il faut aimer Dieu plus que toutes les créatures ; mais ils n'entendent point ce que veut dire , aimer Dieu plus que soi-même , & ne s'aimer plus soi-même que pour lui. Ils prononcent ces grandes paroles sans peine , parce qu'ils le font sans en pénétrer toute la force ; mais ils frémissent dès qu'on leur explique qu'il faut préférer Dieu & sa gloire à nous & à notre béatitude , en sorte que nous aimions sa gloire plus que notre béatitude , & que nous rapportions sincèrement l'une à l'autre , comme la fin subalterne à la principale.

Il seroit étonnant que des hommes eussent tant de peine à entendre une règle si claire , si juste , si essentielle à la créature : mais depuis que l'homme *s'est arrêté en lui-même* , comme parle saint Augustin , il ne voit plus rien que dans ces bornes étroites de l'amour-propre où il s'est renfermé : il perd de vue à tout moment qu'il est créature , qu'il ne se doit rien , puisqu'il n'est pas lui-même à lui-même ; & qu'il se doit sans réserve au bon

III. *Sur le pur Amour.* 53

plaisir de celui par qui seul il est. Dites-lui cette vérité accablante, il n'ose la nier ; mais elle lui échappe , & il veut toujours insensiblement revenir à compter avec Dieu pour y trouver son intérêt.

On allégué que Dieu nous a donné une inclination naturelle pour la béatitude, qui est lui-même. En cela il peut avoir voulu faciliter notre union avec lui, & avoir mis en nous une pente pour notre bonheur, comme il en a mis une pour les alimens dont nous avons besoin pour vivre : mais il faut soigneusement distinguer la délectation que Dieu a mise en nous à la vûe de lui-même, qui est notre béatitude, d'avec la pente violente que la révolte du premier homme a mise dans nos cœurs pour nous faire centre de nous-mêmes, & pour faire dépendre notre amour pour Dieu, de la béatitude que nous cherchons dans cet amour. D'ailleurs, ce n'est d'aucune inclination naturelle, nécessaire & indélibérée qu'il s'agit ici. Peut-on craindre que les hommes tombent dans l'illusion, se dispensant

§4 III. *Sur le pur Amour.*

de ce qui est nécessaire & indélébé ? Ces désirs indélébérés, qui sont moins des désirs que des inclinations nécessaires, ne peuvent non plus manquer dans les hommes que la pesanteur dans les pierres. Il n'est question que de nos actes volontaires & délébérés, que nous pouvons faire ou ne faire pas. A l'égard de ces actes libres, le motif de notre propre béatitúde n'est pas défendu : Dieu veut bien nous faire trouver notre propre intérêt dans notre union avec lui ; mais il faut que ce motif ne soit que le moindre, & le moins voulu par la créature : il faut vouloir la gloire de Dieu plus que notre béatitúde : il ne faut vouloir cette béatitúde que pour la rapporter à sa gloire, comme la chose qu'on veut le moins à celle qu'on veut le plus. Il faut que notre intérêt nous touche incomparablement moins que sa gloire. Voilà ce que la créature attachée à elle-même depuis le péché a tant de peine à comprendre. Voilà une vérité qui est dans l'essence même de la créature, qui devrait soumettre tous les cœurs, & qui les scandalise

III. *Sur le pur Amour.* 55

néanmoins quand on l'approfondit. Mais qu'on se fasse justice & qu'on la fasse à Dieu. Nous sommes-nous faits nous-mêmes ? Sommes-nous à Dieu, ou à nous ? Nous a-t-il faits pour nous, ou pour lui ? A qui nous devons-nous ? Est-ce pour notre béatitude propre, ou pour sa gloire, que Dieu nous a créés ? Si c'est pour sa gloire, il faut donc nous conformer à l'ordre essentiel de notre création ; il faut vouloir sa gloire plus que notre béatitude, enforte que nous rapportions toute notre béatitude à sa propre gloire.

Il n'est donc pas question d'une inclination naturelle & indélibérée de l'homme pour la béatitude. Combien y a-t-il de penes ou inclinations naturelles dans les hommes, qu'ils ne peuvent jamais ni détruire ni diminuer, & qu'ils ne suivent pourtant pas toujours ? Par exemple, l'inclination de conserver notre vie est une des plus fortes & des plus naturelles ; celle qu'on a pour être heureux ne peut être plus invincible que celle qu'on a pour être. La béatitude n'est

que le mieux être, comme parle saint Augustin. L'inclination pour être heureux n'est donc qu'une suite de l'inclination qu'on a pour conserver son être & sa vie. Cependant on peut ne pas suivre cette pente dans les actes délibérés. Combien de Grecs & de Romains se sont-ils dévoués librement à une mort certaine ? Combien en voyons-nous qui se la sont donnée eux-mêmes, malgré cette inclination violente du fond de la nature ?

Encore une fois, il ne s'agit que de nos actes libres d'amour de Dieu, & des motifs qui peuvent y entrer pour la béatitude. Nous venons de voir que le motif de notre intérêt propre pour la béatitude n'est permis qu'autant qu'il est le moins voulu par nous, & qu'il n'est voulu que par rapport au motif principal qu'il faut vouloir d'une volonté dominante, je veux dire, la gloire de Dieu. Il n'est plus question que de comparer deux diverses manières de préférer ainsi Dieu à nous. La première est de l'aimer tout-ensemble, & comme parfait en lui-même, & comme béatifiant pour nous; en sorte

que le motif de notre béatitude , quoique moins fort , soutienne néanmoins l'amour que nous avons pour la perfection divine ; & que nous aimerions un peu moins Dieu , s'il n'étoit pas béatifiant pour nous. La seconde manière est , d'aimer Dieu qu'on connoît béatifiant pour nous , & duquel on veut recevoir la béatitude parce qu'il l'a promise ; mais de ne l'aimer point par le motif du propre intérêt de cette béatitude qu'on en attend , & de l'aimer uniquement pour lui-même à cause de sa perfection ; enforte qu'on l'aimeroit autant , quand même (par supposition impossible) il ne voudroit jamais être béatifiant pour nous. Il est manifeste que le dernier de ces deux amours , qui est le désintéressé , accomplit plus parfaitement le rapport total & unique de la créature à sa fin , qu'il ne laisse rien à la créature , qu'il donne tout à Dieu seul , & par conséquent qu'il est plus parfait , que cet autre amour mélangé de notre intérêt avec celui de Dieu.

Ce n'est pas que l'homme qui aime sans intérêt , n'aime la récompense ; il

§ 8 III. *Sur le pur Amour.*

l'aimé en tant qu'elle est Dieu même , & non en tant qu'elle est son intérêt propre ; il la veut , parce que Dieu veut qu'il la veuille : c'est l'ordre , & non pas son intérêt qu'il y cherche : il s'aime , mais il ne s'aime que pour l'amour de Dieu , comme un étranger , & pour aimer ce que Dieu fait.

Ce qui est évident , c'est que Dieu , infiniment parfait en lui-même , ne suffit pas pour soutenir l'amour de celui qui a besoin d'être animé par le motif de sa propre béatitude , qu'il trouve en Dieu. L'autre n'a pas besoin de ce motif ; il ne lui faut pour aimer ce qui est parfait en soi , qu'en connoître la perfection. Celui qui a besoin du motif de sa béatitude , n'est si attaché à ce motif , qu'à cause qu'il sent que son amour seroit moins fort , si on lui ôtoit cet appui. Le malade qui ne peut marcher sans bâton , ne peut consentir qu'on le lui ôte ; il sent sa foiblesse , il craint de tomber , & il a raison : mais il ne doit pas se scandaliser de voir un homme sain & vigoureux qui n'a pas besoin du même soutien. L'homme sain marche

III. *Sur le pur Amour.* 59

plus librement sans bâton ; mais il ne doit jamais mépriser celui qui ne peut s'en passer. Que l'homme qui a encore besoin d'ajouter le motif de sa propre béatitude à celui de la suprême perfection de Dieu pour l'aimer, reconnoisse humblement qu'il y a dans les trésors de la grace de Dieu une perfection au-dessus de la sienne ; & qu'il rende gloire à Dieu sur les dons qui sont en autrui , sans en être jaloux. Qu'en même tems celui qui est attiré à aimer sans intérêt, suive cet attrait ; mais qu'il ne juge ni lui ni les autres ; qu'il ne s'attribue rien ; qu'il soit prêt à croire qu'il n'est pas dans l'état où il paroît être ; qu'il soit docile , soumis , défilant de lui-même , & édifié de tout ce qu'il voit de vertueux dans son prochain , qui a encore besoin d'un amour mélangé d'intérêt propre.

Mais enfin , l'amour sans aucun motif d'intérêt propre pour la béatitude , est manifestement plus parfait , que celui qui est mélangé de ce motif d'intérêt propre.

Si quelqu'un s'imagine que cet

amour parfait est impossible & chimérique, & que c'est une vaine subtilité qui peut devenir une source d'illusion, je n'ai que deux mots à lui répondre. Rien n'est impossible à Dieu : il se nomme lui-même le Dieu jaloux : il ne nous tient dans le pèlerinage de cette vie, que pour nous conduire à la perfection. Traiter cet amour de subtilité chimérique & dangereuse, c'est accuser témérairement d'illusion les plus grands Saints de tous les siècles, qui ont admis cet amour, & qui en ont fait le plus haut degré de la vie spirituelle.

Mais, si mon Lecteur refuse encore de reconnoître la perfection de cet amour, je le conjure de me répondre exactement sur les questions que je vais lui faire. La vie éternelle n'est-elle pas une pure grace, & le comble de toutes les graces ? N'est-il pas de foi que le Royaume du ciel ne nous est dû que sur la promesse purement gratuite & sur l'application également gratuite des mérites de JESUS-CHRIST ? Le bienfait ne sauroit être moins gratuit que la promesse sur laquelle il est

III. *Sur le pur Amour.* 61

fondé : c'est ce que nous ne cessons de dire tous les jours à nos freres errans ; nous nous justifions vers eux sur le terme de *mérite* dont l'Eglise se sert , en protestant que tous nos mérites ne sont point fondés sur un droit rigoureux , mais seulement sur une promesse faite par pure miséricorde ; Ainsi la vie éternelle , qui est la fin du décret de Dieu , est ce qu'il y a de plus gratuit : toutes les autres graces sont données par rapport à celle-là. Cette grace , qui renferme toutes les autres , n'est fondée sur aucun titre que sur la promesse purement gratuite , & suivie de l'application aussi gratuite des mérites de JESUS-CHRIST. La promesse elle-même , qui est le fondement de tout , n'est appuyée que sur la pure miséricorde de Dieu , sur son bon plaisir , & sur le bon propos de sa volonté. Dans cet ordre des graces , tout se réduit évidemment à une volonté souverainement libre & gratuite.

Ces principes indubitables étant posés , je fais une supposition. Je suppose que Dieu voulût anéantir mon

ame au moment où elle se détachera de mon corps. Cette supposition n'est impossible qu'à cause de la promesse purement gratuite, Dieu auroit donc pû excepter mon ame en particulier de sa promesse générale pour les autres. Qui osera nier que Dieu n'eût pu anéantir mon ame, suivant ma supposition ? La créature qui n'est point par soi, n'est qu'autant que la volonté arbitraire du Créateur la fait exister ; afin qu'elle ne tombe pas dans son néant, il faut que le Créateur renouvelle sans cesse le bienfait de sa création, en la conservant par la même puissance qui l'a créée. Je suppose donc une chose très-possible, puisque je ne suppose qu'une simple exception à une règle purement gratuite & arbitraire. Je suppose que Dieu, qui rend toutes les autres ames immortelles, finira la durée de la mienne au moment de ma mort : je suppose encore, que Dieu m'a révélé son dessein. Personne n'oseroit dire que Dieu ne le peut.

Ces suppositions très-possibles étant admises, il n'y a plus de promesse,

ni de récompense, ni de béatitude, ni d'espérance de la vie future pour moi. Je ne puis plus espérer ni de posséder Dieu, ni de voir sa face, ni de l'aimer éternellement, ni d'être aimé de lui au-delà de cette vie. Je suppose que je vais mourir ; il ne me reste plus qu'un seul moment à vivre, qui doit être suivi d'une extinction entière & éternelle. Ce moment, à quoi l'emploierai-je ? je conjure mon Lecteur de me répondre dans la plus exacte précision. Dans ce dernier instant, me dispenserai-je d'aimer Dieu, faute de pouvoir le regarder comme une récompense ? Renoncerai-je à lui, dès qu'il ne fera plus béatifiant pour moi ? Abandonnerai-je la fin essentielle de ma création ? Dieu en m'excluant de la bienheureuse éternité, qu'il ne me devoit pas, a-t-il pu se dépouiller de ce qu'il se doit essentiellement à lui-même ? A-t-il cessé de faire son ouvrage pour sa pure gloire ? A-t-il perdu les droits de Créateur en me créant ? M'a-t-il dispensé des devoirs de la créature, qui doit essentiellement tout ce qu'elle est à celui par qui seul elle

64 III. *Sur le pur Amour.*

est ? N'est-il pas évident que , dans cette supposition très-possible , je dois aimer Dieu uniquement pour lui-même , sans attendre aucune récompense de mon amour , & avec une exclusion certaine de toute béatitude , en sorte que ce dernier instant de ma vie , qui sera suivi d'un anéantissement éternel , doit être nécessairement rempli par un acte d'amour pur & pleinement désintéressé ?

Mais si celui , à qui Dieu ne donne rien pour l'éternité , doit tant à Dieu , qu'est-ce que lui doit celui à qui il se donne tout entier lui-même sans fin ? Je vais être anéanti tout à l'heure ; jamais je ne verrai Dieu ; il me refuse son Royaume qu'il donne aux autres ; il ne veut ni m'aimer ni être aimé de moi éternellement ; je suis obligé néanmoins , en expirant , de l'aimer encore de tout mon cœur & de toutes mes forces : si j'y manque , je suis un monstre & une créature dénaturée. Et vous , mon Lecteur , à qui Dieu prépare , sans vous le devoir , la possession éternelle de lui-même , craignez-vous comme un raffinement

rafinement chimérique , cet amour dont je dois vous donner l'exemple ? Aimerez-vous Dieu moins que moi , parce qu'il vous aime davantage ? La récompense ne servira-t-elle qu'à vous rendre intéressé dans votre amour ? Si Dieu vous aimoit moins qu'il ne vous aime , il faudroit que vous l'aimassiez sans aucun motif d'intérêt. Est-ce donc là le fruit des promesses & du sang de JESUS-CHRIST , que d'éloigner les hommes d'un amour généreux & sans intérêt pour Dieu ! A cause qu'il vous offre la pleine béatitude en lui-même , ne l'aimerez-vous qu'autant que vous ferez soutenu par cet intérêt infini ? Le Royaume du ciel , qui vous est offert pendant que j'en suis exclus , vous est-il un bon titre pour ne vouloir point aimer Dieu , sans y chercher le motif de votre propre gloire & de votre propre félicité ?

Ne dites pas que cette félicité est Dieu-même. Dieu pourroit , s'il le vouloit , n'être pas plus béatifiant pour vous que pour moi. Il faut que je l'aime , quoiqu'il ne le soit point pour moi ; pourquoi faut-il que vous ne

puissiez vous résoudre à l'aimer sans être soutenu par ce motif, qu'il est béatifiant pour vous ? Pourquoi frémissez-vous au seul nom d'un amour qui ne donne plus ce soutien d'intérêt ?

Si la béatitude éternelle nous étoit dûe de plein droit, & que Dieu, en créant les hommes, fût à leur égard un débiteur forcé pour la vie éternelle, on pourroit nier ma supposition : mais on ne pourroit la nier sans une impiété manifeste. La plus grande des graces, qui est la vie éternelle, ne feroit plus grace : La récompense nous feroit dûe indépendamment de la promesse : Dieu devroit l'existence éternelle & la félicité à sa créature ; il ne pourroit plus se passer d'elle ; elle deviendrait un être nécessaire. Cette doctrine est monstrueuse. D'un autre côté, ma supposition met en évidence les droits de Dieu, & fait voir des cas possibles, où l'amour sans intérêt feroit nécessaire. S'il ne l'est pas dans les cas de l'ordre établi par la promesse gratuite, c'est que Dieu ne nous juge pas dignes de ces grandes épreuves, c'est qu'il se contente d'une pré-

férence implicite de lui & de sa gloire à nous & à notre béatitude, qui est comme le germe du pur amour dans les cœurs de tous les justes. Mais enfin ma supposition, en comparant l'homme prêt à être anéanti, avec celui qui a reçu la promesse de la vie éternelle, fait sentir combien l'amour mélangé d'intérêt est au-dessous du désintéressé.

Témoignages des Payens.

Mais en attendant que les Chrétiens soient capables de bien comprendre les droits infinis de Dieu sur sa créature, je veux tâcher du moins de les faire rentrer dans leur propre cœur, pour y consulter l'idée de ce qu'ils appellent entr'eux amitié.

Chacun veut, dans la société de ses amis, être aimé sans motif d'intérêt & uniquement pour lui-même. Hélas, si l'homme indigne de tout amour ne peut souffrir d'être aimé par intérêt, comment osons-nous croire que Dieu n'aura pas la même délicatesse ? On est pénétrant jusqu'à l'infini pour dé mêler jusqu'aux plus subtils motifs

d'intérêt, de bienfiance, de plaisir, ou d'honneur, qui attachent nos amis à nous; on est au désespoir de n'être aimé d'eux que par reconnoissance, à plus forte raison par d'autres motifs plus choquans : on veut l'être par pure inclination, par estime, par admiration. L'amitié est si jalouse & si délicate, qu'un atôme, qui s'y mêle, la blesse; elle ne peut souffrir dans l'ami que le don simple & sans réserve du fonds de son amour. Celui qui aime ne veut, dans le transport de sa passion, qu'être aimé pour lui seul, que l'être au-dessus de tout & uniquement, que l'être en sorte que le monde entier lui soit sacrifié, que l'être en sorte qu'on s'oublie & qu'on se compte pour rien, afin d'être tout à lui : telle est la jalousie forcenée, & l'injustice extravagante des amours passionnés; cette jalousie n'est qu'une tyrannie de l'amour-propre.

Il n'y a qu'à se sonder soi-même pour y trouver ce fonds d'idolâtrie; & quiconque ne l'y démêle pas, ne se connoît point encore assez soi-même. Ce qui est en nous l'injustice

la plus ridicule & la plus odieuse, est la souveraine justice en Dieu. Rien n'est si ordinaire & si honteux aux hommes que d'être jaloux : mais Dieu, qui ne peut céder sa gloire à un autre, se nomme lui-même le *Dieu jaloux*, & sa jalousie est essentielle à sa perfection. Consultez donc, ô vous qui lisez ceci, la corruption de votre cœur, & que votre jalousie sur l'amitié serve à vous faire entendre les délicatesses infinies de l'amour divin. Quand vous trouvez ces délicatesses dans votre cœur pour l'amitié que vous exigez de vos amis, vous ne les regardez jamais comme des raffinemens chimériques ; au contraire, vous seriez choqué de la grossièreté des amis qui n'auroient point ces délicatesses sur l'amitié. Il n'y a que Dieu à qui vous voulez les défendre : vous ne voulez pas qu'il cherche à être aimé, comme vous prétendez que vos amis vous aiment : vous ne pouvez croire que sa grace puisse lui former en cette vie des adorateurs qui l'aiment, comme vous n'avez point de honte de vouloir être aimé : jugez,

vous vous-même, & rendez enfin gloire à Dieu.

J'avoue que les hommes profanes, qui ont cette idée de l'amitié pure, ne la suivent pas; & que toutes leurs amitiés sans grace ne sont qu'un amour propre subtilement déguisé: mais enfin ils ont cette idée de l'amitié pure. Faut-il qu'ils l'aient quand il ne s'agit que d'aimer la créature vile & corrompue, & que nous soyons les seuls à la méconnoître, dès qu'il s'agit d'aimer Dieu?

Les Payens même ont eu cette pure idée de l'amitié; & nous n'avons qu'à les lire pour être étonnés que les Chrétiens ne veuillent pas qu'on puisse aimer Dieu par sa grace, comme les Payens ont cru qu'il falloit s'aimer les uns les autres pour mériter le nom d'amis.

Écoutez Cicéron. (a) *Être impatient, dit-il, pour les choses qu'on souffre dans l'amitié, c'est s'aimer soi-même, & non pas son ami. Il ajoute dans la suite, que l'amitié ne peut être qu'entre les bons, c'est-à-dire, entre ceux qui, suivant ses*

(a) De Amic.

III. Sur le pur Amour. 71

principes, préfèrent toujours l'honnêteté à ce que le vulgaire nomme utile ; autrement, dit-il, l'intérêt étant la règle & le motif de l'amitié, les moins vertueux, qui ont plus de besoins & de desirs que les autres, seroient les plus propres à se lier d'amitié avec autrui, puisqu'ils sont les plus avides pour aimer ce qui leur est utile.

» Nous croyons donc (c'est encore
» Cicéron qui parle) qu'il faut rechercher l'amitié, non par l'espérance des avantages qu'on en tire, mais parce que tout le fruit de l'amitié est dans l'amitié même. — Les hommes intéressés sont privés de cette excellente & très-naturelle amitié, qui doit être cherchée par elle-même, & pour elle-même : ils ne profitent point de leurs propres exemples pour apprendre jusqu'où va la force de l'amitié ; car chacun s'aime, non pour tirer de soi quelque récompense de son amour, mais parce que chacun est par soi cher à soi-même. — Que si l'on ne transpose cette même règle dans l'amitié, on ne trouvera jamais d'ami

72 III. *Sur le pur Amour.*

» véritable : celui-là est notre vérita-
 » ble ami qui est comme un autre
 » nous-mêmes. — Mais la plupart des
 » hommes prétendent injustement ,
 » pour ne pas dire avec impudence ,
 » un ami tel , qu'ils ne voudroient
 » pas être eux-mêmes , & en exigent
 » ce qu'ils ne voudroient pas leur
 » donner. »

Cicéron ne peut pousser plus loin le désintéressement de l'amitié , qu'en voulant que notre ami nous soit cher par lui seul , sans aucun motif , comme nous nous sommes chers à nous-mêmes sans aucune espérance qui nous excite à cet amour. L'amour-propre est sans doute en ce sens le parfait modèle de l'amitié désintéressée. Horace , quoiqu'Epicurien , n'a pas laissé de raisonner sur ce principe , pour l'union des amis entr'eux , lorsque parlant des conversations philosophiques qui l'occupaient à la campagne , il dit , (a) qu'on examinoit , si les hommes sont heureux par les richesses , ou par la vertu ; si c'est l'utilité propre

(a) Sermon. Libr. II. Sag. 6. »

ou la perfection en elle-même qui est le motif de l'amitié :

Utrumne
Divitiis homines , an sint virtute beati ?
Quidve ad amicitias , usus rectumve
trahat nos ?

Voilà ce qu'ont pensé les Payens , & les Payens Epicuriens , sur l'amitié pour des créatures indignes d'être aimées. C'est sur cette idée d'amitié pure , que les Théologiens distinguent à l'égard de Dieu , l'amour qu'ils nomment d'amitié , des autres amours ; & les amis de Dieu , de ses serviteurs.

Cette idée si pure de l'amitié n'est pas seulement (comme nous l'avons vû) dans Cicéron ; il l'avoit puisée dans la doctrine de Socrate , expliquée dans les livres de Platon. Ces deux grands Philosophes , dont l'un rapporte les discours de l'autre dans ses Dialogues , veulent qu'on s'attache à ce qu'ils appellent , *τὸ καλόν* , qui signifie tout ensemble , *le beau & le bon* , c'est-à-dire , *le parfait* , par le seul

74 III. *Sur le pur Amour.*

amour du beau , du bon , du vrai , du parfait en lui-même. C'est pourquoi ils disent souvent , qu'il ne faut compter pour rien *ce qui se fait* , τὸ γινόμενον , c'est-à-dire , *l'être passager* , pour s'unir à *ce qui est* , c'est-à-dire , *l'Être parfait* & immuable , qu'ils appellent , τὸ ὄν , *ce qui est*. De-là vient que Cicéron , qui n'a fait que répéter leurs maximes , dit , (a) que si nous pouvions voir de nos propres yeux la beauté de la vertu , nous serions ravis d'amour par son excellence.

Platon fait dire à Socrate dans son Festin ; qu'il y a quelque chose de plus divin dans celui qui aime , que dans celui qui est aimé. Voilà toute la délicatesse de l'amour le plus pur. Celui qui est aimé , & qui veut l'être , est occupé de soi : celui qui aime sans songer à être aimé , a ce que l'amour renferme de plus divin , je veux dire , le transport , l'oubli de soi , le désintéressement. » Le beau , dit ce Phi-

» losophe , ne consiste en aucune des
 » choses particulières , telles que les
 » animaux , la terre ou le ciel ; — mais

(a) De Offic.

» le beau est lui-même par lui-même ,
 » étant toujours uniforme avec soi.
 » Toutes les autres choses belles par-
 » ticipent de ce beau , enforte que si
 » elles naissent ou périssent , elles ne
 » lui ôtent & ne lui ajoutent rien , &
 » qu'il n'en souffre aucune perte : si
 » donc quelqu'un s'élève dans la bon-
 » ne amitié , il commence à voir le
 » beau , il touche presque au terme. »

Il est aisé de voir que Platon parle
 d'un amour du beau en lui-même ,
 sans aucun retour d'intérêt. C'est ce
 beau universel qui enlève le cœur ,
 & qui fait oublier toute beauté par-
 ticulière. Ce Philosophe assure dans
 le même Dialogue , que l'amour divi-
 nise l'homme , qu'il l'inspire , qu'il le
 transporte. » Il n'y a personne , dit-il ,
 » qui soit tellement mauvais , que l'a-
 » mour n'en fasse un Dieu par la ver-
 » tu , enforte qu'il devient semblable
 » au beau par nature ; & comme Ho-
 » mère dit , qu'un Dieu a inspiré quel-
 » ques Héros , c'est ce que l'amour
 » donne aux amans formés par lui ;
 » ceux qui aiment , veulent seuls
 » mourir pour un autre. » Ensuite Pla-

On cite l'exemple d'Alceste , morte pour faire vivre son époux. Voilà, suivant Platon , ce qui fait de l'homme un Dieu , c'est de préférer par amour autrui à soi-même , jusqu'à s'oublier, se sacrifier , se compter pour rien. Cet amour est , selon lui , une inspiration divine ; c'est le beau immuable , qui ravit l'homme à l'homme même , & qui le rend semblable à lui par la vertu.

Telle étoit l'idée de l'amitié chez les Payens. Pythias & Damon , chez Denys le Tyran , vouloient mourir l'un pour l'autre , & le Tyran étonné soupira , lorsqu'il vit ces deux amis si désintéressés. Cette idée du parfait désintéressement régnoit dans la politique de tous les anciens Législateurs. Il falloit préférer à soi les loix , la patrie , parce que la justice le vouloit , & qu'on devoit préférer à soi-même ce qui est appelé le beau , le bon , le juste , le parfait. C'est cet ordre auquel on croyoit devoir rapporter tout , & soi-même autant que tout le reste. Il ne s'agissoit pas de se rendre heureux en se conformant à cet ordre ;

il falloit au contraire pour l'amour de cet ordre se dévouer , périr , & ne se laisser aucune ressource. C'est ainsi que Socrate , dans le Criton de Platon , aime mieux mourir que s'enfuir , de peur de désobéir aux loix , qui le retiennent en prison : c'est ainsi que le même Socrate , dans le Dialogue intitulé Gorgias , dépeint un homme qui s'accuse lui-même , & qui se dévoue à la mort plutôt que d'éluder par son silence les loix rigoureuses & l'autorité des Magistrats. Tous les Législateurs & tous les Philosophes , qui ont raisonné sur les loix , ont supposé comme un principe fondamental de la société dans la patrie , qu'il faut préférer le public à soi , non par espérance de quelque intérêt , mais par le seul amour désintéressé de l'ordre , qui est la beauté , la justice , & la vertu même. C'étoit pour cette idée d'ordre & de justice qu'il falloit mourir , c'est-à-dire , suivant les Payens , perdre tout ce qu'on avoit de réel , être réduit à une ombre vaine , & ne savoir pas même si cette ombre n'étoit pas une fable ridicule des Poëtes. Les

Chrétiens refuseront-ils de donner autant au Dieu infiniment parfait qu'ils connoissent , que ces Payens croyoient devoir donner à une idée abstraite & confuse de l'ordre , de la justice , & de la vertu ?

Platon dit souvent , que l'amour du beau est tout le bien de l'homme ; que l'homme ne peut être heureux en soi ; & que ce qu'il y a de plus divin pour lui , c'est de sortir de soi par l'amour : & en effet , le plaisir qu'on éprouve dans le transport des passions , n'est qu'un effet de la pente de l'ame pour sortir de ses bornes étroites , & pour aimer hors d'elle le beau infini. Quand ce transport se termine au beau passager & trompeur qui reluit dans les créatures , c'est l'amour divin qui s'égare , & qui est déplacé : c'est un trait divin en lui-même , mais qui porte à faux : ce qui est divin en soi , devient illusion & folie , quand il tombe sur une vaine image du bien parfait , telle que l'être créé , qui n'est qu'une ombre de l'Etre suprême ; mais enfin cet amour qui préfère le parfait infini à soi , est

III. *Sur le pur Amour.* 79

un mouvement divin & inspiré , comme parle Platon. Cette impression est donnée à l'homme dès son origine. Sa perfection est tellement de sortir de soi par l'amour , qu'il veut sans cesse persuader & aux autres & à soi-même , qu'il aime , sans retour sur soi , les amis auxquels il s'attache. Cette idée est si forte , malgré l'amour propre , qu'on auroit honte d'avouer qu'on n'aime personne sans y mêler quelque motif intéressé. On ne déguise si subtilement tous les motifs d'amour propre dans les amitiés , que pour s'épargner la honte de paroître se rechercher soi-même dans les autres. Rien n'est si odieux que cette idée d'un cœur toujours occupé de soi : rien ne nous flatte tant que certaines actions généreuses , qui persuadent au monde & à nous , que nous avons fait le bien pour l'amour du bien en lui-même , sans nous y chercher. L'amour propre même rend hommage à cette vertu désintéressée , par les subtilités avec lesquelles il veut en prendre les apparences ; tant il est vrai que l'homme , qui n'est point par lui-

même, n'est pas fait pour se chercher ; mais pour être uniquement à celui qui l'a fait. Sa gloire & sa perfection sont de sortir de soi, de s'oublier, de se perdre, de s'abîmer dans l'amour simple du beau infini.

Cette pensée effraye l'homme amoureux de lui-même, & accoutumé à se faire le centre de tout. Cette pensée suffit seule pour faire frémir l'amour propre, & pour révolter un orgueil secret & intime, qui rapporte toujours insensiblement à soi la fin à laquelle nous devons nous rapporter.

Mais cette idée qui nous étonne, est le fondement de toute amitié & de toute justice. Nous ne pouvons ni accorder l'amour propre avec cette idée, ni l'abandonner : elle est ce qu'il y a de *plus divin* en nous. On ne peut point dire que cette pensée n'est qu'une imagination creuse. Quand les hommes inventent des chimères, ils les inventent à plaisir & pour se flatter. Rien n'est moins naturel à l'homme injuste, vain, & enivré d'orgueil, que de penser ainsi contre son amour propre. Non-seulement la pratique de

III. *Sur le pur Amour.* 81

cette pensée est un prodige de vertu au-dessus de l'homme , mais encore cette seule pensée est une merveille que nous devons être étonnés de trouver en nous. Ce ne peut être qu'un principe infiniment supérieur à nous , qui ait pu nous enseigner à nous élever ainsi entièrement au-dessus de nous-mêmes. Qui est-ce qui peut avoir donné à l'homme malade d'un excès d'amour propre & d'idolâtrie de soi-même , cette haute pensée de se compter pour rien , de devenir étranger à soi-même , de ne s'aimer plus que par charité , comme le prochain ? Qui est-ce qui peut lui avoir appris à être jaloux de lui-même contre lui-même , pour un autre objet invisible qui doit à jamais effacer le *moi* , & n'en laisser aucune trace ? Cette seule idée rend *l'homme divin* , elle *l'inspire* , elle met *l'infini en lui*.

J'avoue que les Payens , qui ont tant loué la vertu désintéressée , la pratiquoient mal. Personne ne croit plus que moi , que tout amour sans grace & hors de Dieu , ne peut jamais être qu'un amour propre déguisé.

Il n'y a que l'Être infiniment parfait qui puisse , comme objet par son infinie perfection , & comme cause par son infinie puissance , nous enlever hors de nous-mêmes , & nous faire préférer ce qui n'est pas nous , à notre propre être. Je conviens que l'amour propre se glorifioit vainement des apparences d'un pur amour chez les Payens : Mais enfin , il s'en glorifioit. Ceux même que leur orgueil dominoit le plus , étoient charmés de cette belle idée de la vertu & de l'amitié sans intérêt : ils la portoient au dedans d'eux-mêmes , & ils ne pouvoient ni l'effacer ni l'obscurcir ; ils ne pouvoient ni la suivre ni la contredire. Des Chrétiens la contrediront-ils ? Ne se contenteront-ils pas , comme les Payens , de l'admirer sans la suivre fidèlement ? La vanité même des Payens sur cette vertu , montre combien elle est excellente. Par exemple , la louange que toute l'antiquité a donnée à Alceste , eût porté à faux , & seroit ridicule , s'il n'eût pas été réellement beau & vertueux à Alceste , de mourir pour son époux. Sans

III. *Sur le pur Amour.* 83

ce principe fondamental , son action eût été une fureur extravagante , un désespoir affreux. L'antiquité payenne toute entière décide autrement : elle dit avec Platon , que *ce qu'il y a de plus divin , est de s'oublier pour ce qu'on aime.* Alceste est l'admiration des hommes pour avoir voulu mourir , & n'être plus qu'une vaine ombre , afin de faire vivre celui qu'elle aime. Cet oubli de soi , ce sacrifice total de son être , cette perte de tout soi-même pour jamais , est aux yeux de tous les Payens , ce qu'il y a de plus divin dans l'homme ; c'est ce qui en fait un Dieu ; c'est ce qui le fait presque arriver au terme.

Voilà l'idée de la vertu & de l'amitié pure , imprimée dans le cœur des hommes qui n'ont jamais connu la création , que l'amour propre aveugloit , & qui étoient aliénés de la vie de Dieu.



IV.

Avis sur la Prière , & sur les principaux Exercices de Piété.

I. **L'**Excellente prière , n'est autre chose que l'amour de Dieu. L'excellence de cette prière ne consiste pas dans la (a) *multitude des paroles que nous prononçons* ; car Dieu connoît sans avoir besoin de nos paroles , le fond de nos sentimens. La véritable demande est donc celle du cœur , & le cœur ne demande que par ses desirs. *Prier* , est donc désirer ; mais désirer ce que Dieu veut que nous désirions. Celui qui ne désire pas du fond du cœur , fait une prière trompeuse. Quand il passeroit des journées entières à réciter des prières , ou à méditer , ou à s'exciter à des sentimens pieux , il ne prie point véritablement , s'il ne désire pas ce qu'il demande.

II. O qu'il y a peu de gens qui
(a) Matth. vi. v. 7.

prient ! Car où sont ceux qui desireront les véritables biens ? Ces biens sont les croix extérieures & intérieures , l'humiliation , le renoncement à sa propre volonté , la mort à soi-même , le regne de Dieu sur les ruines de l'amour propre ; ne point desirer ces choses , c'est ne prier point : pour prier , il faut les desirer sérieusement , effectivement , constamment , & par rapport à tout le détail de la vie ; autrement , la prière n'est qu'une illusion , semblable à un beau songe , où un malheureux se réjouit , croyant posséder une félicité qui est bien loin de lui. Hélas ! combien d'ames pleines d'elles-mêmes , & d'un desir imaginaire de perfection au milieu de toutes leurs imperfections volontaires , qui n'ont jamais prié de cette véritable prière du cœur ! Voilà le principe sur lequel S. Augustin disoit : *Qui aime peu , prie peu : qui aime beaucoup , prie beaucoup.*

III. Au contraire on ne cesse point de prier , quand on ne cesse jamais d'avoir le vrai amour & le vrai desir dans le cœur. L'amour caché au fond

86 IV. *Avis sur la Prière*,
de l'ame prie sans relâche, lors même
que l'esprit ne peut être dans une
actuelle attention, Dieu ne cesse de
regarder dans cette ame le desir qu'il
y forme lui-même, & dont elle ne
s'apperçoit pas toujours. Ce desir en
disposition touche le cœur de Dieu ;
c'est une voix secrète qui attire sans
cesse ses miséricordes ; c'est cet (a)
esprit qui, comme dit S. Paul, *gémît*
en nous par des gémissemens ineffables ; il
aide notre foiblesse.

IV. Cet amour sollicite Dieu de
nous donner ce qui nous manque, &
d'avoir moins d'égard à notre fragilité
qu'à la sincérité de nos intentions.
Cet amour efface même nos fautes lé-
gères, & nous purifie comme un feu
consumant ; (b) *il demande en nous &*
pour nous ce qui est selon Dieu. Car ne
sachant pas ce qu'il faut demander,
nous demanderions souvent ce qui
nous seroit nuisible ; nous demande-
rions certaines ferveurs, certains goûts
sensibles, & certaines perfections ap-
parentes, qui ne serviroient qu'à nour-

(a) Rom. 8. v. 26.

(b) Ibid. v. 15.

rir en nous la vie naturelle & la confiance en nos propres forces ; au lieu que cet amour , en nous aveuglant , en nous livrant à toutes les opérations de la grace , en nous mettant dans un état d'abandon pour tout ce que Dieu voudra faire en nous , nous dispose à tous les desseins secrets de Dieu.

V. Alors nous voulons tout , & nous ne voulons rien. Ce que Dieu voudra nous donner , est précisément ce que nous aurons voulu : car nous voulons tout ce qu'il veut , & nous ne voulons que ce qu'il voudra. Ainsi cet état contient toute prière. C'est une opération du cœur qui embrasse tout desir. *L'Esprit (a) demande en nous* ce que l'Esprit lui-même veut nous donner. Lors même qu'on est occupé au dehors , & que les engagements de pure providence nous font sentir une distraction inévitable , nous portons toujours au dedans de nous un feu qui ne s'éteint point , & qui au contraire nourrit une prière secrète , qui est comme une lampe sans cesse allu-

(a) Rom. 8, v. 15.

88 IV. *Avis sur la Prière*,
mée devant le trône de Dieu. (a) *Si
nous dormons, notre cœur veille.* (b) *Bien-
heureux ceux que le Seigneur trouvera
veillans.*

VI. Pour conserver cet esprit de
prière, qui doit nous unir à Dieu, il
faut faire deux choses principales :
l'une est de le nourrir ; l'autre d'é-
viter ce qui pourroit nous le faire
perdre.

Ce qui peut le nourrir, c'est la le-
cture réglée, l'oraison actuelle en cer-
tains tems, le recueillement fréquent
dans la journée ; les retraites, quand
on sent qu'on en a besoin, ou qu'elles
sont conseillées par les gens expéri-
mentés que l'on consulte ; enfin l'usa-
ge des Sacremens, proportionné à son
état.

Ce qui peut faire perdre l'esprit de
prière, doit nous remplir de crainte,
& nous tenir dans une exacte précau-
tion. Ainsi il faut fuir les compagnies
profanes qui dissipent trop, les plai-
sirs qui émeuvent les passions, tout ce
qui réveille le goût du monde, & les

(a) Cant. 5. v. 2.

(b) Luc. 12. v. 37.

anciennes inclinations qui nous ont été funestes.

Le détail de ces deux choses est infini , & on ne peut le marquer ici qu'en général , parce que chaque personne a ses besoins particuliers.

VII. Pour nourrir cet esprit de prière, il faut choisir des lectures qui nous instruisent de nos devoirs & ce nos défauts ; qui , en nous montrant la grandeur de Dieu , nous enseignent ce que nous lui devons , & nous découvrent combien nous manquons à l'accomplir : car il n'est pas question de faire des lectures stériles , où notre cœur s'épanche & s'attendrissent comme à un spectacle touchant ; il faut que l'arbre (a) porte des fruits ; & on ne peut croire que la racine est vive , qu'autant qu'elle le montre par sa fécondité,

VIII. Le premier effet du sincère amour , c'est de desirer de connoître tout ce qu'on doit faire pour contenir le Bien-aimé de notre cœur : faire autrement , c'est s'aimer soi-même sous le prétexte de l'amour de Dieu ; c'est

(a) Matth. 7. v. 17.

90 I V. *Avis sur la Prière*,
chercher en lui une vaine & trompeuse
consolation ; c'est vouloir faire servir
Dieu à son propre plaisir , & non se
sacrifier à sa gloire. A Dieu ne plaise
que ses enfans l'aiment ainsi. Quoi
qu'il en coûte , il faut connoître &
pratiquer sans réserve tout ce qu'il de-
mande de nous.

IX. Pour le tems de l'oraison , il
doit se régler par le loisir , par l'état ,
la disposition & l'attrait de chaque
personne.

La méditation n'est pas l'oraison ;
mais elle en est le (a) fondement es-
sentiel. Elle nous sert à nous remplir
des vérités que Dieu nous a révélées.
Il faut donc connoître à fond , non
seulement tous les mystères de JESUS-
CHRIST & les vérités de son Evan-
gile , mais encore tout ce que ces vé-
rités doivent imprimer personnelle-
ment en nous pour nous régénérer ;
il faut que ces vérités nous pénètrent
long-tems , comme la teinture s'imbibe
peu à peu dans la laine que l'on veut
teindre.

X. Il faut que ces vérités nous de-
(a) Ps. 38. v. 4.

viennent familières, enforte qu'à force de les voir de près, & à toute heure, nous soyons accoutumés à ne juger plus de rien que par elles : qu'elles soient notre unique lumière, pour juger dans la pratique, comme les rayons du soleil sont notre unique lumière, pour appercevoir la figure & la couleur de tous les corps.

Quand ces vérités se font, pour ainsi dire, incorporées de la sorte en nous, c'est alors que notre oraison commence à être réelle & fructueuse : jusques-là ce n'en étoit que l'ombre : nous pensions voir à fond ces vérités ; & nous n'en touchions que l'écorce grossière. Tous nos sentimens les plus tendres & les plus vifs, toutes nos résolutions les plus fermes, toutes nos vûes les plus claires & les plus distinctes, n'étoient encore qu'un germe vil & informe de ce que Dieu développe en nous.

X I. Quand la lumière divine commence à nous éclairer, alors on voit dans la vraie lumière ; alors il n'y a aucune vérité à laquelle on n'acquiesce dans le moment, comme on n'a pas

92 IV. *Avis sur la Prière*,
besoin de raisonner pour reconnoître
la splendeur du soleil , dès le mo-
ment qu'il s'élève & frappe nos yeux.
Il faut donc que notre union à Dieu
dans l'oraison , soit le fruit de la fidé-
lité à suivre toutes ses volontés. C'est
par-là qu'on peut juger de notre amour
pour lui.

XII. Il faut que la méditation de-
vienne chaque jour de plus en plus
profonde & intime : je dis *profonde* ,
parce que quand nous méditons ces
vérités humblement , nous enfonçons
de plus en plus pour (*a*) y découvrir
de nouveaux trésors : j'ajoute *intime* ,
(*b*) parce que , comme nous creusons
de plus en plus pour entrer dans ces
vérités , (*c*) ces vérités aussi creusent
de plus en plus pour entrer jusques
dans la substance de notre ame. Alors
un seul mot tout simple entre plus
avant que des discours entiers.

XIII. Les mêmes choses, qu'on avoit
cent fois entendues froidement & sans
aucun fruit , nourrissent l'ame d'une

(*a*) Joan. 7. v. 32.

(*b*) Ibid. v. 31.

(*c*) Joan. 15. v. 7.

manne cachée, & qui a des goûts infinis, pendant plusieurs jours. Enfin, il faut bien prendre garde à ne point cesser de se nourrir de certaines vérités dont nous avons été touchés, tandis qu'il leur reste encore quelque suc pour nous : tandis qu'elles ont encore quelque chose à nous donner, c'est un signe certain que nous avons besoin de recevoir d'elles ; elles nous nourrissent même sans aucune instruction précise & distincte : c'est un je ne sai quoi, qui opère plus que tous les raisonnemens : on voit une vérité, (4) on l'aime, on s'y repose, elle fortifie le cœur, elle nous détache de nous-mêmes : il y faut demeurer en paix tout aussi long-tems qu'on le peut.

XIV. Pour la manière de méditer elle ne doit être ni subtile, ni pleine de grands raisonnemens. Il ne faut que des réflexions simples, naturelles, tirées immédiatement du sujet qu'on médite

Il faut méditer peu de vérités, & les méditer à loisir, sans effort, sans

(4) Ps. 39. v. 2.

94 IV. *Avis sur la Prière*,
chercher des pensées extraordinaires.

On ne doit considérer aucune vérité que par rapport à la pratique. Se remplir d'une vérité sans prendre toutes les mesures nécessaires pour la suivre fidèlement quoi qu'il en coûte, c'est vouloir (a) *retenir*, comme dit S. Paul, *la vérité dans l'injustice*; c'est résister à cette vérité imprimée en nous, & par conséquent (b) au Saint-Esprit même. C'est la plus terrible de toutes les infidélités.

XV. Pour la méthode de prier, on doit la faire dépendre de l'expérience qu'on a là-dessus. Ceux qui se trouvent bien d'une méthode exacte, ne doivent point s'en écarter : ceux qui ne peuvent s'y assujettir, doivent respecter ce qui sert utilement à tant d'autres, & que tant de personnes pieuses & expérimentées ont tant recommandé. Mais enfin, comme les méthodes sont faites pour aider & non pour embarrasser, quand elles n'aident point, & qu'elles embarrassent, il faut les quitter.

(a) Rom. 1. 18.

(b) Ag. 7. 5.

XVI. La plus naturelle dans les commencemens, est de prendre un livre, qu'on quitte quand on se sent recueilli par l'endroit qu'on vient de lire, & qu'on reprend quand cet endroit ne fournit plus rien pour se nourrir intérieurement. En général, il est certain que les vérités que nous goûtons davantage, & qui nous donnent une certaine lumière pratique pour les choses que nous avons à sacrifier à Dieu, sont celles où Dieu nous marque un trait de grace qu'il faut suivre sans hésiter. *L'esprit (a) souffle où il veut; (b) où il est, là est aussi la liberté.*

Dans la suite on diminue peu à peu en réflexions & en raisonnemens. Les sentimens affectueux, les vûes touchantes, les desirs augmentent : c'est qu'on est assez instruit & convaincu par l'esprit. Le cœur goûte, se nourrit, s'échauffe, s'enflâme ; il ne faut qu'un mot pour occuper long-tems.

XVII. Enfin l'oraison va toujours

(a) Joan. 3. v. 8.

(b) 2. Cor. 3. v. 17.

96 IV. *Avis sur la Prière*,
croissant par des vûes plus simples & plus fixes, en sorte qu'on n'a plus besoin d'une si grande multitude d'objets & de considérations. On est avec Dieu comme avec un ami. D'abord on a mille choses à dire à son ami, & mille à lui demander : mais dans la suite ce détail de conversation s'épuise, sans que le plaisir du commerce puisse s'épuiser. On a tout dit : mais sans se parler, on prend plaisir à être ensemble, à se voir, à sentir qu'on est l'un auprès de l'autre, à se reposer dans le goût d'une douce & pure amitié : on se tait, mais dans ce silence on s'entend. On sait qu'on est d'accord en tout, & que les deux cœurs n'en font qu'un ; l'un se verse sans cesse dans l'autre.

XVIII. C'est ainsi que, dans l'oraison, le commerce avec Dieu parvient à une union simple & familière qui est au-delà de tout discours. Mais il faut que Dieu fasse uniquement par lui-même cette sorte d'oraison en nous ; & rien ne seroit, ni plus téméraire, ni plus dangereux que d'oser s'y introduire soi-même. Il faut se
laisser

laisser conduire pas à pas par quelque personne qui connoisse les voies de Dieu, & qui pose long-tems les fondemens inébranlables d'une exacte instruction & d'une entière mort à soi-même dans tout ce qui regarde les mœurs.

XIX. Pour les retraites, & la fréquentation des Sacremens, il faut se régler par les avis de la personne en qui on prend confiance. Il faut avoir égard à ses besoins, à l'effet que la communion produit en nous, & à beaucoup d'autres circonstances propres à chaque personne.

XX. Les retraites dépendent du loisir & du besoin où l'on se trouve. Je dis du *besoin* ; parce qu'il faut être sur la nourriture de l'ame, comme sur celle du corps : quand on ne peut supporter un travail sans une certaine nourriture, il faut la prendre ; autrement, on s'expose à tomber en défaillance. J'ajoute le *loisir* ; parce qu'excepté ce besoin absolu de nourriture, dont nous venons de parler, il faut remplir ses devoirs plutôt que de suivre son goût de ferveur. Un

98 IV. *Avis sur la Prière*,
homme qui se doit au public, & qui
passeroit le tems destiné à ses fonc-
tions, à méditer dans la retraite,
manqueroit à Dieu, en s'imaginant
s'unir à lui. La véritable union à Dieu,
est de faire sa volonté sans relâche,
malgré tous dégoûts naturels, dans
tous les devoirs les plus ennuyeux &
les plus pénibles de son état.

XXI. Pour les précautions contre la
dissipation, les voici en gros. C'est
de fuir tous les commerces de suite
& de confiance avec des gens dans
des maximes contraires à la piété, sur-
tout quand ces maximes contagieuses
nous ont autrefois séduits. Elles rou-
vriront encore facilement nos plaies :
elles ont même une intelligence se-
crète au fond de notre cœur ; nous y
avons un conseiller doux & flatteur,
toujours prêt à nous aveugler & à
nous trahir,

XXII. Voulez-vous, dit le Saint-
Esprit, juger d'un homme ? Observez
quels sont ses (a) amis. Comment
celui qui aime Dieu, & qui ne veut
plus rien aimer que pour lui, auroit-

(a) Eccl. 13. v. 20.

il pour amis intimes, ceux qui n'aiment ni ne connoissent point Dieu, & qui regardent son amour comme une foiblesse ? Un cœur plein de Dieu, & qui sent sa propre fragilité, peut-il jamais être en repos & à son aise avec des gens qui ne pensent sur rien comme lui, & qui sont à tout moment en état de lui ravir tout son trésor ? Le goût de telles gens, & le goût que donne la foi, sont incompatibles.

XXIII. Je sai bien qu'on ne peut, & qu'on ne doit pas même rompre avec certains amis, auxquels on s'est lié par l'estime de leurs bonnes qualités naturelles, par leurs services, par l'engagement d'une sincère amitié, ou enfin par la bienséance d'un commerce honnête. On pique jusqu'au vif d'une manière dangereuse, les amis auxquels on ôte sans mesure une certaine familiarité, & une confiance dont ils sont en possession. Mais, sans rompre & sans déclarer son refroidissement, on peut trouver des manières douces & insensibles de modérer ce commerce. On les voit en particulier ; on les distingue des demi-amis ;

on leur ouvre son cœur sur certaines choses, où la probité & l'amitié suffisent, pour les mettre à portée de donner de sages conseils & de penser comme nous, quoique nous pensions les mêmes choses qu'eux par des motifs plus purs & plus relevés. Enfin on les sert, & on continue tous les soins d'une amitié cordiale, sans livrer son cœur.

XXIV. Sans cette précaution, tout est en péril : & si on ne prend courageusement dès les premiers jours le dessus pour se rendre, dans la piété, libre & indépendant de ces amis profanes, c'est une piété qui menace ruine prochaine. Si un homme qui est obsédé par de tels amis, est d'un naturel fragile, & si ses passions sont faciles à enflammer, il est certain que ces amis, mêmes les plus sincères, le entraîneront. Ils sont, si vous voulez, bons, honnêtes, pleins de fidélité & de tout ce qui rend l'amitié parfaite selon le monde : n'importe, ils sont empestés pour lui. Plus ils sont aimables, plus ils sont à craindre. Pour ceux qui n'ont point ces qualités esti-

mables, il faut les sacrifier ; trop heureux, qu'un tel sacrifice, qui doit coûter si peu, nous vaille une sûreté si précieuse pour notre salut éternel !

XXV. Outre qu'il faut donc choisir avec un grand soin les personnes que nous voyons, il faut encore nous réserver les heures nécessaires pour ne voir que Dieu dans la prière. Les gens qui sont dans des emplois considérables, ont tant de devoirs indispensables à remplir, qu'il ne leur reste guères de tems pour être avec Dieu, à moins qu'ils ne soient bien appliqués à ménager leur tems. Si peu qu'on ait de pente à s'amuser, on ne retrouve plus les heures destinées, ni pour Dieu, ni pour le prochain.

Il faut donc tenir ferme pour se faire une règle. La rigidité à l'observer semble excessive ; mais sans elle tout tombe en confusion : on se dissipe ; on se relâche ; on perd ses forces ; on s'éloigne insensiblement de Dieu ; on se livre à tous ses goûts, & on ne commence à s'appercevoir de l'égarement où l'on tombe, que quand on y est déjà tombé, jusqu'à n'oser

102 IV. *Avis sur la Prière , &c.*
plus espérer d'en pouvoir revenir.

Prions, prions. La prière est notre unique salut. *Béni (a) soit le Seigneur , qui n'a point retiré de moi , ni ma prière , ni sa miséricorde.* Pour être fidèle à prier , il faut être fidèle à régler toutes les occupations de sa journée avec une fermeté que rien n'ébranle jamais.

V.

De la Conformité à la Vie de Jesus-Christ.

IL faut imiter JESUS : c'est vivre comme il a vécu , penser comme il a pensé , & se conformer à son image , qui est le sceau de notre sanctification.

Quelle différence de conduite ! Le néant se croit quelque chose , & le Tout-puissant s'anéantit. Je m'anéantirai avec vous , Seigneur ; je vous ferai un sacrifice entier de mon orgueil , & de la vanité qui m'a possédé jusqu'à présent. Aidez ma bonne volonté :

(a) Ps. 66. v. 19.

V. *De la Conformité à la Vie de J. C.* 103
éloignez de moi les occasions où je
tomberois ; (a) *détournez mes yeux ,*
afin que je ne regarde point la vanité ;
que je ne voye que vous , & que je
me voye devant vous : ce fera alors ,
que je connoîtrai ce que je fuis , & ce
que vous êtes.

JESUS-CHRIST naît dans une éta-
ble ; il est contraint de fuir en Egyp-
te ; il paffe trente ans de fa vie dans
la boutique d'un artizan ; il souffre la
faim , la foif , la lassitude ; il est pau-
vre , méprisé & abject ; il enseigne la
doctrine du ciel , & personne ne l'é-
coute : tous les Grands & les Sages le
poursuivent , le prennent , lui font
souffrir des tourmens effroyables , le
traitent comme un esclave , le font
mourir entre deux voleurs , après avoir
préféré à lui un voleur. Voilà la vie
que JESUS-CHRIST a choisie : & nous ,
nous avons en horreur toutes sortes
d'humiliations ; les moindres mépris
nous sont insupportables.

Comparons notre vie à celle de JE-
SUS-CHRIST ; souvenons-nous qu'il
est le maître & que nous sommes les

(a) Ps. 118. v. 37.

esclaves ; qu'il est tout-puissant , & que nous ne sommes que foiblesse ; il s'abbaïsse , & nous nous élevons. Accoutumons-nous à penser si souvent à notre misère , que nous n'ayons de mépris que pour nous. Pouvons-nous avec justice mépriser les autres & considérer leurs défauts , quand nous en sommes nous-mêmes remplis ? Commençons à marcher par le chemin que JESUS-CHRIST nous a tracé , puisque c'est le seul qui nous puisse conduire à lui.

Et comment pouvons-nous trouver JESUS-CHRIST , si nous ne le cherchons dans les états de sa vie mortelle , c'est-à-dire , dans la solitude , dans le silence , dans la pauvreté & la souffrance , dans les persécutions & les mépris , dans la croix & les anéantissemens ? Les Saints le trouvent dans le ciel , dans les splendeurs de la gloire , & dans les plaisirs ineffables ; mais c'est après être demeurés avec lui en terre dans les opprobres , les douleurs & les humiliations. Être Chrétiens , c'est être imitateurs de JESUS-CHRIST. En quoi

pouvons-nous l'imiter que dans ses humiliations ? Rien autre chose ne nous peut approcher de lui. Comme tout-puissant, nous devons l'adorer ; comme juste, nous devons le craindre ; comme bon & miséricordieux, nous devons l'aimer de toutes nos forces ; comme humble, soumis, abject & mortifié, nous devons l'imiter.

Ne prétendons pas de pouvoir arriver par nos propres forces à cet état : tout ce qui est en nous y résiste ; mais consolons-nous dans la présence de Dieu. JESUS-CHRIST a voulu sentir toutes nos faiblesses ; il est un Pontife compatissant, qui a voulu être tenté comme nous : prenons donc toute notre force en lui, devenu volontairement faible pour nous fortifier : enrichissons-nous par la pauvreté, & disons avec confiance : (a) *Je puis tout en celui qui me fortifie.*

Je veux suivre, ô JESUS, le chemin que vous avez pris ; je vous veux imiter, je ne le puis que par votre grace. O Sauveur abject & humble, donnez-moi la science des véritables

(a) Phil. 4. v. 13.

Chrétiens , & le goût du mépris de moi-même ; & que j'apprenne la leçon incompréhensible à l'esprit humain , qui est de mourir à soi-même par le détachement qui produit la véritable humilité.

Mettons la main à l'œuvre ; & changeons ce cœur si dur & si rebelle au cœur de JESUS-CHRIST. Approchons-nous du cœur sacré de JESUS ; qu'il anime le nôtre ; qu'il détruise toutes nos répugnances. O bon JESUS , qui avez souffert pour l'amour de moi tant d'opprobres & d'humiliations , imprimez-en puissamment l'estime & l'amour dans mon cœur , & faites-moi desirer de participer à votre vie humiliée.

VI.

De l'Humilité.

QUe l'humiliation est un grand bien pour le progrès d'une ame qui la soutient de bonne foi ! On y trouve mille bénédictions pour soi , &

pour sa conduite à l'égard des autres ; car Notre-Seigneur donne sa grace aux humbles.

L'humilité produit le support d'autrui. La vûe seule de nos misères peut nous rendre compatissans & indulgens pour celles d'autrui.

Deux choses mises ensemble produiront l'humilité ; la première est, l'abîme de misère d'où la puissante main de Dieu nous a tirés , & au-dessus duquel il nous tient encore comme suspendus en l'air. La seconde est, la présence de ce Dieu qui est tout.

Ce n'est qu'en voyant Dieu & en l'aimant sans cesse qu'on s'oublie soi-même, & qu'on se désabuse de ce néant qui nous avoit éblouis, & qu'on s'accoutume à s'apetisser, avec consolation, sous cette haute majesté qui engloutit tout. Aimons Dieu, & nous serons humbles. Aimons Dieu, & nous ne nous aimerons plus nous-mêmes d'un amour déréglé. Aimons Dieu, & nous aimerons tout ce qu'il veut que nous aimions pour l'amour de lui.

Les fautes les plus amères à supporter tournent à bien, si nous nous en servons pour nous humilier, sans nous ralentir dans l'application à nous corriger. Le découragement ne remédie à rien ; ce n'est qu'un désespoir de l'amour-propre dépité. Le vrai moyen de profiter de l'humiliation de nos fautes, est de les voir dans toute leur laideur, sans perdre l'espérance en Dieu, & sans espérer jamais rien de soi-même. Nous avons de pressans besoins d'être humiliés par nos fautes ; ce n'est que par-là que Dieu écrasera notre orgueil, & confondra notre sagesse présomptueuse. Quand Dieu aura ôté toute ressource en nous-mêmes, il bâtira son édifice : jusques-là, il foudroyera tout, se servant même de nos fautes ; laissons-le faire ; travaillons humblement, sans nous rien promettre de nos seules forces.

Il faut se supporter soi-même sans se flatter ni se décourager : c'est un milieu qu'on trouve rarement : on se promet beaucoup de soi & de sa bonne intention ; ou bien on désespère de tout. N'espérons rien de nous ; atten-

dons tout de Dieu. Le désespoir de notre foiblesse, qui est incorrigible, & la confiance sans réserve en la toute-puissance de Dieu, sont les vrais fondemens de l'édifice spirituel.

C'est une fausse humilité, en se reconnoissant indigne des bontés de Dieu, de n'oser les attendre avec confiance : la vraie humilité consiste à voir toute son indignité & à demeurer abandonné à Dieu, ne doutant point qu'il ne puisse faire en nous les plus grandes choses. Si Dieu pour ses ouvrages avoit besoin de trouver en nous des fondemens déjà posés, nous aurions raison de croire que nos péchés ont tout détruit, & que nous sommes indignes d'être choisis par la sagesse divine. Mais Dieu n'a besoin de rien trouver en nous : il n'y peut jamais trouver que ce qu'il y a mis lui-même par sa grace : on peut dire même qu'il se plaît à choisir l'ame infidèle & vuide de tout bien, pour en faire le sujet le plus propre à recevoir ses miséricordes. C'est-là qu'elles prennent plaisir à couler, pour se manifester plus sensiblement. Ces ames pécheresses, qui n'ont

jamais senti en elles qu'infirmité, ne peuvent s'attribuer rien des dons de Dieu : c'est ainsi que *Dieu choisit les choses les plus foibles du monde pour confondre*, comme (a) dit S. Paul, *les plus fortes.*

Ne craignons donc point que nos infidélités puissent nous rendre indignes de la miséricorde de Dieu : rien n'est si digne de sa miséricorde qu'une grande misère. Il est venu du ciel en terre pour les pécheurs, & non pour les justes : il est venu chercher ce qui étoit perdu sans lui : le médecin cherche les malades, & non les sains. O que Dieu aime ceux qui se présentent hardiment à lui avec leurs haillons les plus sales & les plus déchirés, & qui lui demandent, comme à leur pere, un vêtement digne de lui !

Vous attendez que Dieu vous montre un visage doux & riant, pour vous familiariser avec lui, & moi je dis que, quand vous lui ouvrirez simplement votre cœur avec une entière familiarité, vous ne vous mettrez plus en peine du visage avec lequel il se présen-

(a) I. Cor. I. v. 27.

VI. *De l'Humilité.*

111

tera à vous. Qu'il vous montre, tant qu'il lui plaira, un visage sévère & irrité, laissez-le faire : il n'aime jamais tant que quand il menace : car il ne menace que pour éprouver, pour humilier, pour détacher. Est-ce là consolation seule que Dieu donne, ou Dieu lui-même sans consolations sensibles, que votre cœur cherche ? Si c'est la consolation seule, vous n'aimez donc pas Dieu pour l'amour de lui-même, mais pour l'amour de vous ; en ce cas vous ne méritez rien de lui : si au contraire vous cherchez Dieu purement, vous le trouvez encore plus, quand il vous éprouve, que quand il vous console. Quand il vous console, vous avez à craindre de vous attacher plus à ses douceurs qu'à lui : quand il vous traite rudement, si vous ne cessez point de demeurer uni à lui, c'est à lui seul que vous tenez. Hélas, qu'on se trompe ! On s'enivre d'une vaine consolation, lorsqu'on est soutenu par un goût sensible ; on s'imagine être déjà ravi au troisième Ciel, & on ne fait rien de solide : mais, quand on est dans la foi sèche & nue, alors on se

décourage , on croit que tout est perdu : en vérité, c'est alors que tout se perfectionne , pourvû qu'on ne se décourage pas.

Laissez donc faire Dieu : ce n'est pas à vous à régler les traitemens que vous en devez recevoir : il fait mieux que vous ce qu'il vous faut : vous méritez bien un peu de sécheresse & d'épreuve ; souffrez-les patiemment. Dieu fait de son côté ce qui lui convient , quand il vous repousse ; de votre côté faites aussi ce que vous devez , qui est de l'aimer , sans attendre qu'il vous témoigne aucun amour sensible. Votre amour vous répondra du sien : votre confiance le désarmera , & changera toutes ses rigueurs en caresses. Quand même il ne devroit point s'adoutir , vous devez vous abandonner à sa conduite juste , & adorer ses desseins , de vous faire expirer sur la croix dans le délaissement avec son Fils bien-aimé. Voilà le pain solide de pure foi , & l'amour généreux dont vous devez nourrir votre ame , & qui la rendra robuste & vigoureuse.

• Les personnes véritablement humbles

bles ne sauroient entendre sans surprise ce qui tend à les relever. Ceux qui possèdent vraiment cette vertu , sont doux & paisibles , ont le cœur contrit & humilié ; porté à la miséricorde & à la compassion ; ils sont tranquilles , gais , obéissans , vigilans , pleins de ferveur , & incapables de contradictions ; ils se mettent toujours au dernier rang , se réjouissent quand on les méprise , regardent tous les autres au-dessus d'eux ; ils sont indulgens aux foiblesses d'autrui à la vûe des leurs , & très-éloignés de se préférer à personne. C'est par l'épreuve des humiliations & des mépris , que nous pouvons connoître , si nous avançons dans l'humilité.

VII.

Sur la Prière.

ON est tenté de croire qu'on ne prie plus Dieu , dès qu'on cesse de goûter un certain plaisir dans la

prière. Pour se détromper, il faudroit considérer que la parfaite prière & l'amour de Dieu sont la même chose.

La prière n'est donc pas une douce sensation, ni le charme d'une imagination enflammée, ni la lumière de l'esprit qui découvre facilement en Dieu des vérités sublimes, ni même une certaine consolation dans la vûe de Dieu : toutes ces choses sont des dons extérieurs, sans lesquels l'amour peut subsister d'autant plus purement, qu'étant privé de toutes ces choses, qui ne sont que des dons de Dieu, on s'attachera uniquement & immédiatement à lui-même.

Voilà l'amour de pure foi, qui déssole la nature, parce qu'il ne lui laisse aucun soutien ; elle croit que tout est perdu, & c'est par-là même que tout est gagné.

Le pur amour n'est que dans la seule volonté ; ainsi ce n'est point un amour de sentiment, car l'imagination n'y a point de part. C'est un amour qui aime sans sentir, comme la pure foi croit sans voir. Il ne faut pas craindre que cet amour soit imaginaire ;

car rien ne l'est moins que la volonté détachée de toute imagination : plus nos opérations sont purement intellectuelles & spirituelles, plus elles ont, non seulement la réalité, mais la perfection que Dieu demande : l'opération en est donc plus parfaite ; en même tems la foi s'y exerce, & l'humilité s'y conserve.

Alors l'amour est chaste : car c'est Dieu en lui-même, & pour lui-même, ce n'est plus ce qu'il fait sentir, à quoi on s'attache ; on le suit, mais ce n'est pas à cause des pains multipliés.

Quoi, dira-t-on, toute la piété ne consistera-t-elle que dans une volonté de s'unir à Dieu, qui sera peut-être plutôt une pensée & une imagination, qu'une volonté effective ?

Si cette volonté n'est soutenue par la fidélité dans les principales occasions, je croirai qu'elle n'est pas véritable ; car le bon arbre porte de bons fruits : & cette volonté doit rendre attentif pour accomplir la volonté de Dieu ; mais elle est compatible en cette vie avec de petites fragilités, que Dieu laisse à l'ame pour l'humilier ; si donc

on n'éprouve que de ces fragilités journalières, il en faut tirer le fruit de l'humiliation, sans perdre courage.

Mais enfin, la vraie vertu & le pur amour ne sont que dans la volonté seule. N'est-ce pas beaucoup, que de vouloir toujours le souverain bien, dès qu'on l'apperçoit; de retourner son intention vers lui, dès qu'on remarque qu'elle en est détournée; de ne vouloir jamais rien par délibération, que selon son ordre; & enfin, de demeurer soumis en esprit de sacrifice & d'abandon à lui, lorsqu'on n'a plus de consolation sensible? Comptez-vous pour rien, de retrancher toutes les réflexions inquiètes de l'amour-propre; de marcher toujours sans voir où l'on va, & sans s'arrêter; de ne penser jamais avec complaisance à soi-même, ou du moins, de n'y penser jamais que comme on penseroit à une autre personne, pour remplir un devoir de providence dans le moment présent, sans regarder plus loin? N'est-ce pas là ce qui fait mourir le vieil-homme, plutôt que les belles réflexions où l'on s'occupe encore de soi par amour-pro-

pre, & plutôt que plusieurs œuvres extérieures, sur lesquelles on se rendroit témoignage à soi-même de son avancement.

C'est par une espèce d'infidélité contre l'attrait de la pure foi, qu'on veut toujours s'assurer qu'on fait bien : c'est vouloir savoir ce qu'on fait ; ce qu'on ne saura jamais, & que Dieu veut qu'on ignore : c'est s'amuser dans la voie pour raisonner sur la voie même. La voie la plus sûre & la plus courte, est de se renoncer, de s'oublier, de s'abandonner, & de ne plus penser à soi par fidélité pour Dieu. Toute la Religion ne consiste qu'à sortir de soi & de son amour-propre, pour tendre à Dieu.

Pour les distractions involontaires, elles ne distraient point l'amour, puisqu'il est dans la volonté, & que la volonté n'a jamais de distractions, quand elle n'en veut point avoir. Dès qu'on les remarque, on les laisse tomber, & on se retourne vers Dieu ; ainsi, pendant que les sens extérieurs de l'Épouse sont endormis, son cœur veille ; son amour ne se relâche point. Un pere

tendre ne pense pas toujours distinctement à son fils : mille objets entraînent son imagination & son esprit ; mais les distractions n'interrompent jamais l'amour paternel : à quelque heure que son fils revienne dans son esprit, il l'aime, & il sent au fond de son cœur qu'il n'a pas cessé un seul moment de l'aimer, quoiqu'il ait cessé de penser à lui ; tel doit être notre amour pour notre pere céleste ; un amour simple, sans défiance & sans inquiétude.

Si l'imagination s'égare, si l'esprit est entraîné, ne nous troublons point : toutes ces puissances ne sont pas le vrai homme du cœur, *l'homme caché*, dont parle (a) S. Pierre, *qui est dans l'incorruptibilité d'un esprit modeste & tranquille*. Il n'y a qu'à faire un bon usage des pensées libres, en les tournant toujours vers la présence du Bien-aimé, sans s'inquiéter sur les autres ; c'est à Dieu à augmenter, quand il lui plaira, cette facilité sensible de conserver sa présence.

Souvent il nous l'ôte pour nous avancer : car cette facilité nous amuse

(a) 1. Petr. 3. v. 4.

par trop de réflexions : ces réflexions sont des distractions véritables , qui interrompent le regard simple & direct de Dieu , & qui par-là nous retirent des ténèbres de la pure foi.

On cherche souvent dans ces réflexions le repos de l'amour-propre , & la consolation dans le témoignage qu'on veut se rendre à soi-même : ainsi , on se distrait par cette ferveur sensible ; & au contraire , on ne prie jamais si purement , que quand on est tenté de croire qu'on ne prie plus : alors , on craint de prier mal ; mais on ne devrait craindre que de se laisser aller à la désolation de la nature lâche , à l'infidélité philosophique , qui veut toujours se démontrer à elle-même ses propres opérations dans la foi ; enfin aux desirs impatiens de voir & de sentir pour se consoler.

Il n'y a point de pénitence plus amère que cet état de pure foi sans soutien sensible : d'où je conclus , que c'est la pénitence la plus effective , la plus crucifiante , & la plus exemte de toute illusion. Etrange tentation ! On cherche impatiemment la consolation

senfible , par la crainte de n'être pas assez pénitent ! Hé , que ne prend-t-on pour pénitence le renoncement à la consolation qu'on est si tenté de chercher ! Enfin , il faut se souvenir de JESUS-CHRIST , que son père abandonna sur la croix : Dieu retira tout sentiment & toute réflexion pour se cacher à JESUS-CHRIST , ce fut le dernier coup de la main de Dieu , qui frappoit l'homme de douleur. Voilà ce qui consumma le sacrifice. Il ne faut jamais tant s'abandonner à Dieu , que quand il semble nous abandonner. Prenons donc la lumière & la consolation quand il la répand , mais sans nous y attacher : quand il nous enfonce dans la nuit de la pure foi , alors laissons-nous aller dans cette nuit , où tout est agonie.

Un moment en vaut mille dans cette tribulation : on est troublé , & on est en paix : non seulement Dieu se cache , mais il nous cache à nous-mêmes , afin que tout soit en foi. On se sent découragé ; & cependant on a une volonté immobile , qui veut tout ce que Dieu veut de rude : on veut tout , on accepte tout , jusqu'au trouble même

VII. *Sur la Prière.* 121

me par lequel on est éprouvé : ainsi ,
on est secrètement en paix par cette
volonté , qui se conserve au fond de
l'ame dans le plus fort de son trouble.
Béni soit Dieu , qui fait en nous de si
grandes choses malgré nos indignités !

VIII.

*Prière pour se donner entièrement à Dieu
dans la solitude.*

M On Dieu , 'je veux me donner
à vous ; donnez-m'en le coura-
ge , fortifiez ma foible volonté qui sou-
pire après vous ; je vous tends les bras ,
prenez-moi : si je n'ai pas la force de
me donner à vous , attirez-moi par la
douceur de vos parfums : entraînez-
moi après vous par les liens de votre
amour. Seigneur , à qui serois-je , si je
ne suis à vous ? Quel rude esclavage ,
que d'être à soi & à ses passions ! O
vraie liberté des enfans de Dieu ! on
ne vous connoît pas. Heureux qui a
découvert où elle est , & qui ne la
cherche plus où elle n'est pas ! Heureux

Tome I,

L

122 VIII. *Prière pour se donner , &c.*

mille fois , qui dépend de Dieu en tout pour ne dépendre plus que de lui seul ?

Mais d'où vient, ô mon divin Epoux ! que l'on craint de rompre ses chaînes ? Les vanités passagères valent - elles mieux que votre éternelle vérité , & que vous-même ? Peut - on craindre de se donner à vous ? O folie monstrueuse ! Ce seroit craindre son bonheur ; ce seroit craindre de sortir de l'Egypte pour entrer dans la Terre promise ; ce seroit murmurer dans le Désert , & se dégoûter de la manne par le souvenir des oignons d'Egypte.

Ce n'est pas moi qui me donne à vous ; c'est vous , ô mon Dieu , qui vous donnez tout à moi. Je n'hésite point de vous donner mon cœur. Quel bonheur d'être dans la solitude , & d'y être avec vous , de n'écouter & de ne dire plus ce qui est vain & inutile , pour vous écouter ! O Sagesse infinie ! Ne me parlerez-vous pas mieux que ces hommes vains ? Vous me parlerez , ô amour de mon Dieu ! vous m'instruirez ; vous me ferez fuir la vanité & le mensonge ; vous me nourrirez de vous ; vous retiendrez en moi

VIII. *Prière pour se donner, &c.* 123 ;
toute vaine curiosité. Seigneur, quand
je considère votre joug, il me semble
trop doux ; & est-il donc la croix que
je dois porter, en vous suivant tous
les jours de ma vie ? N'avez-vous
point d'autre calice plus amer de votre
passion à me faire boire jusqu'à la lie ?
Bornez-vous à cette retraite paisible
sous une sainte règle, & parmi tant
de bons exemples, l'austère pénitence
que j'ai méritée par mes péchés ? O
amour ! Vous ne faites qu'aimer ; vous
ne frappez point, vous épargnez ma
foiblesse. Craindrois-je après cela de
m'approcher de vous ? Les croix de
la solitude pourront-elles m'effrayer ?
Celles dont le monde accable, doi-
vent faire peur. Quel aveuglement de
ne les craindre pas !

O misère infinie, que votre seule
miséricorde peut surpasser ! Moins j'ai
eu de lumières & de courage, plus j'ai
été digne de votre compassion. O Dieu !
Je me suis rendu indigne de vous, mais
je peux devenir un miracle de votre
grace. Donnez-moi tout ce qui me
manque, & il n'y aura rien en moi qui
n'exalte vos dons.

IX.

De la Méditation.

IL est certain que , quand on a posé de solides fondemens d'une entière conversion de cœur , d'une exacte pénitence , & d'une sérieuse méditation de toutes les vertus du Christianisme , en détail , & par rapport à la pratique , on s'accoutume peu à peu tellement à toutes ces vérités , qu'à la fin on les envisage d'une vûe simple & fixe , sans avoir besoin de recommencer toujours à se convaincre de chacune en particulier. Alors , ces vérités se réunissent toutes dans un certain goût de Dieu , si pur & si intime , qu'on trouve tout en lui. Ce n'est plus presque l'esprit qui cherche & qui raisonne , c'est la volonté qui aime , & qui se plonge dans le bien infini.

Mais cet état n'est pas le vôtre. Il faut que vous marchiez long-tems par la voie des pécheurs qui commen-

IX. *De la Méditation.* 125

cent à chercher Dieu : la méditation ordinaire est votre partage. Trop heureux que Dieu daigne vous y admettre.

Marchez donc en esprit , comme Abraham , sans savoir où vous allez : contentez-vous du pain quotidien , & souvenez-vous que dans le Désert la manne qu'on amassoit pour plus d'un jour , se corrompoit d'abord ; tant il est vrai que les enfans de Dieu doivent se renfermer dans l'ordre des graces présentes , sans vouloir prévenir les desseins de sa providence sur eux.

Méditez donc , puisque voici pour vous le tems de méditer , tous les mystères de JESUS-CHRIST & toutes les vérités de l'Evangile , que vous avez si long-tems ignorées & contredites. Quand Dieu aura bien effacé en vous l'impression de toutes les maximes mondaines , & que l'Esprit de JESUS-CHRIST n'y laissera plus aucune trace de vos anciens préjugés ; alors il faudra examiner l'attrait que la grace vous donnera , & le suivre pas à pas , sans le prévenir : cependant , demeurez en paix dans le sein de Dieu , comme

un petit enfant dans le sein de sa mère , & entre ses bras : contentez-vous de penser à vos sujets de méditation d'une manière simple & aisée : laissez-vous aller doucement aux vérités qui vous toucheront , & que vous sentez qui nourrissent votre cœur. Evitez tous les efforts qui échauffent la tête , & qui mettent souvent beaucoup moins la piété dans une volonté pure & droite de s'abandonner à Dieu , que dans une vivacité dangereuse d'imagination. Fuyez aussi toutes les réflexions subtiles : bornez-vous à des considérations aisées : repassez-les souvent. Ceux qui passent trop légèrement d'une vérité à une autre , ne nourrissent que leur curiosité & leur inquiétude ; ils se dissipent même l'esprit par une trop grande multitude de vûes.

Il faut donner à chaque vérité le tems de jeter de profondes racines dans le cœur : l'essentiel est d'aimer. Rien ne cause de si grandes indigestions que de manger beaucoup & à la hâte. Digérez donc à loisir chaque

vérité, si vous voulez en tirer le suc pour vous en bien nourrir : mais point de retours inquiets sur vous-même. Comptez que votre oraison ne sera bonne, qu'autant que vous la ferez sans vous gêner, sans vous échauffer, & sans être inquiet.

Je fais bien que vous ne manquerez pas d'avoir beaucoup de distractions : mais il n'y a qu'à les supporter sans impatience, & qu'à les laisser disparaître, pour demeurer attentif à votre sujet, chaque fois que vous apercevrez l'égarement de votre imagination. Ainsi ces distractions involontaires ne pourront vous nuire ; & la patience avec laquelle vous les supporterez sans vous rebuter, vous avancera plus qu'une oraison plus lumineuse, où vous vous complairiez davantage. Le vrai moyen de vaincre les distractions, est de ne les attaquer point directement avec chagrin : ne vous rebutez, ni de leur longueur ; ni de leur nombre.

Il n'est question maintenant que de vous occuper doucement des sujets que vous avez pris : il est vrai seule-

ment que vous devez rendre cette occupation la plus sainte que vous pourrez ; & voici comment.

Ne vous chargez point d'un grand nombre de pensées différentes sur chaque sujet ; mais arrêtez-vous aussi long-tems à chacune , qu'elle pourra donner quelque nourriture à votre cœur. Peu à peu vous vous accoutumerez à envisager les vérités fixement , & sans sauter de l'une à l'autre. Ce regard fixe & constant de chaque vérité , servira à les approfondir davantage dans votre cœur. Vous acquérerez l'habitude de vous arrêter dans vos sujets par goût & par acquiescement paisible ; au lieu que la plupart des gens ne font que les considérer par un raisonnement passager. Ce sera le vrai fondement de tout ce que Dieu voudra peut-être faire dans la suite en vous : il y amortira même par là l'activité naturelle de l'esprit , qui voudroit toujours découvrir des choses nouvelles , au lieu de s'enfoncer davantage dans celles qu'il connoît déjà. Il ne faut pourtant pas s'efforcer d'abord pour continuer à

méditer une vérité, lorsqu'on n'y trouve plus aucun suc : je propose seulement de ne la quitter , que quand vous sentez qu'elle n'a plus rien à vous fournir pour votre nourriture.

Pour les affections , réservez toutes celles que la vûe de votre sujet vous inspirera , & laissez-vous y aller doucement : mais ne vous excitez pas trop à de grands efforts ; car ces efforts vous épuiseront , vous échaufferont la tête , vous dessécheront même ; & en ce qu'ils vous occuperont trop de vos propres mouvemens , vous donneroient une confiance dangereuse en votre propre industrie , pour vous toucher vous-même : enfin vous attacheroient trop au goût sensible , & par-là vous prépareroient de grands mécomptes , pour le tems où vous serez plus au sec. Contentez-vous donc de suivre simplement & sans trop de réflexion , les mouvemens affectueux que Dieu vous donnera à la vûe de votre sujet , ou de quelque autre vérité. Pour les choses d'un autre état plus élevé , n'y songez point : il y a le tems de chaque

chose , & l'importance est de ne le prévenir jamais.

C'est une des plus grandes règles de la vie spirituelle , de se renfermer dans le moment présent , sans regarder plus loin. Vous savez que les Israélites suivoient dans le Désert la colonne de nuée ou de feu , sans savoir où elle les menoit : ils ne pouvoient prendre de la manne que pour un jour ; le reste se corrompoit. Il n'est point question d'aller vite maintenant : ne songez qu'à poser les fondemens de l'édifice , & à les bien creuser par un entier renoncement à vous-même , & par un abandon sans aucune réserve aux ordres de Dieu. Après cela , Dieu élèvera , sur ce fondement , tel édifice qu'il lui plaira. Livrez-vous à lui , & fermez les yeux. Que cette conduite de foi , où l'on marche comme Abraham , sans savoir où l'on va , est grande , & qu'elle attire de bénédictions !

Alors Dieu fera votre guide ; il voyagera lui-même avec vous , comme il est dit qu'il s'étoit fait voyageur avec les Israélites , pour les me-

X. *De la Mortification.* 131

ner pas à pas au travers du Désert, jusqu'à la Terre promise. Que vous seriez heureux, si vous laissiez Dieu prendre possession de vous, pour y faire selon ses vûes, & non selon votre goût, tout ce qu'il voudra !

X.

De la Morrification.

Dieu nous fait exercer la mortification à toute heure, & à tout moment : mais rien n'est plus faux que la maxime, qu'il faut toujours choisir ce qui mortifie le plus. Par cette règle, on ruineroit bientôt sa santé, sa réputation, ses affaires, ses commerces avec ses parens & amis, & les bonnes œuvres dont la Providence nous charge. Je ne doute point qu'on ne doive éviter certaines choses, quand on a éprouvé qu'elles nuisent à la santé, comme certains alimens, &c. Cela sans doute épargnera bien quelques souffrances : mais cela ne va pas à flatter le corps, ni ne demande

132 X. *De la Mortification.*

pas l'usage des choses exquisés ; au contraire cela conduit à une vie sobre , & par conséquent mortifiée dans bien des choses.

L'infirmité & le régime sont deux bonnes pénitences. C'est par immortification que l'on manque au régime ; ce n'est ni courage contre la douleur , ni détachement de la vie , mais foiblesse pour le plaisir , & impatience contre tout ce qui gêne. C'est une grande contrainte de s'assujettir à un régime pour éviter de détruire la santé. On craindrait moins de souffrir & d'être malade , que d'être toujours aux prises avec soi-même pour combattre ses goûts : on aime encore mieux la liberté & le plaisir que la santé. Mais Dieu redresse tout dans un cœur dès qu'il le possède ; il fait qu'on s'accoutume doucement à la règle ; il ôte une certaine roideur dans la volonté , & une dangereuse confiance qu'on avoit en son propre sens. Dieu éteint les desirs , il attédie les passions , il détache l'homme , non-seulement des objets extérieurs , mais encore de soi-même ; il le rend doux , aimable ,

simple , petit , prêt à croire ou à ne croire pas , à vouloir & à ne vouloir pas , selon son bon plaisir. Soyons ainsi : Dieu le veut , & le veut faire en nous ; n'y résistons pas. La mortification qui vient de l'ordre de Dieu , est plus utile que la douceur de la prière , qui seroit de notre choix & de notre goût.

Pour les austérités , il faut avoir égard à l'attrait , à l'état , aux besoins , & au tempérament de chaque personne. Souvent une mortification simple , qui consiste dans une continuelle fidélité dans les croix de providence , est au-dessus de la recherche des grandes austérités , qui rendent la vie plus singulière , & tentent de vaines complaisances. Quiconque ne refuse rien dans l'ordre de Dieu , & ne recherche rien hors de cet ordre , ne finit jamais sa journée , sans avoir part à la croix de JESUS-CHRIST. Il y a une providence nécessaire pour les croix , comme pour les choses nécessaires à la vie : c'est le pain quotidien : Dieu ne nous en laisse jamais manquer ; quelquefois même , c'est une mortification

très-pure pour les ames ferventes, de ne se point mortifier à leur mode, & de se laisser mortifier de momens à autres, selon les desseins de Dieu.

Quand on n'est pas fidèle dans les mortifications de providence, il y a sujet de craindre beaucoup d'illusion dans les autres, qu'on recherche par ferveur : cette ferveur est souvent trompeuse ; & je crois qu'il est bon de commencer à éprouver une ame, dans cette fidélité aux croix journalières & de providence.

Quand une personne est également prête à rechercher les austérités ou à ne les rechercher pas, on peut ou la laisser faire, ou la retenir, ou l'exciter, selon les besoins qu'elle a de se précautionner ; mais toujours en ménageant son corps & son esprit : je dis son esprit ; car l'esprit goûte quelquefois une paix douce, & une certaine joie dans la vertu, qu'il n'est pas à propos de troubler par une conduite trop dure : il faut laisser cette joie en liberté ; la gêne & la contrainte n'entrent point au Royaume des Cieux, où tout est paix, joie & amour,

X I.

Sur le Renoncement à soi-même.

SI vous voulez bien comprendre ce que c'est que se renoncer soi-même, vous n'avez qu'à vous souvenir de la difficulté que vous sentîtes au-dedans de vous, & que vous témoignâtes fort naturellement, quand je disois de ne jamais compter pour rien ce *moi*, qui nous est si cher. *Se renoncer*, c'est se compter pour rien; & quiconque en sent la difficulté, a déjà compris en quoi consiste ce renoncement, qui révolte toute la nature. Puisque vous avez senti le coup, il faut qu'il ait trouvé la plaie de votre cœur: c'est à vous à laisser faire la main toute-puissante de Dieu, qui saura bien vous arracher à vous-même.

Le fond de notre mal est, de nous aimer d'un amour aveugle, qui va jusqu'à l'idolâtrie. Tout ce que nous aimons au dehors, nous ne l'aimons

que pour nous. Il faut se désabuser de toutes ces amitiés généreuses , où l'on paroît s'oublier pour ne penser plus qu'aux intérêts des personnes auxquelles on s'attache. Quand on ne cherche pas un intérêt bas & grossier dans le commerce de l'amitié , on y recherche un autre intérêt , qui , pour être plus délicat , plus caché , & plus honnête selon le monde , n'en est que plus dangereux & plus capable de nous empoisonner , en nourrissant mieux l'amour propre.

On cherche donc dans ces amitiés , qui paroissent & aux autres & à nous-mêmes si généreuses & si désintéressées , ce plaisir d'aimer sans intérêt , & de s'élever par ce sentiment noble au-dessus de tous les cœurs foibles & attachés à des intérêts sordides. Outre ce témoignage qu'on veut se rendre à soi-même pour flatter son orgueil , on cherche encore dans le monde la gloire du désintéressement & de la générosité ; on cherche à être aimé par ses amis , quoiqu'on ne cherche pas à être servi par eux ; on espère qu'ils seront char-

més

més de tout ce que l'on fait pour eux , sans retour sur soi ; & par-là on trouve ce retour sur soi , qu'on semble abandonner : car qu'y a-t-il de plus doux & de plus flatteur pour un amour propre sensé & d'un goût délicat , que de se voir applaudi jusqu'à ne passer plus pour un amour propre ?

On voit une personne qui paroît toute aux autres , & point à elle-même , qui fait les délices des honnêtes gens , qui se modère , qui semble s'oublier. L'oubli de soi-même est si grand , que l'amour propre même veut l'imiter , & ne trouve point de gloire pareille à celle de ne paroître en chercher aucune. Cette modération & ce détachement de soi , qui seroit la mort de la nature , si c'étoit un sentiment réel & effectif , devient au contraire l'aliment le plus subtil & le plus imperceptible d'un orgueil qui méprise tous les moyens ordinaires de s'élever , & qui veut fouler aux pieds tous les sujets de vanité grossiers , qui élèvent le reste des hommes.

Mais il est facile de démasquer cet orgueil modeste , quoiqu'il ne paroisse orgueil d'aucun côté , tant il semble avoir renoncé à tout ce qui flatte les autres. Si on le condamne , il supporte impatiemment d'être condamné ; si les gens qu'il aime & qu'il sert , ne le payent point d'amitié , d'estime & de confiance , il est piqué au vif ; vous le voyez : il n'est pas désintéressé , quoiqu'il s'efforce de le paroître : à la vérité il ne se paye point d'une monnoie aussi grossière que les autres ; il ne lui faut ni louanges fades , ni argent , ni fortune , qui consiste en charges & en dignités extérieures : il veut pourtant être payé : il est avide de l'estime des honnêtes gens ; il veut aimer , afin qu'on l'aime , & qu'on soit touché de son désintéressement ; il ne paroît s'oublier , que pour mieux occuper de soi tout le monde.

Ce n'est point qu'il fasse toutes ces réflexions d'une manière développée ; il ne dit pas : Je veux tromper tout le monde par mon désintéressement , afin que tout le monde m'aime & m'admire ; non , il n'oseroit se dire à soi-même

me des choses si grossières & si indignes : mais il se trompe en trompant les autres ; il se mire avec complaisance dans son désintéressement , comme une belle femme dans son miroir ; il s'attendrit sur soi-même , en se voyant plus sincère & plus désintéressé que le reste des hommes ; l'illusion qu'il répand sur les autres , rejaillit sur lui ; il ne se donne aux autres que pour ce qu'il croit être , c'est-à-dire , pour désintéressé : & voilà ce qui le flatte le plus.

Si peu qu'on rentre sérieusement au dedans de soi , pour observer ce qui nous attriste & ce qui nous flatte , on reconnoîtra aisément que l'orgueil , suivant qu'il est plus grossier ou plus délicat , a des goûts différens.

Mais l'orgueil , quelque bon goût que vous lui donniez , est toujours orgueil , & celui qui paroît le plus modéré & le plus raisonnable , est le plus diabolique : car , en s'estimant , il méprise les autres , il a pitié des gens qui se repaissent de sottes vanités , il connoît le vuide des grandeurs & des plus hauts rangs , il ne peut supporter les gens qui s'enyvrent de leur fortune ;

il veut par sa modération , être au dessus de la fortune même , & par - là se faire un nouveau degré d'élévation , pour laisser à ses pieds toute la fausse gloire du genre humain : c'est vouloir , comme Lucifer , devenir semblable au Très-haut : on veut être une espèce de divinité au dessus des passions & des intérêts des hommes , & on ne s'apperçoit pas , qu'on se met au dessus des hommes , par cet orgueil trompeur qui nous aveugle.

Concluons donc , qu'il n'y a que l'amour de Dieu , qui puisse nous faire sortir de nous. Si la puissante main de Dieu ne nous soutient pas , nous ne saurions où poser le pied , pour faire un pas hors de nous-mêmes.

Il n'y a point de milieu : il faut rapporter tout à Dieu ou à nous-mêmes. Si nous rapportons tout à nous-mêmes, nous n'avons pas d'autre Dieu que ce *moi* , dont j'ai tant parlé ; si au contraire nous rapportons tout à Dieu , nous sommes dans l'ordre ; & alors , ne nous regardant plus que comme les autres créatures , sans intérêt propre , & par la seule vue d'accomplir la volonté de

Dieu, nous entrons dans ce renoncement à nous-mêmes, que vous souhaitez de bien comprendre.

Mais encore une fois, rien ne boucheroit tant votre cœur à la grace du renoncement, que cet orgueil philosophique, & cet amour propre déguisé en générosité mondaine, dont vous devez vous défier, à cause de la pente naturelle & de l'habitude que vous y avez. Plus on a par son naturel un fond de franchise, de désintéressement, de plaisir à faire le bien, de délicatesse de sentiment, de goût pour la probité & pour l'amitié désintéressée, plus on doit se dépandre de soi, & craindre de se complaire en ces dons naturels.

Ce qui fait qu'aucune créature ne peut nous tirer de nous-mêmes, c'est qu'il n'y en a aucune, qui mérite que nous la préférions à nous. Il n'y en a aucune qui ait, ni le droit de nous enlever à nous-mêmes, ni la perfection qui seroit nécessaire pour nous attacher à elle sans retour sur nous, ni enfin le pouvoir de rassasier notre cœur dans cet attachement. De-là vient que nous n'aimons rien hors de nous, que pour

le rapporter à nous : nous choisissons ; ou selon nos passions grossières & brutales, si nous sommes brutaux & grossiers, ou selon le goût que notre orgueil a de la gloire, si nous avons assez de délicatesse, pour ne nous contenter pas de ce qui est grossier & brutal.

Mais Dieu fait deux choses, que lui seul peut faire ; l'une, de se montrer à nous avec tous ses droits sur sa créature, & avec tous les charmes de sa bonté. On sent bien qu'on ne s'est pas fait soi-même, & qu'ainsi on n'est pas fait pour soi ; qu'on est fait pour la gloire de celui à qui il a plu de nous faire ; qu'il est trop grand pour rien faire que pour lui-même ; qu'ainsi toute notre perfection & tout notre bonheur est de nous perdre en lui.

Voilà ce qu'aucune créature, quelque éblouissante qu'elle soit, ne peut jamais nous faire sentir pour elle. Bien loin d'y trouver cet infini, qui nous remplit, & qui nous transporte en Dieu, nous trouvons toujours au contraire dans la créature un vuide, une impuissance de remplir notre cœur, une imperfection qui nous laisse tou-

jours retomber en nous-mêmes.

La seconde merveille que Dieu fait, c'est de remuer notre cœur comme il lui plaît, après avoir éclairé notre esprit. Il ne se contente pas de se montrer infiniment aimable, mais il se fait aimer, en produisant, par sa grace, son amour dans nos cœurs : ainsi il exécute lui-même en nous ce qu'il nous fait voir que nous lui devons.

Vous direz peut-être que vous voudriez savoir d'une manière plus sensible, & plus en détail, ce que c'est que *se renoncer* : je vais tâcher de vous satisfaire.

On comprend aisément que nous devons renoncer aux plaisirs criminels, aux fortunes injustes, & aux grossières vanités ; parce que le renoncement à toutes ces choses, consiste dans un mépris qui les rejette absolument, & qui en condamne toute jouissance : mais il n'est pas aussi facile de comprendre le renoncement aux biens légitimement acquis, aux douceurs d'une vie honnête & modeste, enfin aux honneurs qui viennent de la bonne réputation, & d'une vertu qui s'élève au-dessus de l'envie.

144 XI. *Sur le Renoncement*

Ce qui fait qu'on a peine à comprendre qu'il faille renoncer à ces choses, c'est qu'on ne doit pas les rejeter avec horreur ; & qu'au contraire , il faut les conserver pour en user , selon l'état où la divine Providence nous met.

On a besoin des consolations d'une vie douce & paisible , pour se soulager dans les embarras de sa condition ; il faut pour les honneurs , avoir égard aux bienséances : il faut conserver pour ses besoins le bien qu'on possède. Comment donc renoncer à toutes ces choses , pendant qu'on est occupé du soin de les conserver ? C'est qu'il faut , sans passion , faire modérément ce que l'on peut pour conserver ces choses , afin d'en faire un usage sobre , & non pas en vouloir jouir , & y mettre son cœur.

Je dis un *usage sobre* : parce que quand on ne s'attache point à une chose avec passion pour en jouir , & pour y chercher son bonheur , on n'en prend que ce qu'on ne peut s'empêcher de prendre : comme vous voyez qu'un sage & fidèle Econome s'étudie à ne prendre sur le bien de son maître , que
ce

ce qui lui est précisément nécessaire pour ses véritables besoins.

Ainsi la manière de renoncer aux mauvaises choses, est d'en rejeter l'usage avec horreur ; & la manière de renoncer aux bonnes, est de n'en user jamais qu'avec modération pour la nécessité, en s'étudiant à retrancher tous les besoins imaginaires dont la nature avide se veut flatter.

Remarquez qu'il faut, non-seulement renoncer aux choses mauvaises, mais encore aux bonnes ; car JESUS-CHRIST a dit sans restriction : (a) *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple.*

Il faut donc que tout Chrétien renonce à tout ce qu'il possède, même aux choses les plus innocentes ; puisqu'elles cesseroient de l'être, s'il n'y renonçoit pas.

Il faut qu'il renonce même aux choses qu'il est obligé de conserver avec un grand soin, comme le bien de sa famille, ou comme sa propre réputation ; puisqu'il ne doit tenir de cœur à aucune de toutes ces choses : il ne doit les

(a) Luc. 14. v. 3.

conserver que pour un usage sobre & modéré ; enfin il doit être prêt à tout perdre , toutes les fois que la Providence voudra l'en priver.

Il doit même renoncer aux personnes qu'il aime le plus , & qu'il est obligé d'aimer ; & voici en quoi consiste ce renoncement : c'est de ne les aimer que pour Dieu , d'user sobrement & pour le besoin , de la consolation de leur amitié , d'être prêt de les perdre quand Dieu le voudra , & de ne vouloir jamais chercher en eux le vrai repos de son cœur. Voilà cette chasteté de la vraie amitié Chrétienne , qui ne cherche que l'Epoux sacré dans l'ami mortel & terrestre. En cet état , on use de la créature & *du monde comme n'en usant point*, suivant (a) le terme de saint Paul : on ne veut point jouir , on use seulement de ce que Dieu donne , & qu'il veut qu'on aime ; mais on en use avec la retenue d'un cœur , qui n'en use que pour la nécessité , & qui se réserve pour un plus digne objet.

C'est en ce sens que JESUS-CHRIST veut qu'on laisse père , mère , frères ,

(a) 1. Cor. 7. v. 31.

sœurs & amis, & qu'il est venu apporter le glaive au milieu des familles.

Dieu est jaloux : si vous tenez par le fond du cœur à quelque créature, votre cœur n'est plus digne de lui ; il le rejette comme une épouse qui se partage entre l'époux & l'étranger.

Après avoir renoncé à tout ce qui est autour de nous & qui n'est pas nous-mêmes, il faut enfin venir au dernier sacrifice, qui est celui de tout ce qui est en nous, & nous-mêmes.

Le renoncement à notre corps est affreux pour la plupart des personnes délicates & mondaines. Ces personnes foibles ne connoissent rien qui soit plus elles-mêmes, pour ainsi dire, que leur corps, qu'elles flattent & qu'elles ornent avec tant de soin : Souvent même ces personnes désabusées des graces du corps, conservent un amour pour la vie corporelle, qui va jusqu'à une honteuse lâcheté, & qui les fait frémir au seul nom de la mort.

Je crois que votre courage naturel

vous élève assez au-dessus de ces craintes ; il me semble que je vous entends dire ; je ne veux ni flatter mon corps , ni hésiter à consentir à sa destruction ; quand Dieu voudra le frapper & le mettre en poudre.

Mais , quoiqu'on renonce ainsi à son corps , il reste de grands obstacles pour renoncer à son esprit. Plus on méprise ce corps de boue par un courage naturel , plus on est tenté d'estimer ce qu'on porte au-dedans de soi , qui va jusqu'à mépriser le corps.

On est pour son esprit , pour sa sagesse & pour sa vertu , comme une jeune femme mondaine est pour sa beauté : on s'y complaît ; on se fait bon gré d'être sage , modéré , préservé de l'ivresse des autres ; & par là on s'enivre du plaisir même de ne pas paroître enivré de la prospérité : on renonce par une modération pleine de courage , à la jouissance de tout ce que le monde a de plus flatteur ; mais on veut jouir de sa modération même.

O que cet état est dangereux ! Q

que ce poison est subtil ! O que vous manquerez à Dieu , si vous livriez votre cœur à ce raffinement d'amour propre ! Il faut donc renoncer à toute jouissance & à toute complaisance naturelle de votre sagesse & de votre vertu.

Remarquez que , plus les dons de Dieu sont purs & excellens , plus Dieu en est jaloux.

Il a fait miséricorde au premier homme pécheur , & il a condamné sans miséricorde l'ange rebelle. L'ange & l'homme avoient péché par l'amour d'eux-mêmes ; & comme l'ange étoit parfait , en sorte qu'il étoit tenté de se regarder comme une espèce de divinité , Dieu a puni son infidélité avec une jalousie plus sévère qu'il n'a puni celle de l'homme. Concluons donc que Dieu est plus jaloux de ses dons les plus excellens , que des choses les plus communes : il veut qu'on ne tienne à rien qu'à lui-même , & qu'on ne s'attache à ses dons , quelque purs qu'ils soient , que suivant son dessein , pour nous unir plus facilement & plus intimement à lui seul. Quiconque envisa-

150 XI. *Sur le Renoncement , &c.*

ge avec complaisance & avec un certain plaisir de propriété une grace , la tourne en poison.

Ne vous appropriiez donc jamais , non-seulement les choses extérieures , comme la faveur , vos talens ; mais pas même les dons intérieurs. Votre bonne volonté n'est pas moins un don de miséricorde que l'être & la vie , qui viennent de Dieu : vivez comme à l'emprunt : tout ce qui est en vous & tout ce qui est vous-même , n'est qu'un bien prêté : servez-vous-en , selon l'intention de celui qui le prête ; mais n'en disposez jamais comme d'un bien qui soit à vous.

C'est cet esprit de désappropriation & de simple usage de soi-même & de notre esprit , pour suivre les mouvemens de Dieu , qui est le seul véritable propriétaire de sa créature , en quoi consiste le solide renoncement à nous-mêmes.

Vous me demanderez apparemment , quelle doit être en détail la pratique de cette désappropriation & de ce renoncement : mais je vous répondrai , que ce sentiment n'est pas plutôt dans

XII. Du Détachement de soi-même. 151
le fond de la volonté, que Dieu mène
lui-même l'ame comme par la main,
pour l'exercer dans ce renoncement en
toutes les occasions de la journée.

Ce n'est point par des réflexions pé-
nibles, & par des contentions conti-
nuelles, qu'on se renonce; c'est seule-
ment en s'absténant de se rechercher,
& de vouloir se posséder à sa mode,
qu'on se perd en Dieu.

XII.

Du Détachement de soi-même.

QUand j'ai dit que quiconque n'est
point attaché à soi-même par la
volonté, en est détaché véritablement,
j'ai songé à prévenir ou à guérir les
scrupules qu'on peut avoir pour les
retours qu'on fait sur soi-même. Les
ames fidèles à se renoncer sont souvent
tourmentées par certaines vûes d'inté-
rêt propre qu'elles ont en parlant ou
en agissant. Elles craignent de n'avoir
pas résisté à une vaine complaisance, à

152 XII. *Sur le Détachement*

un motif de gloire , au goût d'une commodité , à une recherche de soi-même dans les consolations de la vertu. Tout cela fait peur à une ame tendre , elle s'en accuse. Pour la rassûrer , il est bon de lui dire que tout le bien & tout le mal sont dans la volonté. Quand ces retours sur son propre intérêt sont involontaires , ils n'empêchent point qu'on ne soit véritablement détaché de soi.

Mais quand on est réellement détaché de soi (dites-vous) peut-on avoir volontairement ces vûes d'intérêt propre qui soient volontaires ? A cela je répons qu'il est rare qu'une ame véritablement détachée d'elle , & attachée à Dieu , se cherche encore pour son propre intérêt de propos délibéré. Mais il est nécessaire pour la mettre au large , & pour l'empêcher d'être continuellement sur les épines , de savoir une bonne fois , que les retours involontaires sur notre propre intérêt ne nous rendent point désagréables à Dieu , non plus que les autres tentations , auxquelles on n'a donné aucun consentement. D'ailleurs il faut com-

prendre que les personnes qui ont une sincère piété , mais qui ne sont pas entièrement mortes à la commodité de la vie , ou à l'amitié , se laissent un peu aller à se rechercher elles-mêmes sur toutes ces choses. On n'y va pas directement & ouvertement tête baissée , mais on s'y laisse entraîner comme par occasion. On tient encore à soi par toutes ces choses ; & une marque évidente qu'on y tient , c'est que si quelque un ébranle ces soutiens de la nature , elle est désolée. Si quelque accident trouble le repos de notre vie , ou menace notre réputation , ou détache de nous les gens dont nous estimons l'amitié , nous sentons alors en nous une vive douleur , qui marque combien l'amour propre est encore vivant & sensible.

Nous tenons donc encore à nous , presque sans nous en appercevoir ; & il n'y a que les occasions de perte qui nous découvrent le vrai fond de notre cœur. Ce n'est qu'à mesure que Dieu nous les arrache , ou qu'il fait semblant de nous les arracher , que nous en perdons une propriété injuste & maligne ,

154 XII. *Sur le Détachement*
par le sacrifice que nous lui en faisons.

Tout ce qu'on appelle usage modéré, ne nous assure point de notre détachement, comme nous en sommes assurés par une privation tranquille. Il n'y a que la perte, & la perte que Dieu opère lui-même, qui nous désapproprie véritablement.

En cet état de piété sincère, mais encore imparfaite, on a une infinité de ces recherches secrètes de soi-même. Il y a un tems, où on ne les voit pas encore distinctement, & où Dieu permet que la lumière intérieure n'aille pas plus loin que la force de sacrifier, JESUS-CHRIST dit intérieurement ce qu'il disoit à ses Apôtres (a) *J'ai bien d'autres choses à vous découvrir ; mais vous n'êtes pas encore capables de les porter.*

On voit en soi de bonnes intentions qui sont véritables : mais on seroit effrayé, si l'on pouvoit voir à combien de choses on tient encore. Ce n'est pas d'une volonté pleine, & avec réflexion qu'on a ces attachemens. On ne dit pas en soi-même : Je les ai, & je

(a) Jean 16. v. 12.

veux les avoir : mais enfin , on les a ; & quelquefois même on craint de trop creuser , & de les trouver. On sent sa foiblesse , on n'ose pénétrer plus loin. Quelquefois aussi on voudroit trouver tout pour tout sacrifier : mais c'est un zèle indiscret & téméraire , comme celui de S. Pierre , qui disoit (*a*) : *Je suis prêt à mourir* ; & une servante lui fit peur. On cherche à découvrir toutes ses foiblesse ; & Dieu nous ménage dans cette recherche. Il nous refuse une lumière trop avancée pour notre état ; il ne permet pas que nous voyions dans notre cœur ce qu'il n'est pas encore tems d'en arracher. C'est un ménagement admirable de la bonté de Dieu , de ne nous solliciter jamais intérieurement à lui sacrifier quelque chose , que nous avons aimée & possédée jusqu'ici , sans nous en donner une lumière ; & de ne nous donner jamais la lumière du sacrifice , sans nous en donner la force. Jusques-là nous sommes à l'égard de ce sacrifice , comme les Apôtres étoient sur ce que JESUS-CHRIST leur prédisoit de sa

(*a*) Luc. 22. v. 33.

156 XII. *Sur le Détachement*

mort. Ils n'y comprenoient rien , & leurs yeux étoient fermés à la lumière. Les ames les plus droites & les plus vigilantes contre leurs défauts , sont encore dans cet état d'obscurité sur certains détachemens , que Dieu réserve à un état de foi & de mort plus avancée. Il ne faut point vouloir en prévenir le tems , & il suffit de demeurer en paix , pourvû qu'on soit fidèle dans tout ce qu'on connoît. S'il reste quelque chose à connoître , Dieu nous le découvrira.

Cependant , c'est un voile de miséricorde , dont Dieu nous cache ce que nous ne serions pas encore capables de porter. On a un certain zèle impatient pour sa propre perfection ; on voudroit d'abord voir tout , & sacrifier tout : mais une humble attente sous la main de Dieu , & un doux support de soi-même , sans se flatter dans cet état de ténèbres & de dépendance , nous sont infiniment plus utiles pour mourir à nous-mêmes , que tous ces efforts inquiets pour avancer notre perfection.

Contentons-nous donc de suivre ,

sans regarder plus loin , toute la lumière qui nous est donnée de moment à autre. C'est le pain quotidien ; Dieu ne le donne que pour chaque jour. C'est encore la manne : Celui qui veut en prendre double portion , & faire provision pour le lendemain , s'abuse grossièrement. Elle pourrira dans ses mains , il n'en mangera pas plus que celui qui n'en a pris que pour sa journée.

C'est cette dépendance d'enfant envers son pere , à laquelle Dieu nous veut plier , même pour le spirituel. Il nous dispense la lumière intérieure , comme une sage mere donneroit à sa fille de l'ouvrage à faire. Elle ne lui en donneroit de nouveau , qu'au moment que le premier seroit fini.

Avez-vous achevé tout ce que Dieu a mis devant vous ? Dans l'instant même il vous présentera un nouveau travail ; Car il ne laisse jamais l'ame oisive & sans progrès dans le détachement. Si au contraire , vous n'avez point encore fini le premier travail , il vous cache celui qui doit suivre. Un voyageur qui marche dans une vaste campagne fort unie , ne

voit rien au-de-là d'une petite hauteur, qui termine l'horison bien loin de lui. Est-il arrivé à cette hauteur ? il découvre d'abord une nouvelle étendue de pays aussi vaste que la première. Ainsi, dans la voie du dépouillement & du renoncement à soi-même, on s'imagine découvrir tout d'un premier coup d'œil ; on croit qu'on ne réserve rien, & qu'on ne tient ni à soi, ni à autre chose. On aimeroit mieux mourir que d'hésiter à faire un sacrifice universel.

Mais dans le détail journalier, Dieu nous montre sans cesse de nouveaux pays. On trouve dans son cœur mille choses qu'on auroit juré n'y être pas. Dieu ne nous les montre qu'à mesure qu'il les fait sortir. C'est comme un abcès qui crève. Le moment qu'il crève, est l'unique qui fait horreur. Auparavant on le portoit sans le sentir, & on ne croyoit pas l'avoir. On l'avoit pourtant, & il ne crève qu'à cause qu'on l'avoit. Quand il étoit caché, on se croyoit sain & propre : quand il crève, on sent l'infection du pus. Ce moment où il crève, est le

moment salutaire, quoiqu'il soit douloureux & dégoûtant. Chacun porte au fond de son cœur un amas d'ordures, qui le feroit mourir de honte, si Dieu nous en montrait tout le poison & toute l'horreur. L'amour propre feroit dans un supplice insupportable. Je ne parle point ici de ceux qui ont le cœur gangrené par les vices énormes : je parle des âmes qui paroissent droites & pures. On verroit une folle vanité qui n'ose se découvrir, & qui demeure toute honteuse dans les derniers replis du cœur. On verroit des complaisances en soi, des hauteurs de l'orgueil, des recherches délicates de l'amour propre, & mille autres replis intérieurs, qui sont aussi réels qu'inexplicables. Nous ne les verrons qu'à mesure que Dieu commencera de les faire sortir. Tenez, nous dira-t-il intérieurement, voilà la corruption qui étoit dans le profond abîme de votre cœur. Après cela, glorifiez-vous : promettez-vous quelque chose de vous-mêmes.

Laissons donc faire Dieu, & contentons-nous d'être fidèles à la lumière

160 XII. *Sur le Détachement , &c.*

du moment présent. Elle apporte avec elle tout ce qu'il nous faut pour nous préparer à la lumière du moment qui fuit ; & cet enchaînement de graces , qui entrent , comme les anneaux d'une chaîne , les unes dans les autres , nous prépare insensiblement aux sacrifices éloignés , dont nous n'avons pas même la vûe. Cette mort à nous-mêmes & à tout ce que nous aimons , qui est encore générale & superficielle dans notre volonté , après en avoir percé la surface , jettera de profondes racines dans le plus intime de cette volonté. Elle pénétrera jusqu'au centre ; elle ne laissera rien à la créature ; elle poussera au dehors , sans relâche , tout ce qui n'est point Dieu.

Au reste , foyez persuadé sur la parole d'autrui , en attendant que l'expérience vous le fasse goûter & sentir , que ce détachement de soi & de tout ce qu'on aime , bien loin de dessécher les bonnes amitiés , & d'endurcir le cœur , produit au contraire en Dieu une amitié non seulement pure & solide , mais toute cordiale , fidèle ,
affectueuse ,

XIII. *Sur la viol. qu'on se, &c.* 161
affectueuse, pleine d'une douce correspondance; & on y trouve tous les assaisonnemens de l'amitié, que la nature même cherche pour se consoler.

X I I I.

*Sur la violence qu'un Chrétien se doit
faire continuellement.*

A Qui croyez-vous que parle saint Paul, quand il dit : (a) *Nous sommes fous à cause de JESUS-CHRIST, & vous êtes prudents en JESUS-CHRIST ? C'est à vous, c'est à moi, & ce n'est point aux gens qui ont toute honte levée, & qui ne connoissent point Dieu; oui, c'est à nous, qui croyons travailler à notre salut, & qui ne laissons pas de fuir la folie de la Croix, & de chercher les moyens de paroître sages aux yeux du monde. C'est à nous qui ne tremblons point dans la vue de notre foiblesse. Où S. Paul se trouve lui-même foible, nous nous*

(a) 1. Cor. 4. v. 10.

162 XIII. *Sur la viol. qu'on se , &c.*

trouvons forts ; & nous ne pouvons disconvenir , qu'avec de bonnes intentions , nous ne soyons quasi opposés à ce grand Apôtre. Cet état ne doit pas nous paroître bon : faisons-y donc réflexion ; & après nous être bien examinés , voyons en quoi nous différons des véritables serviteurs de Dieu.

Soyons imitateurs de J. C. en devenant les imitateurs de S. Paul , (a) qui se donne pour modèle après le premier modèle : plus de complaisance pour le monde ; plus de complaisance pour nous ; plus d'indulgence pour nos passions , pour nos sens , & pour notre langueur spirituelle. Ce n'est point en paroles que consiste la pratique de la vertu ; elles ne suffisent pas pour arriver au Royaume de Dieu : c'est dans la force & le courage , & dans la violence que l'on se fait ; violence en toutes rencontres , lorsqu'il faut résister au torrent du monde , qui nous empêche de faire le bien , après nous avoir tant de tems fait commettre le mal ; violence , quand

(a) 1. Cor. 11. v. 1.

XIII. *Sur la viol. qu'on se, &c.* 163
il faut renoncer à une partie du nécessaire, pour ne pas se tromper, en croyant avoir renoncé au superflu ; violence, quand il faut se mortifier dans l'esprit, après s'être mortifié dans le corps, sans croire que Dieu nous en doit de reste ; violence, pour augmenter les heures de prières, de lectures, & de retraite ; violence, pour se trouver toujours parfaitement bien dans l'état où l'on est, sans souhaiter ni plus de commodité, ni plus d'honneur, ni plus de santé, ni d'autre compagnie, pas même de gens de bien ; enfin violence, pour arriver à ce degré d'indifférence absolument nécessaire au Chrétien, qui n'a de volonté que celle de Dieu son Créateur ; qui lui remet le succès de toutes ses affaires, quoiqu'il ne laisse pas d'y travailler ; qui agit selon sa condition, mais qui agit sans se troubler ; qui prend plaisir à regarder Dieu, & qui ne craint point d'en être regardé ; qui espère que ce regard sera pour corriger ses défauts, & qui demeure paisible en se voyant à sa merci pour la punition de ses péchés. Voilà où je vous laisse, &c.

164. XIV. *Pour qui est le Royaume*
où je vous prie de vous tenir , afin que
nous puissions & vous & moi , dans le
trouble & le tracas de la vie du monde ,
nous conserver en paix. Grand Dieu ,
pouvons-nous penser que l'on connois-
se en nous quelque chose de la vie de
JESUS-CHRIST ! Plus nous craignons
de souffrir , plus nous en avons de
besoin.

X I V.

*Le Royaume de Dieu ne se donne qu'à
ceux qui font sa volonté.*

LE salut n'est pas seulement atta-
ché à la cessation du mal : il faut
encore y ajouter la pratique du bien.
Le Royaume du Ciel est d'un trop
grand prix , pour être donné à une
crainte d'esclave , qui ne s'abstient
du mal qu'à cause qu'il n'ose le faire.
Dieu veut des enfans , qui aiment sa
bonté , & non des esclaves , qui ne
le servent que par la crainte de sa
puissance. Il faut donc l'aimer ; &

par conséquent faire tout ce qu'inspire le véritable amour.

Bien des gens, qui paroissent d'ailleurs bien intentionnés, se trompent à ce sujet : mais il est facile de les détromper, s'ils veulent examiner les choses de bonne foi.

Leur erreur vient de ce qu'ils ne connoissent ni Dieu, ni eux-mêmes, Ils sont jaloux de leur liberté, & ils craignent de la perdre en se livrant trop à la piété : mais ils doivent considérer, (a) *qu'ils ne sont point à eux-mêmes* : ils sont à Dieu, qui les ayant faits uniquement pour lui, & non pour eux-mêmes, les doit mener, comme il lui plaît, avec un empire absolu. Ils se doivent tout entiers à lui, sans condition & sans réserve. Nous n'avons pas même, à proprement parler, le droit de nous donner à Dieu ; car nous n'avons aucun droit sur nous-mêmes : mais si nous ne nous laissons pas à Dieu comme une chose qui est de sa nature toute à lui, nous ferions un larcin sacrilège qui renverseroit l'ordre de la nature.

(a) 1. Cor. 6. v. 19.

166 XIV. *Pour qui est le Royaume*
& qui violeroit la loi essentielle de la
créature.

Ce n'est donc pas à nous à raisonner sur la loi que Dieu nous impose : c'est à nous à la recevoir , à l'adorer , à la suivre aveuglément. Dieu fait mieux que nous , ce qui nous convient. Si nous faisons l'Evangile , peut-être serions-nous tentés de l'adoucir pour l'accommoder à notre lâcheté : mais Dieu ne nous a pas consultés en le faisant ; il l'a donné tout fait , & ne nous a laissé aucune espérance de salut , que par l'accomplissement de cette souveraine loi , qui est égale pour toutes les conditions. (a) *Le ciel & la terre passeront , cette parole de vie ou de mort ne passera jamais : on ne peut en retrancher ni un mot , ni la moindre lettre. Malheur aux Prêtres qui oseroient en diminuer la force pour nous l'adoucir ! Ce n'est pas eux qui ont fait cette loi : ils n'en sont que les simples dépositaires. Il ne faut donc pas s'en prendre à eux , si l'Evangile est une loi sévère. Cette loi est au-*

(a) Matth. 24. v. 35.

tant redoutable pour eux que pour le reste des hommes, & plus encore pour eux que pour les autres, puisqu'ils répondront & des autres & d'eux-mêmes, pour l'observation de cette loi. Malheur à l'aveugle qui en conduit un autre ! Ils tomberont tous deux, dit (a) le Fils de Dieu, dans le précipice. Malheur au Prêtre ignorant, ou lâche & flatteur, qui veut élargir la voie étroite ! (b) *La voie large est celle qui conduit à la perdition.*

Que l'orgueil de l'homme se taise donc. Il croit être en droit de disposer de soi, & il ne l'est pas. C'est à lui à porter le joug de la loi, & à espérer que Dieu lui donnera des forces proportionnées à la pesanteur de ce joug. En effet, celui qui a ce souverain empire, sur sa créature pour lui commander, lui donne par sa grace intérieure, de vouloir & de faire ce qu'il commande.

(a) Luc. 6. v. 39.

(b) Matth. 7. v. 13.

X V.

Contre les Tentations.

Contre les tentations, je ne fais que deux choses à faire. L'une d'être fidèle à la lumière intérieure; pour retrancher, sans quartier & sans retardement, tout ce que nous sommes libres de retrancher, & qui peut nourrir & réveiller la tentation. Je dis, tout ce que nous sommes libres de retrancher; parce qu'il ne dépend pas toujours de nous de fuir les occasions. Celles qui sont attachées à l'état où la Providence nous met, ne sont pas censées être en notre pouvoir.

La seconde règle, est de se tourner du côté de Dieu dans la tentation sans se troubler, sans s'inquiéter pour savoir, si on n'a pas donné un demi-consentement, & sans interrompre sa tendance directe à Dieu. On courroit risque de rentrer dans la tentation, en voulant examiner de trop

trop près, si on n'y a commis nulle infidélité. Le plus court & le plus sûr est, de faire comme un petit enfant à la mammelle. On lui montre une horrible bête ; il ne fait que se rejeter & s'enfoncer dans le sein de sa mere pour ne rien voir.

La pratique de la présence de Dieu est le souverain remède. Il soutient, il console, il calme. Il ne faut point s'étonner des tentations, même les plus honteuses. L'Écriture dit : (a) *Que sait celui qui n'a point été tenté ?* Et encore : (b) *Mon fils, entrant dans la servitude de Dieu, prépare ton ame à la tentation.* Nous ne sommes ici bas, que pour être éprouvés par la tentation. C'est pourquoi l'Ange disoit à Tobie : (c) *Parceque vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât.*

Tout est tentation sur la terre. Les croix nous tentent, en irritant notre orgueil ; & les prospérités, en les flattant. Notre vie est un combat conti-

(a) Eccli. 34. v. 9.

(b) Eccl. 2. v. 1.

(c) Tob. 12. v. 13.

nuel, mais un combat où JESUS-CHRIST combat avec nous.

Il faut laisser la tentation gronder autour de nous, & ne cesser point de marcher, comme un voyageur surpris par un grand vent dans une campagne, s'enveloppe dans son manteau, & va toujours malgré le mauvais tems.

Pour le passé, quand on a satisfait un sage Confesseur, qui défend d'y rentrer, il ne reste plus qu'à jeter toutes ses iniquités dans l'abyme des miséricordes. On a même, au milieu de la vive douleur de ses péchés, une certaine joie de sentir qu'on n'est digne que d'une peine éternelle, & qu'on est à la merci des bontés de Dieu, à qui on devra tout, sans pouvoir jamais se devoir rien à soi-même, pour son salut éternel.

Quand il vient un souvenir involontaire des misères passées, il n'y a qu'à demeurer confondu & anéanti devant Dieu, portant paisiblement, devant sa face adorable, toute la honte & toute l'ignominie de ses péchés, sans néanmoins chercher & entretenir, ni rappeler ce souvenir trop dangereux.

XV. *Contre les Tentations.* 171

Concluez que, pour faire tout ce que Dieu veut, il y a bien peu à faire en un certain sens. Il est vrai qu'il y a prodigieusement à faire, parce qu'il ne faut jamais rien réserver, ni résister un seul moment à cet amour jaloux, qui va poursuivant toujours sans relâche, dans les derniers replis de l'ame, jusques aux moindres affections propres, jusqu'aux moindres attachemens dont il n'est pas lui-même l'auteur. Mais aussi d'un autre côté, ce n'est point la multitude des vûes, ni des pratiques dures; ce n'est point la gêne & la contention, qui font le véritable avancement. Au contraire, il n'est question que de ne rien vouloir, & de tout vouloir sans restriction & sans choix; d'aller gaiement au jour la journée, comme la Providence nous mène; de ne chercher rien, de ne rebuter rien, de trouver tout dans le moment présent; de laisser faire celui qui fait tout, & de laisser sa volonté sans mouvement dans celle de Dieu. O qu'on est heureux en cet état, & que le cœur est rassasié, lors même qu'il paroît vuide de tout!

Prions le Seigneur, qu'il nous ouvre toute l'étendue infinie de son cœur paternel, pour y plonger le nôtre, pour l'y perdre, & pour ne faire plus qu'un même cœur du sien & du nôtre. C'est ce que S. Paul souhaitoit aux fidèles, quand il les souhaitoit dans les entrailles de JESUS-CHRIST.

XVI.

De la Tristesse.

Pour ce qui regarde une certaine tristesse qui resserre le cœur, & qui l'abat, voici deux règles qu'il me paroît important d'observer. La première est, de remédier à cette tristesse par les moyens que la Providence nous fournit; par exemple, ne se point surcharger d'affaires pénibles, pour ne succomber point sous un fardeau disproportionné; ménager, non seulement les forces de son corps, mais encore celles de son esprit, en ne prenant point sur soi des choses, où l'on

compteroit trop sur son courage ; se réserver des heures pour prier, pour lire, pour s'encourager par de bonnes conversations, même s'égayer, pour délasser tout ensemble l'esprit avec le corps, suivant le besoin.

Il faut encore quelque personne sûre & discrète, à qui on puisse décharger son cœur, pour tout ce qui n'est point du secret d'autrui ; car cette décharge soulage & élargit le cœur oppressé.

Souvent des peines trop long-tems retenues, grossissent jusqu'à crever le cœur. Si elles pouvoient s'exhaler, on verroit qu'elles ne méritent point toute l'amertume qu'elles ont causée.

Rien ne tire tant l'ame d'une certaine noirceur profonde, que la simplicité & la petitesse, avec laquelle elle expose son découragement aux dépens de sa gloire, demandant lumière & consolation dans la communion, qui doit être entre les enfans de Dieu.

La seconde règle est, de porter paisiblement toutes les impressions involontaires de tristesse, que nous souffrons malgré les secours & les précau-

tions que nous venons d'expliquer.

Les découragemens intérieurs font aller plus vite que tout le reste, dans la voie de la foi, pourvû qu'ils ne nous arrêtent point, & que la lâcheté involontaire de l'ame ne la livre point à cette tristesse, qui s'empare, comme par force, de tout l'intérieur.

Un pas fait en cet état est toujours un pas de géant : il vaut mieux que mille, faits dans une disposition plus douce & plus consolante. Il n'y a donc qu'à mépriser notre découragement & qu'à aller toujours, pour rendre cet état de foiblesse plus utile & plus grand que celui du courage & de la force la plus héroïque.

O que ce courage sensible, qui rend tout aisé, qui fait & qui souffre tout, qui se fait bon gré de n'hésiter jamais, est trompeur ! O qu'il nourrit la confiance propre & une certaine élévation de cœur ! Ce courage, qui édifie quelquefois merveilleusement le public, nourrit au dedans une certaine satisfaction, & un témoignage qu'on se rend à soi-même, qui est un poison subtil.

XVI. *De la Tristesse* 175

On a le goût de sa propre vertu,
on s'y complaît, on veut la posséder,
on se fait bon gré de sa force.

Une ame affoiblie & humiliée, qui ne trouve plus de ressource en elle, qui craint, qui est troublée, qui est triste jusqu'à la mort, comme JESUS-CHRIST lorsqu'il étoit dans le jardin, qui s'écrie enfin, comme lui sur la Croix : *O Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ?* est bien plus purifiée, plus déprise d'elle-même, plus anéantie & plus morte à tout désir propre, que ces ames fortes, qui jouissent en paix des fruits de leur vertu.

Heureuse l'ame que Dieu abat, que Dieu écrase, à qui Dieu ôte toute force en elle-même, pour ne se plus soutenir qu'en lui; qui voit sa pauvreté, qui en est contente; qui porte, outre les croix du dehors, la grande croix intérieure du découragement, sans laquelle toutes les autres ne pèseroient rien.



XVII.

Sur la dissipation & sur la Tristesse.

S. I.

Vous êtes en peine sur deux choses ; l'une, d'éviter la dissipation, & l'autre de vous soutenir contre la tristesse. Pour la dissipation, vous ne vous en guérirez point par des réflexions forcées. N'espérez pas de faire l'ouvrage de la grace par les efforts & les industries de la nature. Contentez-vous de donner votre volonté à Dieu sans réserve, & de n'envisager jamais aucun état douloureux, que vous n'acceptiez par abandon à sa divine providence.

Gardez-vous bien d'aller jamais au-devant de ces pensées de croix : mais quand Dieu permet qu'elles vous viennent, sans que vous les ayez cherchées, ne les laissez jamais passer sans fruit.

Acceptez, malgré les répugnances & les horreurs de la nature, tout ce

que Dieu présente à votre esprit, comme une épreuve par laquelle il pourroit exercer votre foi. Ne vous mettez point en peine de savoir, si vous auriez la force d'exécuter dans l'occasion, ce que vous désirez faire de loin : l'occasion présente aura sa grace : mais la grace du moment auquel vous envisagez ces croix, est de les accepter de bon cœur, au tems que Dieu vous les donnera.

Ce fondement posé, marchez tranquillement & en confiance. Pourvu que cette disposition de votre volonté ne soit point changée par des attachemens volontaires à quelque chose contre l'ordre de Dieu, elle subsistera toujours.

Votre imagination sera errante sur mille vains objets; elle sera même plus ou moins agitée, suivant les lieux où vous serez, & suivant qu'elle aura été plus ou moins ébranlée par des objets plus vifs ou plus languissans. Mais qu'importe? L'imagination, comme dit Sainte Thérèse, est la folle de la maison, elle ne cesse de faire du bruit & d'étourdir; l'esprit même est

entraîné par elle, il ne peut s'empêcher de voir les images qu'elle lui présente. Son attention aux images est inévitable, & cette attention est une distraction véritable : mais pourvû qu'elle soit involontaire, elle ne s'épare jamais de Dieu ; il n'y a que la distraction de la volonté qui fait tout le mal.

Si vous ne voulez jamais la distraction, vous ne ferez jamais distrait, & il fera vrai de dire que votre oraison n'aura point défailli. Chaque fois que vous appercevrez votre distraction, vous la laisserez tomber sans la combattre, & vous vous retournerez, doucement du côté de Dieu, sans aucune contention d'esprit.

Quand vous ne vous appercevrez pas de la distraction, elle ne sera pas une distraction de cœur. Dès que vous l'appercevrez, vous leverez les yeux vers Dieu. La fidélité que vous aurez à rentrer en sa présence, toutes les fois que vous vous appercevrez de votre état, vous méritera la grace d'une présence plus fréquente ; & c'est, si je ne me trompe, le moyen

de rendre bientôt cette présence familière.

Cette fidélité prompte à se détourner des autres objets , toutes les fois qu'on remarque la distraction , ne sera pas long-tems dans une ame , sans le don d'un fréquent & facile recueillement. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse entrer dans cet état par ses propres efforts ; cette contention vous rendroit gêné , scrupuleux , inquiet dans les affaires & dans les conversations où vous avez besoin d'être libre. Vous seriez toujours en crainte que la présence de Dieu ne vous échappât , toujours à courir pour la rattrapper ; vous vous envelopperiez dans tous les fantômes de votre imagination.

Ainsi la présence de Dieu , qui doit par sa douceur & par sa lumière faciliter l'application à tous les autres objets , que nous avons besoin de considérer dans l'ordre de Dieu , vous rendroit au contraire toujours agité , & presque incapable des fonctions extérieures de votre état.

Ne soyez donc jamais inquiété ,

180 XVII. *Sur la Dissipation*

de ce que cette présence sensible de Dieu vous aura échappé ; mais surtout , gardez-vous bien de vouloir une présence de Dieu raisonnée , & soutenue par des réflexions.

Contentez-vous , dans le cours de la journée , & dans le détail de vos occupations , d'une vûe générale & confuse de Dieu , en sorte que si on vous demandoit alors , quelle est la disposition de votre cœur , il fût vrai de dire qu'il tend à Dieu , quoique vous fussiez alors attentif à quelque autre objet.

Ne vous mettez point en peine des égaremens de votre imagination , que vous ne pouvez retenir. On se distrait souvent par la crainte des distractions , & puis par le regret de les avoir eues.

Que diriez-vous d'un homme , qui dans un voyage , au lieu de marcher toujours sans s'arrêter , passeroit son tems à prévoir les chûtes qu'il pourroit faire , & quand il en auroit fait quelqu'une , à retourner voir le lieu où il seroit tombé ?

Marchez , marchez toujours , lui

diriez-vous. Je vous dis de même :
Marchez sans regarder derrière vous ,
& sans vous arrêter. (a) *Marchez* ,
dit l'Apôtre , *afin que vous soyez dans*
une plus grande abondance. L'abondance
de l'amour de Dieu vous corrigera
plus que vos inquiétudes & vos re-
tours empressés sur vous-même.

Cette règle est simple ; mais la na-
ture accoutumée à faire tout par sen-
timent & par réflexion , la trouve sim-
ple jusqu'à l'excès.

On voudroit s'aider soi-même , &
se donner plus de mouvement : mais
c'est en quoi cette règle est bonne ,
de ce qu'elle tient dans un état de pu-
re foi , où l'on ne s'appuye que sur
Dieu à qui l'on s'abandonne , & où
l'on meurt à soi-même en supprimant
tout ce qui est de soi.

Par-là , on ne multiplie point les
pratiques extérieures , qui pourroient
 gêner les personnes fort occupées ,
ou nuire à leur santé : on les tourne
toutes à aimer , mais à aimer simple-
ment ; ensuite on ne fait que ce que
l'amour fait faire : ainsi on n'est jamais

(a) I. Theff. 4. v. 1.

surchargé ; car on ne porte que ce qu'on aime. Cette règle bien prise , suffit aussi pour guérir de la tristesse.

§. II.

Souvent la tristesse vient de ce que cherchant Dieu , on ne le sent pas assez pour se contenter. Vouloir le sentir , n'est pas vouloir le posséder ; mais c'est vouloir s'assurer pour l'amour de soi-même qu'on le possède , afin de se consoler.

La nature abattue & découragée , a impatience de se tirer de la pure foi , où tout appui lui manque ; elle y est comme en l'air , elle voudroit sentir son avancement.

A la vûe de ses fautes l'orgueil se dépite , & l'on prend ce dépit de l'orgueil , pour un sentiment de pénitence.

On voudroit par amour-propre , avoir le plaisir de se voir parfait ; on se gronde de ne l'être pas ; on est impatient , hautain , & de mauvaise humeur contre soi & contre les autres : Erreur déplorable ! Comme si l'œuvre

de Dieu se pouvoit accomplir par notre chagrin ! Comme si on pouvoit s'unir au Dieu de paix, en perdant la paix intérieure !

Marthe, Marthe, pourquoi vous troublez-vous sur tant de choses pour le service de JESUS-CHRIST ? Une seule est nécessaire, qui est de l'aimer, & de se tenir attentif à ses pieds.

Quand on est bien abandonné à Dieu, tout est fait sans rien faire. On se laisse conduire avec confiance : pour l'avenir, on veut sans réserve tout ce que Dieu voudra, & on ferme les yeux pour ne rien prévoir. Cependant on s'applique dans le présent à accomplir sa volonté.

A chaque jour suffit son bien & son mal. Ce journalier accomplissement de la volonté de Dieu, est l'avènement de son regne au-dedans de nous, & tout ensemble notre pain quotidien.

On se croiroit infidèle, & coupable d'une défiance payenne, si on vouloit pénétrer dans cet avenir que Dieu nous dérobe : on le lui laisse ;

c'est à lui de le faire doux ou amer, court ou long : qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux.

La plus parfaite préparation à cet avenir, quel qu'il soit, est de mourir à toutes volontés propres, pour se livrer totalement à celle de Dieu.

Comme la manne avoit tous les goûts, cette disposition générale renferme toutes les graces, & tous les sentimens convenables à tous les états, où Dieu pourra nous mettre dans la suite.

§. III.

Quand on est ainsi prêt à tout, c'est dans ce fond de l'abîme, que l'on commence à prendre pied. On est aussi tranquille sur le passé que sur l'avenir.

On suppose de soi tout le pis qu'on en peut supposer ; mais on se jette aveuglément dans les bras de Dieu, on s'oublie, on se perd, & c'est la plus parfaite pénitence que cet oubli de soi-même ; car toute la conversion ne consiste qu'à se renoncer pour s'occuper de Dieu. Cet oubli est le martyre de l'amour-propre ; on aimeroit cent fois

/

fois mieux se contredire, se condamner, se tourmenter le corps & l'esprit, que de s'oublier.

Cet oubli est un anéantissement de l'amour-propre, où il ne trouve nulle ressource. Alors le cœur s'élargit, on est soulagé en se déchargeant de tout le poids de soi-même dont on s'accabloit ; on est étonné de voir combien la voie est droite & simple ; on croyoit qu'il falloit une contention perpétuelle, & toujours quelque nouvelle action ; au contraire, on apperçoit qu'il y a peu à faire ; qu'il suffit sans raisonner ni sur l'avenir ni sur le passé, de regarder Dieu avec confiance, comme un bon pere qui nous mène dans le moment présent, comme par la main.

Si quelque distraction le fait perdre de vûe, sans s'arrêter à la distraction, on se retourne vers celui de qui on s'étoit détourné. Si on fait des fautes, on en fait une pénitence qui est toute d'amour, on se retourne vers Dieu, & il fait sentir ce qu'il veut.

Le péché paroît hideux ; mais l'humiliation qui en revient, & pour la-

quelle Dieu l'a permis, paroît bonne.

Autant que les réflexions de l'orgueil sur nos propres fautes sont amères, inquiètes & chagrines, autant le retour de l'ame vers Dieu après ses fautes, est-il recueilli, paisible, & soutenu par la confiance.

Vous sentirez par expérience, combien ce retour simple & paisible vous facilitera votre correction, plus que tous vos dépits sur les défauts qui vous dominent.

Soyez seulement fidèle à vous tourner simplement vers Dieu seul, dès le moment que vous appercevrez votre faute. Vous aurez beau chicaner avec vous-même : Ce n'est point avec vous que vous devez prendre vos mesures. Quand vous vous grondez sur vos misères, je ne vois dans votre conseil que vous seul avec vous-même. Pauvre conseil, où Dieu n'est pas !

Qui vous tendra la main pour sortir du borbier ? Sera-ce vous ? Hé, c'est vous même qui y êtes enfoncé, & qui ne pouvez en sortir ! De plus, ce borbier, c'est vous-même : Tout le fond de votre mal est, de ne pouvoir sortir de vous.

Espérez-vous d'en sortir en vous entretenant toujours avec vous-même, & en nourrissant votre sensibilité par la vûe de vos foiblesses ? Vous ne faites que vous attendrir sur vous-même par tous ces retours. Mais le moindre regard de Dieu calmeroit votre cœur, troublé par cette occupation de vous-même. Sa présence opère toujours la sortie de nous-mêmes, & c'est ce qu'il nous faut. Sortez donc de vous-même, & vous serez en paix : Mais comment en sortir ? Il ne faut que se tourner doucement du côté de Dieu, & en former peu à peu l'habitude, par la fidélité à y revenir, toutes les fois qu'on s'apperçoit de la distraction.

Pour la tristesse naturelle qui vient de la mélancolie, elle ne vient que du corps : ainsi le régime & les remèdes la diminuent.

Il est vrai qu'elle revient toujours, mais elle n'est pas volontaire. Quand Dieu la donne, on la supporte en paix, comme la fièvre, & comme les autres maux corporels

L'imagination est dans une noir-
Q ij

ceur profonde, elle est toute tendue de deuil : mais la volonté, qui ne se nourrit que de pure foi, veut bien éprouver toutes ces impressions : ainsi on est en paix, parce qu'on est d'abord avec soi-même, & soumis à Dieu.

Il n'est pas question de ce qu'on sent, mais de ce qu'on veut. On veut tout ce qu'on a, on ne veut rien de ce qu'on n'a pas. On ne voudroit pas soi-même se délivrer de ce qu'on souffre, parcequ'il n'appartient qu'à Dieu de distribuer les croix, ou les consolations. On est dans la joie au milieu des tribulations, comme dit l'Apôtre ; ce n'est pas une joie des sens, c'est une joie de pure volonté.

Les impies, au milieu des plaisirs, ont une volonté contrainte, parcequ'ils ne sont jamais contents de leur état, ils voudroient repousser certains dégoûts, & goûter encore certaines douceurs qui leur manquent.

Au contraire, l'ame fidèle a une volonté qui n'est contrainte en rien ; elle accepte librement tout ce que Dieu lui donne de douloureux. Elle

le veut, elle l'aime, elle l'embrasse ; elle ne voudroit pas le quitter, quand même il ne lui en couteroit qu'un seul desir, parce que ce desir feroit un desir propre, & contraire à son abandon à la providence, qu'elle ne veut jamais prévenir en rien.

Si quelque chose est capable de mettre un cœur au large & en liberté, c'est cet abandon. Il répand dans le cœur une *paix plus abondante que les fleuves, & une justice qui est comme les abîmes de la mer* ; c'est l'expression d'Isaïe. (a) Si quelque chose peut rendre un esprit ferein, dissiper ses scrupules & ses craintes noires, adoucir ses peines par l'onction de l'amour, lui donner une certaine vigueur dans toutes ses actions, & épancher la joie du Saint-Esprit jusques sur son visage & dans ses paroles, c'est cette conduite simple, libre & enfantine entre les bras de Dieu.

Mais on raisonne trop, & on se gâte à force de raisonner. Il y a une tentation de raisonnement, qu'il faut craindre comme les autres tentations.

Il y a une occupation de soi-même,
(a) If. 48. v. 18.

fenfible, inquiète & défiante, qui est une tentation d'autant plus subtile, qu'on ne la regarde point comme une tentation, & qu'au contraire on s'y enfonce de plus en plus, parce qu'on la prend pour la vigilance commandée dans l'Evangile.

§. IV.

La vigilance que JESUS-CHRIST ordonne, est une fidèle attention à aimer toujours & à accomplir la volonté de Dieu dans le moment présent, suivant les signes qu'on en a : mais elle ne consiste point à se troubler, à se mettre à la torture, & à s'occuper sans cesse de soi-même, plutôt que de lever les yeux vers Dieu, d'où vient notre unique secours contre nous-mêmes.

Pourquoi, sous prétexte de vigilance, s'opiniâtrer à découvrir en nous-mêmes, ce que Dieu ne veut pas que nous y voyions pendant cette vie ? Pourquoi perdre par-là le fruit de la foi pure & de la paix intérieure ? Pourquoi se détourner de la présence de Dieu, qu'il veut nous rendre con-

tinuelle ? Il n'a pas dit : Soyez toujours vous-même l'objet devant lequel vous marcherez , mais il a dit : (*a*) *Marchez devant moi , & vous serez parfaits.*

David plein de son Esprit , a dit : (*b*) *Je voyois toujours Dieu devant moi ; & encore , Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur , afin qu'il garantisse mes pieds des filets tendus.* Le danger est à ses pieds , cependant ses yeux sont en haut : il est moins utile de considérer notre danger , que le secours de Dieu. De plus , on voit tout reuni en Dieu ; on y voit & la misère humaine & la bonté divine ; un seul coup d'œil d'une ame droite & pure , si simple qu'il soit , apperçoit tout dans cette lumière infinie.

Mais au contraire , que pouvons-nous voir dans nos propres ténébres , sinon nos ténébres mêmes ? O mon Dieu ! Pourvû que je ne cesse de vous voir , je ne cesserai point de me voir dans toutes mes misères , & je me verrai bien mieux en vous qu'en

(*a*) Gen. 17. v. 1.

(*b*) Ps. 15. v. 8. & Ps. 24. v. 15.

192 XVII. *Sur la Dissipation*
moi-même. La vraie vigilance est, de
voir en vous votre volonté pour l'ac-
complir, & non de raisonner à l'infini
sur l'état de la mienne.

Quand les occupations extérieu-
res m'empêcheront de vous voir seul,
en fermant, dans l'oraison, les avé-
nues de mes sens, du moins alors,
Seigneur, je vous verrai faisant tout
en tous.

Je verrai par-tout avec joie votre
volonté s'accomplir & au-dedans de
moi & au-dehors ; je dirai sans cesse,
Amen, comme les Bienheureux ; je
chanterai toujours dans mon cœur le
Cantique de la céleste Sion ; je vous
bénirai même dans les méchans, qui
par leur volonté mauvaise, ne laissent
pas d'accomplir malgré eux votre vo-
lonté toute juste, toute sainte, toute
puissante. Dans la chaste liberté de
l'esprit que vous donnez à vos en-
fans, j'agirai & je parlerai simplement,
gayement & avec confiance. (a)
Quand même je passerai au travers des
ombres de la mort, je ne craindrai rien,
parce que vous êtes toujours avec moi.

(a) *Ps. 22. v. 4.*

Je

Je ne chercherai jamais aucun péril ,
je n'entrerais jamais dans aucun en-
gagement , qu'avec des signes de vo-
tre providence , qui y soient ma force
& ma consolation. Dans ces états mê-
me où votre vocation me soutiendra ,
je donnerai au recueillement , à l'orai-
son , & à la retraite , tous les jours ,
toutes les heures , tous les momens
que vous me laisserez libres ; je ne
quitterai jamais ce bienheureux état ,
qu'autant que vous m'appellerez vous-
même à quelque fonction extérieure.
Alors je sortirai en apparence de vous ,
mais vous sortirez avec moi ; & dans
cette sortie apparente , vous me por-
terez dans votre sein : je ne me cher-
cherai point moi-même dans le com-
merce des créatures ; je ne craindrai
point que le recueillement diminue
mon agrément auprès d'elles , & def-
sèche ma conversation ; car je ne veux
plaire aux hommes , qu'autant qu'il le
faut pour vous plaire.

Si vous voulez vous servir de moi
pour votre œuvre sur eux , je me li-
vre ; & sans réflexion sur moi , je ré-
pandrai simplement sur eux tout ce que

194 XVII. *Sur la Dissipation, &c.*

vous avez fait découler de vos dons sur moi ; je ne marcherai point à tâtons , en retombant toujours sur moi-même : quelque périlleuse & dissipante que soit cette fonction , je me comporterai simplement devant vous avec une droite intention , sachant quelle est la bonté du Père devant qui je marche , & qu'il ne veut point de subtilité dans les siens.

Si , au contraire , vous ne voulez pas vous servir de moi pour les autres , je ne m'offrirai point : je n'irai au-devant de rien , je ferai en paix les autres choses , auxquelles vous me bornerez : Car selon l'attrait d'abandon que vous me donnez , je ne desire ni ne refuse rien , je me prête à tout , & je consens d'être inutile à tout.

Cherché , rebuté , connu , ignoré , applaudi , contredit , que m'importe ? C'est vous , & non pas moi , vous & non pas vos dons , distingués de vous & de votre amour , que je cherche. Tous les états me sont indifférens.



X V I I I.

De la Confiance en Dieu.

C E qu'il y a de meilleur à faire ; c'est de recevoir également & avec la même soumission toutes les différentes choses que Dieu nous donne dans la journée, & au-dehors, & au-dedans de nous.

Au-dehors il y a des choses désagréables, qu'il faut supporter courageusement ; & des choses agréables, auxquelles il ne faut point arrêter son cœur. On résiste aux tentations des choses contraires en les acceptant : & l'on résiste aux choses flatteuses, en refusant de leur ouvrir son cœur. Pour les choses du dedans, il n'y a qu'à faire de même. Celles qui sont amères servent à crucifier, & elles opèrent dans l'ame, selon toute leur vertu, si nous les recevons simplement, avec une acceptation sans bornes, & sans chercher à les adoucir. Celles qui sont

R ij

196 XVIII. *De la Confiance en Dieu.*

douces , & qui nous sont données pour soutenir notre foiblesse , par une consolation sensible dans les exercices extérieurs , doivent aussi être acceptées , mais d'une autre façon. Il faut les recevoir , puisque c'est Dieu qui les donne pour notre besoin ; mais il faut les recevoir , non pour l'amour d'elles , mais par conformité aux desseins de Dieu. Il faut en user dans le moment , comme on use d'un remède , sans complaisance , sans attachement , sans propriété. Ces dons doivent être reçûs en nous , mais ils ne doivent point tenir en nous ; afin que quand Dieu les retirera , leur privation ne nous trouble ni ne nous décourage jamais. La source de la présomption est dans l'attachement à ces dons passagers & sensibles. On s'imagine ne compter que sur le don de Dieu , mais on compte sur soi , parce qu'on s'approprie le don de Dieu , & qu'on le confond avec soi-même. Le malheur de cette conduite , c'est que toutes les fois qu'on trouve quelque mécompte en soi-même , on tombe dans le découragement. Mais une ame ,

XVIII. *De la Confiance en Dieu.* 197

qui ne s'appuie que sur Dieu , n'est point surprise de sa propre misère. Elle se plaît à voir qu'elle ne peut rien , & que Dieu seul peut tout. Je ne me soucie guères de me voir pauvre , sachant que mon Père possède des biens infinis qu'il me veut donner. Ce n'est qu'en nourrissant son cœur de la pure confiance en Dieu , qu'on s'accoutume à se passer de la confiance en soi-même.

C'est pourquoi , il faut moins compter sur une ferveur sensible , & sur certaines mesures de sagesse , que l'on prend avec soi-même pour sa perfection , que sur une simplicité , une petitesse , un renoncement à tout mouvement propre , & une souplesse parfaite pour se laisser aller à toutes les impressions de la grace. Tout le reste , en établissant des vertus éclatantes , ne feroit que nous inspirer secrètement plus de confiance en nos propres efforts.

Prions Dieu qu'il arrache de notre cœur tout ce que nous voudrions y planter nous-mêmes , & qu'il y plante

198 XIX. *Comment il faut veiller, &c.*
de ses propres mains l'arbre de vie
chargé de fruits.

X I X.

Comment il faut veiller sur soi.

P Our la manière de veiller sur soi ,
sans en être trop occupé , voici
ce qui me paroît de pratique.

Le sage & diligent voyageur veille
sur tous ses pas , & a toujours les yeux
ouverts sur l'endroit du chemin qui est
immédiatement devant lui. Mais il ne
retourne point sans cesse en arrière pour
compter tous ses pas , & pour exami-
ner toutes ses traces. Il perdrait le tems
d'avancer.

Une ame , que Dieu mène vérita-
blement par la main , (car je ne parle
point de celles qui apprennent encore
à marcher , & qui sont encore à cher-
cher le chemin) doit veiller sur sa voie,
mais d'une vigilance simple, tranquille;
bornée au présent , & sans inquiétude

XIX. *Comment il faut veiller, &c.* 199
pour l'amour de foi. C'est une attention continuelle à la volonté de Dieu pour l'accomplir à chaque moment, & non pas un retour sur soi-même pour s'assurer de son état, pendant que Dieu veut que nous en soyons incertains. C'est pourquoi le Psalmiste dit : (a) *Mes yeux sont levés vers le Seigneur, & c'est lui qui délivrera mes pieds des pièges tendus.*

Remarquez que, pour conduire ses pieds avec sûreté parmi des chemins semés de pièges, au lieu de baisser ses yeux pour examiner tous ses pas, il lève au contraire ses yeux vers le Seigneur. C'est que nous ne veillons jamais si bien sur nous, que quand nous marchons avec Dieu présent à nos yeux, comme Dieu l'avoit ordonné à Abraham. Et en effet, à quoi doit aboutir toute notre vigilance ? à suivre pas à pas la volonté de Dieu. Qui s'y conforme en tout, veille sur soi, & se sanctifie en tout.

Si donc nous ne perdions jamais la présence de Dieu, jamais nous ne cesserions de veiller sur nous-mêmes,

(a) Ps. 24. v. 15.

R iv

200 XIX. *Comment il faut veiller, &c.*

mais d'une vigilance simple, amoureuse, tranquille & désintéressée : au lieu que cette autre vigilance qu'on cherche pour s'assurer, est âpre, inquiète & pleine d'intérêt. Ce n'est pas à notre propre lumière, mais à celle de Dieu, qu'il nous faut marcher. On ne peut voir la sainteté de Dieu, sans avoir horreur de ses moindres infidélités. On ne laisse pas d'ajouter à la présence de Dieu & au recueillement les examens de conscience, suivant le besoin qu'on en a, pour ne se relâcher point, & pour faciliter les Confessions qu'on a à faire : mais ces examens se font de plus en plus d'une manière simple, facile, & éloignée de tout retour inquiet sur soi. On s'examine, non pour son intérêt propre, mais pour se conformer aux avis qu'on prend, & pour accomplir la pure volonté de Dieu.

Au surplus, on s'abandonne entre ses mains, & on est aussi aise de se savoir dans les mains de Dieu, qu'on seroit fâché d'être dans les siennes propres. On ne veut rien voir de tout ce qu'il lui plaît de cacher. Comme on l'aime infiniment plus qu'on ne

XIX. *Comment il faut veiller, &c.* 201
s'aime soi-même, on se sacrifie à son bon plaisir sans condition ; on ne songe qu'à l'aimer & qu'à s'oublier. Celui qui perd ainsi généreusement son ame, la retrouvera pour la vie éternelle.

X X.

*Que l'Esprit de Dieu enseigne au-
dedans.*

IL est certain par l'Ecriture , (*a*)
que l'Esprit de Dieu habite au-
dedans de nous , qu'il y agit , qu'il y
prie sans cesse , qu'il y gémit , qu'il y
desire , qu'il y demande ce que nous
ne savons pas nous-mêmes demander ,
qu'il nous pousse , nous anime , nous
parle dans le silence , nous suggère toute
vérité , & nous unit tellement à lui ,
que nous ne sommes plus qu'un (*b*)
même esprit avec Dieu. Voilà ce que
la foi nous apprend. Voilà ce que les

(*a*) Rom. c. 8. & Jean c. 14.

(*b*) 1. Cor. 6. v. 17.

Docteurs les plus éloignés de la vie intérieure ne peuvent s'empêcher de reconnoître. Cependant malgré ces principes, ils tendent toujours à supposer dans la pratique, que la loi extérieure, ou tout au plus une certaine lumière de doctrine & de raisonnement nous éclaire au-dedans de nous-mêmes, & qu'ensuite c'est notre raison qui agit par elle-même sur cette instruction. On ne compte point assez sur le Docteur intérieur, qui est le S. Esprit, & qui fait tout en nous. Il est l'ame de notre ame : nous ne saurions former ni pensée ni desir que par lui. Hélas ! quel est donc notre aveuglement ? Nous comptons, comme si nous étions seuls dans ce sanctuaire intérieur : & tout au contraire, Dieu y est plus intimement que nous n'y sommes nous-mêmes.

Vous me direz peut-être : Est-ce que nous sommes inspirés ? Oui, sans doute ; mais non pas comme les Prophètes & les Apôtres. Sans l'inspiration actuelle de l'Esprit de grace, nous ne pouvons ni faire, ni vouloir, ni croire aucun bien. Nous sommes donc tou-

XX. *De la parole intérieure.* 203

jours inspirés ; mais nous étouffons sans cesse cette inspiration. Dieu ne cesse point de parler ; mais le bruit des créatures au-dehors , & de nos passions au-dedans , nous étourdit , & nous empêche de l'entendre. Il faut faire taire toute créature ; il faut se faire taire soi-même , pour écouter dans ce profond silence de toute l'ame , cette voix ineffable de l'Epoux. Il faut prêter l'oreille ; car c'est une voix douce & délicate , qui n'est entendue que de ceux qui n'entendent plus tout le reste. O qu'il est rare que l'ame se taise assez pour laisser parler Dieu ! Le moindre murmure de nos vains desirs , ou d'un amour propre attentif à soi , confond toutes les paroles de l'Esprit de Dieu. On entend bien qu'il parle & qu'il demande quelque chose : mais on ne fait point ce qu'il dit ; & souvent on est bien aise de ne le deviner pas. La moindre réserve , le moindre retour sur soi , la moindre crainte d'entendre trop clairement , que Dieu demande plus qu'on ne lui veut donner , trouble cette parole intérieure. Faut-il donc s'étonner , si tant de gens , même

204 XX. *De la parole intérieure.*

pieux , mais encore pleins d'amusemens , de vains desirs , de fausse fagesse , de confiance en leurs vertus , ne peuvent l'entendre , & regardent cette parole intérieure comme une chimère de fanatiques ? Hélas ! que veulent-ils donc dire avec leurs raisonnemens dédaigneux ? A quoi serviroit la parole extérieure des Pasteurs , & même de l'Ecriture , s'il n'y avoit une parole intérieure du S. Esprit même , qui donne à l'autre toute son efficacité ? La parole extérieure , même de l'Evangile , sans cette parole vivante & féconde de l'intérieur , ne seroit qu'un vain son. C'est *la lettre* (a) qui seule tue , & *l'esprit* seul peut nous vivifier. O Verbe , ô Parole éternelle & toute-puissante du Père , c'est vous qui parlez dans le fond des ames. Cette parole sortie de la bouche du Sauveur pendant les jours de sa vie mortelle , n'a eu tant de vertu , & n'a produit tant de fruits sur la terre , qu'à cause qu'elle étoit animée par cette parole de vie , qui est le Verbe même.

(a) 1. Cor. 3, v. 6.

XX. *De la parole intérieure.* 205
De-là vient que S. Pierre dit : (a) *A
qui irons-nous ? Vous avez les paroles de
la vie éternelle.*

Ce n'est donc pas seulement la loi
extérieure de l'Évangile , que Dieu
nous montre intérieurement par la lu-
mière de la raison & de la foi , c'est
son Esprit qui parle , qui nous tou-
che , qui opère en nous , & qui nous
anime ; en sorte que c'est cet Esprit ,
qui fait en nous tout ce que nous fai-
sons de bien , comme c'est notre ame ,
qui anime notre corps , & qui en ré-
gle les mouvemens.

Il est donc vrai que nous sommes
sans cesse inspirés , & que nous ne vi-
vons de la vie de la grace , qu'au-
tant que nous avons cette inspiration
intérieure. Mais , mon Dieu , peu de
Chrétiens la sentent ; car il y en a bien
peu , qui ne l'anéantissent par leur dis-
sipation volontaire , ou par leur rési-
stance.

Cette inspiration ne doit point nous
persuader que nous soyons sembla-
bles aux Prophètes. L'inspiration des
Prophètes étoit pleine de certitude
(a) Jean 6. v. 69.

206 XX. *De la parole intérieure.*

pour les choses , que Dieu leur découvroit , ou leur commandoit de faire : c'étoit un mouvement extraordinaire , ou pour révéler les choses futures , ou pour faire des miracles , ou pour agir avec toute l'autorité divine. Ici , tout au contraire , l'inspiration est sans lumière , sans certitude ; elle se borne à nous insinuer l'obéissance , la patience , la douceur , l'humilité , & toutes les autres vertus nécessaires à tout Chrétien. Ce n'est point un mouvement divin pour prédire , pour changer les loix de la nature , & pour commander aux hommes de la part de Dieu : c'est une simple invitation dans le fond de l'ame pour obéir , pour nous laisser détruire & anéantir selon les desseins de l'amour de Dieu. Cette inspiration , prise ainsi dans ses bornes & dans sa simplicité , ne renferme donc que la doctrine commune de toute l'Eglise : elle n'a par elle-même , si l'imagination des hommes n'y ajoute rien , aucun piège de présomption ni d'illusion : au contraire , elle nous tient dans la main de Dieu , sous la conduite de l'Eglise , donnant tout à la

XX. *De la parole intérieure.* 207

grace sans blesser notre liberté , & ne laissant rien ni à l'orgueil ni à l'imagination.

Ces principes posés , il faut reconnoître que Dieu (*a*) *parle sans cesse en nous*. Il parle dans les pécheurs impénitens ; mais ces pécheurs étourdis par le bruit du monde & de leurs passions , ne peuvent l'entendre : sa parole leur est une fable. Il parle dans les pécheurs qui se convertissent : ceux-ci sentent les remords de leur conscience , & ces remords sont la voix de Dieu qui leur reproche intérieurement leurs vices. Quand ces pécheurs sont bien touchés , ils n'ont pas de peine à comprendre cette voix secrète ; car c'est elle qui les pénètre si vivement. Elle est en eux ce *glaive tranchant* , (*b*) dont parle S. Paul ; il va *jusqu'à la division de l'ame d'avec elle-même*. Dieu se fait sentir , goûter , suivre : on entend cette douce voix qui porte jusqu'au fond du cœur un reproche tendre , & le cœur en est dé-

(*a*) Imitation de Jésus-Christ , Liv. III. Chap. 3. § 3.

(*b*) Hebr. .4. v. 12.

chiré. Voilà la vraie & pure contrition.

Dieu parle dans les personnes éclairées, savantes, & dont la vie extérieurement régulière en tout, paroît ornée de beaucoup de vertus : Mais souvent ces personnes pleines d'elles-mêmes & de leurs lumières, s'écoutent trop pour écouter Dieu. On tourne tout en raisons : on se fait des principes de sagesse naturelle, & des méthodes de prudence, de tout ce qui nous viendrait infiniment mieux, par le canal de la simplicité & de la docilité à l'Esprit de Dieu. Ces personnes paroissent bonnes, quelquefois plus que les autres : elles le sont même jusqu'à un certain point ; mais c'est une bonté mêlée. On se possède, on veut toujours se posséder selon la mesure de sa raison : on veut être toujours dans la main de son propre conseil : on est fort & grand à ses propres yeux. O mon Dieu, je vous rends graces avec (a) JESUS-CHRIST de ce que vous cachez vos secrets ineffables à ces grands & à ces sages, tan-

(a) Matth. 11. v. 25.

XX. *De la parole intérieure.* 209

dis que vous prenez plaisir à les révéler aux ames-foibles & petites ! Il n'y a que les enfans avec qui vous vous familiarisez sans réserve. Vous traitez les autres à leur mode. Ils veulent du savoir & des vertus hautes : Vous leur donnez des lumières éclatantes , & vous en faites des espèces de héros. Mais ce n'est pas là le meilleur partage. Il y a quelque chose de plus caché pour vos plus chers enfans. Ceux-là reposent , avec Jean , sur votre poitrine. Pour ces grands , qui craignent toujours de se ployer & de s'apetisser , vous les laissez dans leur grandeur ; vous les traitez selon leur gravité. Ils n'auront jamais vos caresses & vos familiarités : il faut être enfant , & jouer sur vos genoux pour les mériter. J'ai souvent remarqué qu'un pécheur ignorant & grossier , qui commence à être touché vivement de l'amour de Dieu dans sa conversion , est plus disposé à entendre ce langage intérieur de l'Esprit de grace , que certaines personnes éclairées & savantes , qui ont vieilli dans leur propre sagesse. Dieu , qui ne cherche qu'à se communiquer , ne fait ,

pour ainsi dire, où poser le pied dans ces ames pleines d'elles-mêmes & trop nourries de leur sagesse & de leurs vertus : mais (a) *son entretien familial*, comme dit l'Ecriture, *est avec les simples.*

Où sont-ils ces simples ? Je n'en vois guères. Dieu les voit, c'est en eux qu'il se plaît à habiter. (b) *Mon Père & moi*, dit JESUS-CHRIST, *nous y viendrons, & nous y ferons notre demeure.* O qu'une ame, livrée à la grace sans retour sur soi, ne se comptant pour rien, & marchant sans mesure au gré du pur amour, qui est le parfait guide, éprouve de choses, que les sages ne peuvent ni éprouver ni comprendre ! J'ai été sage (je l'ose dire) comme un autre ; mais alors croyant tout voir, je ne voyois rien. J'allois tâtonnant par une suite de raisonnement ; mais la lumière ne luisoit point dans mes ténèbres. J'étois content de raisonner : Mais, hélas ! Quand une fois on a fait taire tout ce qui est en nous, pour écouter Dieu,

(a) Prov. 3. v. 32.

(b) Jean 14. v. 23.

XX. *De la parole intérieure.* 211

on fait tout sans rien savoir ; & on ne peut douter que jusques - là on n'ait ignoré tout ce qu'on s'imaginoit comprendre. Tout ce qu'on tenoit , échappe ; on ne s'en soucie plus : on n'a plus rien à soi : on a tout perdu : on s'est perdu soi-même. Il y a un je ne sai quoi , qui dit au-dedans comme l'Epouse du Cantique : (4) *Faites-moi entendre votre voix ; qu'elle resonne à mes oreilles.* O qu'elle est douce cette voix ! Elle fait tressaillir toutes mes entrailles. Parlez , ô mon Epoux , & que nul autre que vous n'ose parler. Taisez - vous , mon ame : parlez , ô Amour ! Je dis qu'alors *on fait tout sans rien savoir.* Ce n'est pas qu'on ait la présomption de croire qu'on possède en soi toute vérité. Non , non : tout au contraire , on sent qu'on ne voit rien , qu'on ne peut rien , & qu'on n'est rien. On le sent , & on en est ravi. Mais dans cette desappropriation sans réserve , on trouve de moment à autre , dans l'infini de Dieu , tout ce qu'il faut selon le cours de sa providence. C'est - là qu'on trouve le pain quoti-

(4) Cant. 2. v. 14.

S ij

212 XX. *De la parole intérieure.*

dien de vérité, comme de toute autre chose, sans en faire provision. C'est alors que l'onction nous enseigne toute vérité, en nous ôtant toute sagesse, toute gloire, tout intérêt, toute volonté propre, en nous tenant contents dans notre impuissance & au-dessous de toute créature, prêts à céder aux derniers vers de la terre, prêts à confesser nos plus secrètes misères à la face de tous les hommes, ne craignant dans les fautes que l'infidélité, sans craindre ni le châtiment ni la confusion. En cet état, dis-je, l'Esprit nous enseigne toute vérité; car toute vérité est comprise éminemment dans ce sacrifice d'amour, où l'ame s'ôte tout, pour donner tout à Dieu. Voilà la manne qui, sans être chaque viande particulière, a le goût de toutes les viandes.



X X I.

Sur la Prière du Pharisien.

LEs Publicains, ou Receveurs d'impôts, étoient fort odieux au peuple Juif, jaloux de sa liberté, & accoutumé à n'avoir pour Roi que Dieu même, ou des Princes de la nation. Du tems de JESUS-CHRIST, ils étoient assujettis à la domination Romaine, qu'ils supportoient impatiemment. Quand JESUS-CHRIST représente un Publicain, il met devant les yeux de ceux qu'il instruit, ce qu'il y avoit de plus profane & de plus scandaleux. De-là vient que JESUS-CHRIST met ensemble les femmes de mauvaise vie, & les Publicains.

Pour les Pharisiens, c'est une secte d'hommes réformés, qui pratiquoient scrupuleusement jusques aux moindres circonstances marquées par la lettre de la loi. Leur vie étoit exemplaire, & éclatante en vertus extérieures: mais ils étoient superbes, hautains,

214. XXI. *Sur la Prière du Pharisien.*

jaloux des premiers rangs & de l'autorité, pleins d'eux-mêmes & de leurs bonnes œuvres, dédaigneux & critiques pour autrui, en un mot, aveuglés par la confiance en leur propre justice.

JESUS-CHRIST fait (4) une histoire qui représente ces deux caractères, pour montrer combien le Pharisien est plus loin du vrai Royaume de Dieu que le Publicain, qui est chargé d'iniquités. Le Publicain déplore ses vices ; le Pharisien raconte ses vertus. Le Publicain n'ose demander de grâces ; le Pharisien vante avec complaisance celles qu'il a reçues. Dieu se déclare pour le Publicain. Il aime mieux le pécheur humble, & confondu à la vue de sa misère, que le juste qui se complaît dans sa justice, & qui tire sa propre gloire des dons de Dieu. S'approprier les dons de Dieu, c'est les tourner contre Dieu-même, pour flatter son propre orgueil. O dons de Dieu, que vous êtes redoutables à une ame, qui se cherche en elle-même ! Elle tourne en poison l'aliment

(4) Luc 18. v. 10. 11.

—

XXI *Sur la Prière du Pharisien.* 215
de vie éternelle : tout ce qui devoit
la faire mourir à la vie d'Adam , ne sert
qu'à entretenir cette vie. On nourrit
l'amour propre , de bonnes œuvres ,
& d'austérités : on se raconte à soi-même
secrètement les mortifications , les
victoires sur son goût , les actions de ju-
stice , de patience , d'humilité , de des-
intéressement. On croit chercher dans
toutes ces choses une consolation spiri-
tuelle , & on y cherche un appui pour
se confier en soi-même , & pour se ren-
dre un témoignage avantageux de sa
propre justice. On veut toujours être
en état de se représenter à soi-même ce
qu'on fait de bien. Quand ce témoi-
gnage intérieur échappe , on est désolé,
troublé , consterné , on croit avoir
tout perdu.

Ce témoignage sensible est l'appui
des commençans , c'est le lait des
ames tendres & naissantes. Il faut
qu'elles le succent long-tems : il seroit
dangereux de les sevrer. C'est à Dieu
seul à retirer peu à peu ce goût , & à
substituer le pain des forts. Mais quand
une ame depuis long-tems instruite &
exercée dans le don de la foi , com-

216 XXI. *Sur la Prière du Pharisien.*

mence à ne sentir plus ce témoignage si doux & si consolant, elle doit demeurer tranquille dans l'épreuve, & ne se point tourmenter pour rappeler ce que Dieu éloigne d'elle. Alors il faut qu'elle s'endurcisse contre elle-même, & qu'elle soit contente, comme le Publicain, de montrer sa misère à Dieu, osant à peine lever les yeux vers lui. C'est dans cet état, que Dieu purifie d'autant plus l'ame, qu'il lui dérobe la vûe de sa pureté.

L'ame est si infectée de l'amour propre, qu'elle se salit toujours un peu par la vûe de sa vertu : elle en prend toujours quelque chose pour elle-même : elle rend grâces à Dieu, mais elle se fait bon gré d'être, plutôt qu'un autre, la personne sur qui découlent les dons célestes. Cette manière de s'approprier les grâces, est très-subtile & très-imperceptible, dans certaines ames qui paroissent droites & simples. Elles n'aperçoivent pas elles-mêmes le larcin qu'elles font. Ce larcin est d'autant plus mauvais, que c'est dérober le bien le plus pur, & qui excite par conséquent la jalousie de Dieu.

Ces

XXI. *Sur la Prière du Pharisien.* 217

Ces ames ne cessent de s'approprier leurs vertus , que quand elles cessent de les voir , & que tout semble leur échapper. Alors elles s'écrient , comme S. Pierre , quand il s'enfonçoit dans les eaux ; *Sauvez-nous , Seigneur , nous périssons.* Elles ne trouvent plus rien en elles ; tout manque. Il n'y a plus dans leur fond , que sujet de condamnation , d'horreur , de haine de soi-même , de sacrifice & d'abandon. En perdant ainsi cette propre justice Pharisienne , on entre dans la vraie justice de JESUS-CHRIST , qu'on n'a garde de considérer comme la sienne propre.

Cette justice Pharisienne est bien plus commune qu'on ne s'imagine. Le premier défaut de cette justice consistoit , en ce que le Pharisien la mettoit toute dans les œuvres , s'attachant superstitieusement à la rigueur de la lettre de la loi , pour l'observer de point en point , sans en chercher l'esprit. Voilà précisément ce que font tant de Chrétiens. On jeûne , on donne l'aumône , on fréquente les sacremens , on va à l'office de l'Eglise , on prie même , sans amour pour Dieu , sans détache-

218 XXI. *Sur la Prière du Pharisien.*
ment du monde, sans charité, sans humilité, sans renoncement à soi-même. On est content, pourvu qu'on ait devant soi un certain nombre de bonnes œuvres régulièrement faites : C'est être Pharisien.

Le second défaut de la justice Pharisienne, est celui que nous avons déjà marqué : c'est qu'on veut s'appuyer sur cette justice, comme sur sa propre force. Ce qui fait qu'elle console tant, c'est qu'elle donne un grand soutien à la nature. On prend plaisir à se voir juste, à se sentir fort, à se mirer dans sa vertu, comme une femme vaine se plaît à considérer sa beauté dans un miroir. L'attachement à cette vue de nos vertus, les salit, nourrit notre amour-propre, & nous empêche de nous détacher de nous-mêmes. De-là vient que tant d'ames, d'ailleurs droites & pleines de bons desirs, ne font que tourner autour d'elles-mêmes, sans avancer jamais vers Dieu. Sous prétexte de vouloir conserver ce témoignage intérieur, elles s'occupent toujours d'elles-mêmes avec complaisance : elles craignent autant de se

XXI. *Sur la Prière du Pharisien.* 219

perdre de vûe , que d'autres craindroient de s'écarter de Dieu ; elles veulent toujours voir un certain arrangement de vertus composées à leur mode : elles veulent toujours goûter le plaisir d'être agréables à Dieu. Ainsi elles ne se nourrissent que d'un plaisir qui les amollit , & d'une superficie de vertus, qui les remplit d'elles-mêmes.

Il faudroit les vuider , & non pas les remplir ; les endurcir contre elles-mêmes , & non pas les accoutumer à cette tendresse sensible , qui n'a souvent rien de solide. Cette tendresse est pour elles , ce que seroit le lait d'une nourrice pour un homme robuste de trente ans. Cette nourriture affoiblit & appétisse l'ame au lieu de la fortifier. De plus , c'est que ces ames trop dépendantes du goût sensible & du calme intérieur , sont en danger de perdre tout , au premier orage qui se lèvera : elles ne tiennent qu'au don sensible : dès que le don sensible se retire , tout tombe sans ressource. Elles se découragent aussi-tôt que Dieu les éprouve ; elles n'ont mis aucune différence entre le goût sensible & Dieu ;

220 XXI. *Sur la Prière du Pharisien.*

de-là vient que quand ce goût échape, elles concluent que Dieu les abandonne. Aveugles ! qui quittent l'oraison, comme dit Ste Thérèse, quand l'oraison commence à se purifier par l'épreuve, & à devenir plus fructueuse. Une ame qui vit du pain sec de la tribulation, qui se trouve vuide de tout bien, qui voit sans cesse sa pauvreté, son indignité, & sa corruption ; qui ne se lasse jamais de chercher Dieu, quoique Dieu la repousse, qui le cherche lui seul, pour l'amour de lui-même, sans se chercher soi-même en Dieu, est bien au-dessus d'une ame qui veut voir sa perfection, qui se trouble, dès qu'elle la perd de vûe, & qui veut toujours que Dieu la prévienne par de nouvelles caresses.

Suivons Dieu par la route obscure de la foi ; perdons de vûe tout ce qu'il voudra nous cacher ; marchons, comme Abraham, sans savoir où tendent nos pas ; ne comptons que sur notre misère & sur la miséricorde de Dieu seulement ; allons droit, soyons simples, fidèles, n'hésitant jamais de sacrifier tout à Dieu. Mais gardons-nous

XXII. *Sur les Fautes journalières.* 221
bien de nous appuyer sur nos œuvres,
ou sur nos sentimens, ou sur nos ver-
tus. Allons toujours à Dieu, sans nous
arrêter un moment, pour retourner
sur nous-mêmes avec complaisance ou
avec inquiétude. Abandonnons-lui tout
ce qui nous regarde, & songeons à le
glorifier sans relâche dans tous les mo-
mens de notre vie.

XXII.

*Sur les Fautes Journalières & le
Support de soi-même.*

Vous comprenez qu'il y a beau-
coup de fautes qui sont volon-
taires à divers degrés, quoiqu'on ne
les fasse pas avec un propos délibéré
de les faire pour manquer à Dieu. Sou-
vent un ami reproche à son ami une
faute dans laquelle cet ami n'a pas ré-
solu expressement de le choquer, mais
dans laquelle il s'est laissé aller, quoi-
qu'il n'ignorât pas qu'il le choqueroit.
C'est ainsi que Dieu nous reproche ces
sortes de fautes. Elles sont volonta-
ires; car encore qu'on ne les fasse pas

T iij

222 XXII. *Sur les Fautes journalières.*

avec réflexion, on les fait néanmoins avec liberté, & avec une certaine lumière intime de conscience, qui suffiroit au moins pour douter & pour suspendre l'action.

Voilà les fautes que font souvent les bonnes ames. Pour les fautes de propos délibéré, il est bien extraordinaire qu'on y tombe, quand on s'est entièrement donné à Dieu.

Les petites fautes deviennent grandes, & monstrueuses à nos yeux, à mesure que la pure lumière de Dieu croît en nous; comme vous voyez que le soleil, à mesure qu'il se lève, nous découvre la grandeur des objets que nous ne faisons qu'entrevoir confusément pendant la nuit. Comptez que dans l'accroissement de la lumière intérieure, vous verrez les imperfections que vous avez vûes jusques ici, comme bien plus grandes & plus malignes dans leur fond que vous ne les voyiez jusqu'à présent; & que de plus vous verrez sortir en foule de votre cœur, beaucoup d'autres misères que vous n'auriez jamais pû soupçonner d'y trouver. Vous y trouverez les foibles-

XXII. *Sur les Fautes journalières.* 223
fes', dont vous aurez besoin, pour
perdre toute confiance en votre force ;
mais cette expérience, loin de vous
décourager, servira à vous arracher
toute confiance propre, & à démolir
rez pied rez terre tout l'édifice de
l'orgueil. Rien ne marque tant le soli-
de avancement d'une ame, que cette
vue de ses misères, sans trouble &
sans découragement.

Une règle importante, c'est de s'ab-
stenir d'une faute, toutes les fois
qu'on l'apperçoit avant que de la
faire ; & d'en porter courageusement
l'humiliation, si on ne l'apperçoit qu'a-
près l'avoir commise.

Si on l'apperçoit avant que de la
faire, il faut bien se garder de résister
à l'Esprit de Dieu, qui avertit inté-
rieurement, & qu'on éteindroit : il
est délicat ; il est jaloux ; il veut être
écouté & suivi ; & si on le contriste,
il se retire ; la moindre résistance lui
est une injure ; il faut que tout lui
cède, dès qu'il se fait sentir. Les fau-
tes de précipitation ou de fragilité ne
font rien, en comparaison de celles
où l'on se rend sourd à la voix secrète

224 XXII. *Sur les Fautes journalières.*

du S. Esprit, qui commence à parler dans le fond du cœur.

Pour les fautes qu'on n'appërçoit qu'après qu'elles sont commises, l'inquiétude & le dépit de l'amour-propre ne les raccomoderont jamais; au contraire, ce dépit n'est qu'une impatience de l'orgueil, à la vûe de ce qui le confond. L'unique usage à faire de ces fautes est donc, de s'en humilier en paix; je dis en paix, parce que ce n'est point, s'humilier, que de prendre l'humiliation avec chagrin & à contre cœur. Il faut condamner les fautes, en gémir, en faire pénitence selon l'état de l'ame, sans chercher l'adoucissement d'aucune excuse; & se voir soi-même devant Dieu, dans cet état de confusion, sans s'aigrir contre soi-même, & sans se décourager; mais profitant en paix de l'humiliation de sa faute: ainsi l'on tire du serpent même, le remède pour se guérir du venin de sa morsure: la confusion du péché, quand elle est reçue dans une ame, qui ne la supporte point impatiemment, est le remède contre le péché même; mais ce

XXII. *Sur les Fautes journalières.* 225
n'est pas être humble , que de se soulever contre l'humiliation.

Souvent ce que nous offrons à Dieu , n'est point ce qu'il veut le plus de nous. Ce qu'il veut le plus , c'est ce que nous voulons le moins lui donner ; & que nous craignons qu'il ne nous demande : c'est cet Isaac , fils unique , fils bien-aimé , qu'il veut qu'on immole sans compassion : tout le reste n'est rien à ses yeux ; & il permet que tout le reste se fasse d'une manière pénible & infructueuse , parce que sa bénédiction n'est point dans le travail d'une ame partagée : il veut tout , & jusques-là , point de repos.

(a) *Qui est-ce , dit l'Ecriture , qui a résisté à Dieu , & qui a pu être en paix ?* Voulez-vous y être , & engager Dieu à bénir vos travaux ? Ne réservez rien ; coupez jusqu'au vif ; brûlez ; n'épargnez rien ; & le Dieu de paix sera avec vous. Quelle consolation , quelle liberté , quelle force , quel élargissement de cœur , quel accroissement de grâce , quand on ne laisse plus

(a) Job. 9. v. 4.

226 XXII. *Sur les Fautes journalières.*
rien entre Dieu & soi, & qu'on a
fait, sans hésiter, les derniers sacri-
fices !

L'intégrité des confessions passées
consiste, non à n'avoir rien omis de
ses fautes ; mais seulement à s'être ac-
cusé ingénument de toutes celles
qu'on connoissoit. Alors, l'on n'a-
voit pas la lumière de découvrir dans
son fond, beaucoup de mouvemens,
de la nature maligne & dépravée,
qui commence à se développer. A
mesure que la pure lumière croît, on
se trouve plus corrompu qu'on ne
croyoit ; on est tout étonné de son
aveuglement passé ; & on voit sortir
du fond de son cœur, comme d'une
caverne profonde, une infinité de sen-
timens honteux, semblables à des rep-
tiles sales & pleins de venin : on n'au-
roit jamais crû les porter dans son sein,
& on a horreur de soi-même à mesure
qu'on les voit sortir.

Il ne faut ni s'étonner, ni se décou-
rager. Ce n'est pas que nous soyons
plus méchans que nous l'étions ; au
contraire nous le sommes moins : mais
tandis que nos maux diminuent, la lu-

XXII. *Sur les Fautes journalières.* 227

mière qui nous les montre, augmente, & nous sommes saisis d'horreur. Mais remarquons pour notre consolation, que nous n'appercevons nos maux, que quand nous commençons à en guérir. Quand nous sommes privés de tout principe de guérison, nous ne sentons point le fond de notre mal : c'est l'état d'aveuglement, de présomption & d'insensibilité, où l'on est livré à soi-même : on se laisse aller au torrent ; on n'en sent point la rapidité ; mais elle commence à se faire sentir, à mesure qu'on commence à se roidir plus ou moins contre elle. Il ne faut ni se flatter, ni s'impatienter contre soi-même sur la correction de ses défauts.

Quand on vous demande quelque chose qui paroît impossible à la nature ; dites-en vous-même : Rien n'est impossible à Dieu.

Il ne faut point se décourager, ni par l'expérience de notre foiblesse, ni pour le dégoût d'une vie agitée où notre état nous engage. C'est une miséricorde de Dieu, de gémir de cette agitation ; & le gémissement est le contre-poison qui empêche notre cœur

228 XXII. *Sur les Fautes journalières.*
d'être corrompu. Le découragement n'est pas un état humble ; c'est au contraire un dépit & un désespoir d'un orgueil lâche : rien n'est si mauvais. Soit que nous bronchions, soit même que nous tombions, ne songeons qu'à nous relever & à reprendre notre course : toutes nos fautes nous sont utiles, pourvû qu'en nous ôtant une maudite confiance en nous-mêmes, elles ne nous ôtent point l'humble & salutaire confiance en Dieu.

Les répugnances que nous sentons pour nos devoirs, viennent sans doute d'imperfections. Si nous étions parfaits, nous aimerions tout ce qui est de l'ordre de Dieu : mais puisque nous naissons corrompus, & d'un naturel révolté contre les règles ; louons Dieu, qui fait tirer le bien du mal même, & qui se sert de notre répugnance pour nous faire pratiquer diverses vertus. L'ouvrage de la grace, comme remarque Sainte Thérèse, ne s'avance pas toujours régulièrement, comme celui de la nature.

Il n'est pas surprenant que l'amour de sa personne se fasse sentir dans son

XXII. *Sur les Fautes journalières.* 229

cœur : on n'est pétri que de complaisance vaine en soi-même , & de passion pour réussir en tout. Il ne faut point se troubler & se décourager, pour éprouver en soi ses misères, qui renaissent à tout moment & qui fourmillent dans le cœur : il n'y a qu'à n'y avoir aucun égard, qu'à se tourner paisiblement vers Dieu, & qu'à lui sacrifier toutes ces frivoles inclinations.

Qu'il est honteux à une ame faite pour Dieu, d'avoir tant de penchant à être idolâtre de soi-même ! Il faut s'en humilier, se défier de soi, se servir de cette pente malheureuse, pour se mépriser davantage, enfin s'exécuter généreusement & courageusement, dans tout ce que l'Esprit de Dieu demande de nous.

Ne vous découragez de rien ; supportez-vous vous-même avec humilité dans vos inégalités, dans vos faiblesses, & dans vos peines : bénissez Dieu d'aussi bon cœur, des progrès que les autres feront dans la vertu, que si vous les faisiez vous-même ; ne vous troublez point des agitations de l'amour-propre, laissez-les passer

230 XXII. *Sur les Fautes journalières.*
sans daigner les observer.

Vous faites , en vous impatientant de ressentir cette peine que vous avez honte de sentir , ce que feroit un orfèvre inconsidéré , qui voyant son or fondu dans le creuset , le jetteroit , croyant tout perdu. Autant cette peine seroit mauvaise , si vous l'entreteniez volontairement , autant vous sera-t-elle utile , si vous la soutenez avec fidélité , sans vous décourager. Craignez souverainement de déplaire à Dieu de propos délibéré ; les fautes légères & dans lesquelles on tombe par légèreté , quoique faciles à réparer , ne laisseroient pas de refroidir beaucoup la charité , si elles devenoient habituelles , si elles séjournoient dans notre cœur , selon cette parole du S. Esprit : (a) *Les mouches , qui meurent dans le baume , en corrompent la suavité.*

Purifiez donc soigneusement votre conscience de toutes les fautes de la journée : ne laissez jamais séjourner le péché dans votre cœur ; quelque petit qu'il soit , il obscurcit la lumière de la grace : il appesantit l'ame ; il em-

(a) Eccl. 10. v. 1.

XXII. *Sur la Fidélité dans, &c.* 231
pêche toujours un peu le fréquent commerce, qu'une ame doit entretenir avec JESUS-CHRIST; & par la suite l'on devient tiède; on oublie davantage Dieu, & on est plus sensible aux créatures. Une ame pure, au contraire, qui s'humilie & se relève promptement après les moindres fautes, est toujours fervente, & droite.

Dieu ne nous fait sentir notre faiblesse que pour nous donner sa force: tout ce qui est involontaire ne doit point nous troubler: le principal est de n'agir jamais contre la lumière intérieure, & de vouloir aller aussi loin que Dieu veut nous conduire.

XXIII.

Sur la fidélité dans les petites choses.

Saint François de Sales dit, qu'il en est des grandes vertus & des petites fidélités, comme du sel & du sucre. Le sucre a un goût plus exquis; mais il n'est pas d'un si fréquent

usage ; au contraire , le sel entre dans tous les alimens nécessaires à la vie. Les grandes vertus sont rares. L'occasion n'en vient guère. Quand elle se présente , on y est préparé par tout ce qui précède , on s'y excite par la grandeur du sacrifice , on y est soutenu , ou par l'éclat de l'action que l'on fait aux yeux des autres , ou par la complaisance qu'on a en soi-même dans un effort qu'on trouve extraordinaire. Les petites occasions sont imprévues , elles reviennent à tout moment , elles nous mettent sans cesse aux prises avec notre orgueil , notre paresse , notre hauteur , notre promptitude & notre chagrin : elles vont à rompre notre volonté en tout , & à ne nous laisser aucune réserve. Si on veut y être fidèle , la nature n'a jamais le tems de respirer , & il faut qu'elle meure à toutes ses inclinations. On aimeroit cent fois mieux faire à Dieu certains grands sacrifices , quoique violens & douloureux , à condition de se dédommager par la liberté de suivre ses goûts & ses habitudes dans tous les petits détails. Ce n'est pourtant que par la
fidélité

fidélité dans les petites choses, que la grace du véritable amour se soutient, & se distingue des ferveurs passagères de la nature.

Il en est de la piété, comme de l'œconomie pour les biens temporels : si on n'y prend garde de près, on se ruine plus en faux frais qu'en gros articles de dépense. Quiconque fait mettre à profit pour le spirituel, comme pour le temporel, les petites choses, amasse de grands biens. Toutes les choses qui sont grandes, ne le sont que par l'assemblage des petites, qu'on recueille soigneusement. Qui ne laisse rien perdre, s'enrichira bientôt.

D'ailleurs, considérez que Dieu ne cherche pas tant nos actions, que le motif d'amour qui les fait faire, & la souplesse qu'il exige de notre volonté. Les hommes ne jugent presque nos actions que par le dehors : Dieu compte pour rien dans nos actions tout ce qui éclate le plus aux yeux des hommes. Ce qu'il veut, c'est une intention pure, c'est une volonté prête à tout, & souple dans ses mains, c'est un sincère détachement de soi-même.

Tout cela s'exerce plus fréquemment , avec moins de danger pour l'orgueil , & d'une manière qui nous éprouve plus rigoureusement , dans les occasions communes , que dans les extraordinaires. Quelquefois même , on tient plus à une bagatelle , qu'à un grand intérêt ; on aura plus de répugnance à s'arracher un amusement , qu'à faire une aumône d'une très-grande somme.

On se trompe d'autant plus aisément sur les petites choses , qu'on les croit plus innocentes , & qu'on s'imagine y être moins attaché. Cependant , quand Dieu nous les ôte , nous pouvons facilement reconnoître , par la douleur de la privation , combien l'attachement & l'usage étoient excessifs & inexcusables. D'ailleurs , si on néglige les petites choses , on scandalise à toute heure sa famille , son domestique , & tout le public. Les hommes ne peuvent s'imaginer que notre piété soit de bonne foi , quand notre conduite paroît en détail lâche & irrégulière. Quelle apparence de croire que nous ferions , sans hésiter , les plus grands

sacrifices, pendant que nous succombons, dès qu'il est question des plus petits ?

Mais ce qu'il y a de plus dangereux, c'est que l'ame, par la négligence des petites choses, s'accoutume à l'infidélité. Elle contriste le Saint-Esprit, elle se laisse à elle-même, elle compte pour rien de manquer à Dieu. Au contraire, le vrai amour ne voit rien de petit : tout ce qui peut plaire ou déplaire à Dieu, lui paroît toujours grand. Ce n'est pas que le vrai amour jette l'ame dans la gêne & dans le scrupule ; mais c'est qu'il ne met point de bornes à sa fidélité. Il agit simplement avec Dieu ; & comme il ne s'embarrasse point des choses que Dieu ne lui demande pas, il ne veut aussi jamais hésiter un seul instant sur celles que Dieu lui demande, soit grandes, soit petites. Ainsi, ce n'est point par gêne qu'on devient alors fidèle & exact dans les moindres choses ; c'est par un sentiment d'amour, qui est exempt des réflexions & des craintes des ames inquiètes & scrupuleuses. On est comme entraîné par l'amour de Dieu : on ne veut faire que

ce qu'on fait, & on ne veut rien de tout ce qu'on ne fait pas. En même tems que Dieu jaloux presse l'ame, la pousse sans relâche sur les moindres détails, & semble lui ôter toute liberté, elle se trouve au large, & elle jouit d'une profonde paix en lui. O qu'elle est heureuse !

Au reste, les personnes qui ont naturellement moins d'exactitude, sont celles qui doivent se faire une loi plus inviolable sur les petites choses. On est tenté de les mépriser : on a l'habitude de les compter pour rien : on n'en considère point assez la conséquence : on ne se représente point assez le progrès insensible que font les passions : on oublie même les expériences les plus funestes qu'on en a faites. On aime mieux se promettre de foi une fermeté imaginaire, & se fier à son courage tant de fois trompeur, que de s'assujettir à une fidélité continuelle. C'est un rien, dit-on. Oui, c'est un rien, mais un rien qui est tout pour vous, un rien que vous aimez jusqu'à le refuser à Dieu, un rien que vous méprisez en paroles, pour avoir un

prétexte de le refuser : mais dans le fond , c'est un rien que vous réservez contre Dieu , & qui vous perdra. Ce n'est point élévation d'esprit , que de mépriser les petites choses : c'est au contraire par des vûes trop bornées , qu'on regarde comme petit ce qui a des conséquences si étendues. Plus on a de peine à se précautionner sur les petites choses , plus il faut y craindre la négligence , se défier de soi-même , & poser des barrières invincibles entre soi & le relâchement. (a) *Qui spernit modica , paulatim decidet.*

Enfin jugez - vous par vous-même. Vous accommoderiez-vous d'un ami qui vous devrait tout , & qui voulant bien par devoir vous servir dans ces occasions rares , qu'on nomme grandes , ne voudroit s'assujétir à avoir pour vous , ni complaisance ni égard , dans le commerce de la vie ?

Ne craignez point cette attention continuelle aux petites choses. D'abord il faut du courage ; mais c'est une pénitence que vous méritez , dont vous avez besoin , qui fera votre paix

(a) Eccli. 19. v. 1.

238 XXIV. *Des mouvemens passagers ;*
& votre sûreté ; hors de-là , rien que
trouble & rechute. Dieu vous rendra
peu à peu cet état doux & facile. Le
vrai amour est attentif , sans gêne &
sans contention d'esprit.

XXIV.

Des mouvemens passagers , de la fidélité
& simplicité.

Toutes les fois qu'on apperçoit un
mouvement de hauteur , de vaine
complaisance , de confiance en soi-
même , de désir de suivre son inclina-
tion contre la règle , de rechercher son
propre goût , d'impatience contre les
foiblesses d'autrui , ou contre les en-
nuis de son état ; il faut laisser tomber
toutes ces choses , comme une pierre
au fond de la mer , se recueillir de-
vant Dieu , & attendre à agir , jus-
qu'à ce qu'on soit dans la disposition
où le recueillement doit mettre. Que
si la dissipation des affaires , ou la vi-
vacité de l'imagination , empêche l'a-

me de se recueillir d'une manière facile, douce & sensible, il faut au moins tâcher de se calmer par la droiture de la volonté, & par le désir du recueillement. Alors la volonté de ce recueillement est un espèce de recueillement, qui suffit pour dépouiller l'ame de sa volonté propre, & pour la rendre souple dans la main de Dieu.

Que s'il vous échappe dans votre promptitude quelque mouvement trop naturel, & qui soit de cette propriété maligne dont nous parlons, ne vous découragez pas; suivez toujours votre chemin; portez en paix devant Dieu l'humiliation de votre faute, sans vous laisser retarder dans votre course, par le dépit très-cuisant que l'amour-propre vous fait ressentir de votre foiblesse. Allez toujours avec confiance, sans vous laisser troubler par les chagrins d'un orgueil délicat, qui ne peut souffrir de se voir imparfait: votre faute servira, par cette confusion intérieure, à vous faire mourir à vous-même, à vous désapproprier des dons de Dieu, & à vous anéantir devant lui.

La meilleure manière de réparer cette faute, est de mourir aux sensibilités de l'amour-propre, sans retardement au cours de la grace, qu'on avoit un peu interrompu par cette infidélité passagère.

S.

Le principal est, de renoncer à votre propre sagesse par une conduite simple, & d'être prêt à sacrifier la faveur, l'estime & l'approbation publique, toutes les fois que la conduite de Dieu sur vous, vous y engagera.

Ce n'est pas qu'il faille se mêler des choses dont Dieu ne nous charge pas, ni nous commettre inutilement, en disant les vérités que les personnes bien intentionnées ne sont pas encore capables de porter.

Il faut suivre Dieu, & ne le prévenir jamais. Aussi, quand il donne le signal, il faut tout quitter & tout hasarder pour le suivre. Hésiter, retarder, s'amollir, affoiblir ce qu'il veut qu'on fasse, craindre de s'exposer trop, vouloir se mettre à l'abri de tous les dégoûts & les contradictions, chercher
des

des raisons plausibles pour se dispenser de faire de certains biens difficiles & épineux , quand on est convaincu en sa conscience que Dieu les attend de nous , & qu'il nous a mis en état de les accomplir ; voilà ce qui seroit se reprendre soi-même , après s'être donné sans réserve à Dieu.

Je le prie de vous préserver de cette infidélité : rien n'est si terrible que de résister intérieurement à Dieu ; c'est le péché *contre le S. Esprit* , dont JESUS-CHRIST nous assure , (a) qu'il ne sera pardonné , ni en ce monde , ni en l'autre.

Les autres fautes que vous ferez dans la simplicité de votre bonne intention , se tourneront à profit pour vous , en vous humiliant , & en vous rendant plus petit à vos propres yeux. Mais pour les fautes de résistance à l'Esprit de Dieu , par une hauteur & par une sagesse mondaine , qui ne marcheroit pas avec un courage assez simple , & qui voudroit trop se ménager dans l'accomplissement de l'œuvre de Dieu , c'est ce qui éteindroit insensiblement.

(a) Matth. 12. v. 32..

242 XXIV. *Des mouvemens passagers*
ment l'esprit de grace dans votre cœur.
Dieu jaloux & rebuté après tant de
graces, se retireroit, & vous livreroit
à vous-même : vous ne feriez plus que
tournoyer dans une espèce de cercle ,
au lieu d'avancer à grands pas dans le
droit chemin : vous languiriez dans la
vie intérieure , & ne feriez que dimi-
nuer , sans que vous pussiez presque
vous dire à vous-même la cause sûre &
profonde de votre mal.

§.

Dieu vous a donné une ingénuité &
une candeur , qui lui plaît sans doute
beaucoup : c'est sur ce fondement qu'il
veut bâtir cet édifice.

Il veut de vous une simplicité , qui
fera d'autant plus sa sagesse , que ce ne
fera point la vôtre. Il vous veut petit
à vos yeux , & souple dans ses mains ,
comme un enfant. C'est cette enfance ,
si contraire à l'esprit de l'homme , & si
recommandée dans l'Evangile , que
Dieu veut mettre dans votre cœur ,
malgré la contagion qui règne dans le
monde , où elle est si inconnue & si
méprisée.

C'est même par cette simplicité & cette petitesse , qu'il veut guérir en vous tout reste de sagesse hautaine & défiante. Vous devez dire comme David : (a) *Je serai encore plus simple , plus vil & plus petit que je ne l'ai été , depuis le moment que je me suis donné à Dieu.*

Pourvu que vous soyez fidèle à lire assez pour nourrir votre cœur , & pour vous instruire ; que vous vous recueilliez de tems en tems , en certains momens dérobés de la journée ; qu'enfin vous ayez des tems réglés pour être avec Dieu ; vous verrez assez tout ce que vous aurez à faire pour la pratique de toutes les vertus. Les choses se présenteront à vous comme d'elles-mêmes : si vous êtes simple en la présence de Dieu , il ne vous laissera guère douter.

Mais ce qui peut vous distraire , & arrêter les graces que Dieu verse sur vous , comme un torrent , c'est que vous craigniez d'aller trop loin dans le bien , & que vous ne laissiez pas

(a) 2. Rois. 6. v. 22.

244 XXIV. *Des mouvemens passag. &c.*
allez faire Dieu aux dépens de votre
sagesse.

Sur-tout, ne lui donnez aucunes
bornes. Il ne s'agit pas d'entreprendre
de grandes choses, que Dieu ne de-
mande peut-être point de vous, en la
manière que vous le concevriez; mais
de suivre sans empressement, sans pré-
cipitation & sans mouvement propre,
les ouvertures que Dieu vous donnera
de moment à autre, pour déboucher
les cœurs de vos amis, & pour leur
montrer ce qu'ils doivent à Dieu dans
leurs états.

C'est un ouvrage de patience, de
foi & d'attention continuelle: il y
faut une merveilleuse discrétion; & il
faut bien se garder de suivre là-dessus
un certain zèle qui s'échauffe inconsi-
dérément. Mais cette discrétion si né-
cessaire n'est pas celle qu'on s'imagi-
ne: c'est une discrétion, qui ne va
point comme celle du monde, à pren-
dre ses mesures avec soi-même; mais
seulement à attendre toujours le mo-
ment de Dieu, & à tenir sans cesse les
yeux sur lui, pour ne nous mouvoir
qu'à mesure qu'il nous pousse, par

XXV. *Ne point juger des vertus, &c.* 245
les ouvertures que sa providence four-
nit au dehors, & par les lumières qu'il
nous communique au dedans.

Il ne demande donc pas que vous
vous excitiez jamais avec inquiétude ;
au contraire, que vous soyez dans une
situation tranquille, mais sans résistan-
ce ; en sorte que rien ne vous arrête ni
ne vous retarde, quand Dieu voudra
agir par vous.

Je le prie de répandre sur vous la
grace de l'enfance de JÉSUS, avec la
paix, la confiance, & la joie du Saint-
Esprit.

X X V.

*Qu'il ne faut juger des vertus, ni des
vices de soi ou d'autrui, selon le goût
humain.*

ON n'a point encore assez appro-
fondi la misère des hommes en
général, ni la sienne en particulier,
quand on est encore surpris de la foi-
blesse & de la corruption des hommes.

X iij

246 XXV. *Ne point juger des vertus*

Si on n'attendoit aucun bien des hommes , aucun mal ne nous étonneroit. Notre étonnement vient donc du mécompte d'avoir compté l'humanité entière pour quelque chose , au lieu qu'elle n'est rien , & pis que rien. L'arbre ne doit point surprendre , quand il porte ses fruits. Mais on doit admirer JESUS-CHRIST , en qui nous sommes entés , comme dit S. Paul , lorsque nous autres sauvageons , nous portons en lui , à la place de nos fruits amers , les plus doux fruits de la vertu.

Defabusez-vous de toute vertu humaine , qui est empoisonnée de complaisance & de confiance en soi-même. (a) *Ce qui est haut aux yeux des hommes , dit le Saint - Esprit , est une abomination devant Dieu.* C'est une idolâtrie intérieure dans tous les momens de la vie. Cette idolâtrie , quoique couverte de l'éclat des vertus , est plus horrible que beaucoup d'autres péchés que l'on croit plus énormes. Il n'y a qu'une seule vérité , & qu'une seule manière de bien juger , qui est , de juger comme Dieu même. Des péchés commis par foi-

(a) Luc. 16. v. 15.

blesse , par emportement ou par ignorance , irritent moins Dieu , que les vertus qu'une ame pleine d'elle-même exerce pour rapporter tout à sa propre excellence , comme à sa seule Divinité : car c'est le renversement total de tout le dessein de Dieu dans la création. Cessons de juger des vertus & des vices , par notre goût , quel'amour propre a rendu dépravé , & par nos fausses vûes de grandeur. Il n'y a rien de grand , que ce qui se fait bien petit devant l'unique & souveraine Grandeur. Vous tendez au grand par la pente de votre cœur , & par l'habitude d'y tendre : mais Dieu veut vous rabaisser & vous rapetisser dans sa main. Laissez - le faire.

Pour les gens qui cherchent Dieu , ils sont & demeurent souvent , pleins de misères : non que Dieu autorise leurs imperfections ; mais parce que leurs imperfections les arrêtent , & les empêchent d'aller à Dieu par le plus court chemin. Ils ne peuvent aller vite ; car ils sont trop chargés , & d'eux-mêmes , & de tout ce grand attirail de choses superflues qu'ils rapportent à

248 XXV. *Ne point juger des vertus*
eux, avec tant d'empressement & de
jalousie. Les uns croient aller droit,
usant toujours de certains petits dé-
tours, pour parvenir à leurs fins qui
leur semblent permises. Les autres
ignorent leur propre cœur, jusqu'à
s'imaginer qu'ils ne tiennent plus à
rien, quoiqu'ils tiennent encore à
tout, & que le moindre intérêt ou la
moindre prévention les surmonte.

On se flatte sur ses raisons, dans le
tems qu'on croit peser celles d'autrui
au poids du sanctuaire : & par-là on
devient injuste, ne parlant que de ju-
stice & de bonne foi. On se prévient
contre les gens dont on est jaloux : la
jalousie cachée dans les derniers replis
du cœur, exagère les moindres dé-
fauts : on en est plein, on ne peut s'en
taire, on s'échappe malgré soi à laisser
entrevoir son dégoût & son mépris.
De-là viennent les critiques déguisées,
& les mauvais offices qu'on rend sans
penser à les rendre.

Le cœur rétréci par l'intérêt pro-
pre, se trompe lui-même, pour se per-
mettre ce qui lui convient : il est foi-
ble, incertain, timide, prêt à rompre,

à flatter , à encenser , pour obtenir. Il est si occupé de lui , qu'il ne lui reste , ni tems , ni pensée , ni sentiment pour le prochain. De tems en tems la crainte de Dieu le trouble dans sa fausse paix , & le force de se donner à autrui ; mais il ne s'y donne que par crainte & malgré lui. C'est une impulsion étrangère , passagère & violente : on retombe bientôt au fond de soi-même , où l'on redevient son tout & son Dieu-même ; tout pour soi , ou pour ce qui s'y rapporte , & le reste du monde entier n'est rien. On ne veut être , ni ambitieux , ni avare , ni injuste , ni traître : mais ce n'est point l'amour de Dieu en eux , qui rend permanentes & fixes toutes les vertus contraires à ces vices ; c'est au contraire une crainte étrangère , qui vient par accès inégaux , & qui suspend tous ces vices , propres à l'ame attachée à elle-même.

Voilà de quoi je me plains tant : voilà ce qui me fait tant desirer une piété de pure foi & de mort sans réserve , qui arrache l'ame à elle-même , sans espérance d'aucun retour.

250 XXV. *Ne point juger des vertus*

On trouve cette perfection trop haute & impraticable. Hé bien , qu'on retombe donc dans cet amour propre qui craint Dieu seulement pour soi , & qui va toujours tombant & se relevant avec lâcheté jusqu'à la fin de la vie. Tandis qu'on s'aime , on ne peut être que plein de misères : on fait meilleure mine que les autres , quand on est plus glorieux & plus délicat dans sa gloire ; mais ces dehors n'ont aucun véritable soutien. C'est cette dévotion mélangée d'amour propre , qui infecte ; c'est elle qui scandalise le monde , & que Dieu-même vomit. Quand est-ce que nous la vomirons aussi , & que nous irons jusqu'à la source du mal ?

- Quand on pousse la piété jusques-là , les gens sont effrayés , & trouvent qu'elle va trop loin. Quand elle ne va point jusques-là , elle est molle , jalouse , délicate , intéressée. Peu de personnes ont assez de courage & de fidélité pour se perdre , s'oublier & s'annéantir elles-mêmes ; par conséquent , peu de personnes font à la piété tout l'honneur , qu'on devoit lui faire.

Il y a des fautes de promptitude &

de fragilité , que vous comprenez bien , qui ne sont pas incompatibles avec une piété sincère ; mais vous ne comprenez pas aussi clairement , que d'autres défauts , qui viennent de foiblesse , d'illusion , d'amour propre , & d'habitude , compatissent avec une véritable intention de plaire à Dieu. A la vérité cette intention n'est ni assez pure , ni assez forte : mais quoique foible & imparfaite , elle est sincère dans ses bornes. On est avare : mais on ne voit point son avarice ; elle est couverte de prétextes spécieux ; elle s'appelle bon ordre , soin de ne rien perdre , prévoyance des besoins. On est envieux : mais on ne sent pas en soi cette passion basse & maligne qui se cache ; elle n'oseroit paroître , car elle donneroit trop de confusion ; elle se déguise ; & quelquefois elle trompe bien plus la personne qui en est tourmentée , que les autres qui l'examinent de près avec des yeux critiques. On est âpre , délicat , difficultueux , ombrageux sur les affaires : c'est l'intérêt qui fait tout cela ; mais l'intérêt se pare de cent belles raisons. Ecoutez-le ;

252 XXV. *Ne point juger des vertus*

vous ne finirez point : il faudra lui avouer qu'il n'a point de tort. Je conclus que les gens de bien , & vous-même comme les autres, sont pleins d'imperfections mélangées avec leur bonne volonté ; parce que leur volonté, quoique bonne , est encore foible, partagée, & retenue par les secrets ressorts de l'amour propre.

Votre ardeur même contre les défauts d'autrui , est un grand défaut. Ce dédain des misères d'autrui, est une misère qui ne se connoît pas assez elle-même. C'est une hauteur qui s'élève au-dessus de la bassesse du genre humain ; au lieu que pour la voir bien , il faudroit la voir de plein pied. Mon Dieu ! quand n'aurons-nous plus rien à voir, ni chez nous , ni chez les autres ? Dieu , tout bien : la créature , tout mal. D'ailleurs , les impressions passagères que vous prenez , sont trop fortes. Vous les prenez vivement , suivant les différentes occasions ; au lieu que vous pouviez prendre de sang froid certaines vûes justes qui seroient fixes , qui conviendroient à tous les événemens particuliers , qui vous don-

neroient une clef générale de tous les détails , & qui ne seroient guère sujettes à changer.

Vous craignez de tomber dans le mépris de tout le genre humain. En un sens , je voudrois que vous le méprisassiez tout entier , autant qu'il est méprisable. La seule lumière de Dieu peut , en croissant , vous donner cette pénétration de l'abîme du mal , qui est dans tous les hommes. Mais en connoissant à fond tout ce mal , il faut connoître aussi le bien que Dieu y mêle. C'est ce mélange de bien & de mal qu'on a de la peine à se persuader. C'est le bon & le mauvais grain que (a) l'ennemi a mis ensemble. Les serviteurs veulent les séparer ; mais le Père de famille s'écrie : *Laissez-les croître ensemble jusqu'au jour de la moisson.*

Le principal est , de ne se point décourager à la vûe d'un si triste spectacle , & de ne pousser pas la défiance trop loin. Les gens naturellement ouverts & confians , se resserrent & se défient plus que d'autres , quand ils se rebutent par expérience d'avoir de la

(a) Matth. 13. v. 25. 27. 29.

254 XXV. *Ne point juger des vertus*

confiance & de l'ouverture ; ils sont comme les poltrons desespérés , qui sont plus que vaillans. Vous avez beaucoup à vous precautionner de ce côté-là ; car outre que la place où vous êtes , fait passer en revue devant vous les misères de tout le genre humain , d'ailleurs l'envie , la jalousie , la témérité des jugemens , & la malignité des mauvais offices , empoisonnent une infinité de choses innocentes , & exagèrent sans pitié beaucoup de légères imperfections. Tout cela vient en foule attaquer votre patience , votre confiance & votre charité , qui en sont fatiguées : mais tenez bon. Dieu s'est réservé des vrais serviteurs : s'ils ne font pas tout , ils font beaucoup , par comparaison au reste du monde corrompu , & par rapport à leur naturel. Ils reconnoissent leurs imperfections , ils s'en humilient , ils les combattent , ils s'en corrigent , lentement à la vérité ; mais enfin ils s'en corrigent : ils louent Dieu de ce qu'ils font ; ils se condamnent de ce qu'ils ne font pas. Dieu s'en contente ; contentez - vous-en.

Si vous trouvez, comme je le trouve, que Dieu devrait être mieux servi; aspirez donc sans bornes & sans mesures à ce culte de vérité, où il ne reste plus rien à la créature pour elle, & où tout retour est banni, comme une infidélité & un intérêt propre. O si vous étiez dans ce bienheureux état ! bien loin de supporter impatiemment ceux qui n'y seroient pas, l'étendue immense de votre cœur vous rendroit indulgent & compatissant pour toutes les foiblesses, qui retrécissent ces cœurs intéressés. Plus on est parfait, plus on s'appriivoise avec l'imperfection. Les Pharisiens ne pouvoient supporter les Publicains & les femmes péchereuses, avec qui JESUS-CHRIST étoit avec tant de douceur & de bonté. Quand on ne tient plus à foi, on entre dans cette grandeur de Dieu, que rien ne lasse, ni ne rebute. Quand serez-vous dans cette liberté & cet élargissement de cœur ? La délicatesse, la sensibilité qu'on croit qui viennent d'un goût exquis de la vertu, viennent bien davantage de défaut d'étendue, & de resserrement en

256 XXVI. *Sur l'utilité du silence*
foi-même. Qui n'est plus à soi est en
Dieu, tout au prochain : Qui est en-
core à soi, n'est ni à Dieu, ni au pro-
chain, qu'avec une mesure courte, &
courte à proportion de l'attachement
qui reste encore à soi-même. Que la
paix, la vérité, la simplicité, la liber-
té, la foi pure, l'amour sans intérêt,
fassent de vous l'holocauste.

XXVI.

Sur l'utilité du silence & du recueillement.

Vous devez travailler maintenant
à vous taire, autant que la bien-
séance du commerce vous le permet-
tra. Le silence fait la présence de Dieu,
épargne beaucoup de paroles rudes &
hautaines, enfin supprime un grand
nombre de railleries, ou de jugemens
dangereux sur le prochain. Le silen-
ce humilie l'esprit, & le détache
peu à peu du monde; il fait dans le
cœur une espèce de solitude, qui res-
semble à celle que vous souhaitez : il
suppléera

suppléera à tout ce qui vous manque , dans l'embarras où vous vous trouvez. Pourvû que vous ne parliez point inutilement , vous aurez bien des momens libres , au milieu même des compagnies qui vous tiennent malgré vous.

Vous voudriez de la liberté pour prier Dieu ; & Dieu qui fait mieux ce qu'il vous faut que vous-même , vous donne de l'embarras & de la sujétion pour vous mortifier. La mortification qui vient de l'ordre de Dieu , vous fera plus utile que la douceur de la prière , qui seroit de votre choix & de votre goût. Vous savez bien qu'il ne faut point tant de retraite pour aimer Dieu : quand il vous donnera du tems , il faudra le prendre , & en profiter : jusques-là , demeurez en état de foi , bien persuadé que ce qu'il vous donne est le meilleur.

Elevez souvent votre cœur vers lui , sans en laisser rien voir au-dehors : ne parlez que pour le besoin : souffrez patiemment ce qui vient de travers. Comme vous savez la religion , Dieu vous traite selon votre

besoin ; & vous avez plus besoin d'être mortifié que de recevoir des lumières. L'unique chose que je crains pour vous en cet état , est la dissipation : mais vous pouvez l'éviter par le silence. Si vous êtes fidèle à vous taire , quand il n'est pas nécessaire de parler , Dieu vous fera la grace de ne vous point dissiper , en parlant pour les vrais besoins.

Quand vous ne serez pas libre de vous réserver de grands tems , ne négligez point d'en ménager de courts : un demi quart - d'heure pris avec ce ménagement , & cette fidélité sur vos embarras , vous vaudra devant Dieu des heures entières , que vous lui donneriez dans des tems plus libres. De plus , divers petits tems ramassés dans la journée , ne laisseront pas de faire tous ensemble quelque chose de considérable ; peut-être même en tirerez-vous cet avantage , de vous rappeler plus fréquemment à Dieu , que si vous ne lui donniez qu'un certain tems réglé. Aimer , se taire , souffrir , agir contre son goût , pour accomplir la volonté de Dieu , s'accommodant à celle du

prochain , voilà votre partage ; trop heureux de porter la croix que Dieu vous donne de ses propres mains , dans le cours de sa providence !

Les pénitences que nous choisissons , ou que nous acceptons , quand on nous les impose , ne font point mourir notre amour propre , comme celles que Dieu nous distribue chaque jour. Celles-ci n'ont rien , où notre volonté propre puisse s'appuyer : & comme elles viennent immédiatement d'une providence miséricordieuse , elles portent avec elles une grace proportionnée à tous nos besoins. Il n'y a donc qu'à se livrer à Dieu chaque jour , sans regarder plus loin : il nous porte entre ses bras comme une mère tendre porte son enfant : croyons , espérons , aimons avec toute la simplicité des enfans : dans tous nos besoins , tournons nos regards tendres & pleins de confiance vers le Père céleste ; voici ce qu'il dit dans ses Ecritures : (a) *Quand même une mère oublieroit son propre fils , le fruit de ses entrailles , pour moi je ne vous oublierai jamais.*

(a) Isa. 49. v. 15.

XXVII.

Horreur des privations & de l'anéantissement entre les dévots-mêmes.

PResque tous ceux qui songent à servir Dieu, n'y songent que pour eux-mêmes. Ils songent à gagner, & point à perdre ; à se consoler, & point à souffrir ; à posséder, & non à être privés ; à croître, & jamais à diminuer : & au contraire, tout l'ouvrage intérieur consiste à perdre, à sacrifier, à diminuer, à s'apetisser & à se dépouiller même des dons de Dieu, pour ne tenir plus qu'à lui seul. On est sans cesse, comme les malades passionnés pour la santé, qui se tâtent le pouls trente fois par jour, & qui ont besoin qu'un Médecin les rassûre, en leur ordonnant de fréquens remèdes, & en leur disant qu'ils se portent mieux. Voilà presque tout l'usage qu'on fait d'un Directeur. On ne fait que tournoyer dans un petit cercle

de vertus communes , au-delà desquelles on ne passe jamais généreusement. Le Directeur , comme le Médecin, flatte , console , encourage , entretient la délicatesse & la sensibilité sur soi-même : il n'ordonne que de petits remèdes benins , & qui se tournent en habitude. Dès qu'on se trouve privé des graces sensibles , qui ne sont que le lait des enfans , on croit que tout est perdu. C'est une preuve manifeste qu'on tient trop aux moyens , qui ne sont pas la fin ; & qu'on veut toujours tout pour soi. Les privations sont le pain des forts : c'est ce qui rend l'ame robuste , qui l'arrache à elle-même , qui la sacrifie purement à Dieu : Mais on se désole , dès qu'elles commencent. On croit que tout se renverse , quand tout commence à s'établir solidement & à se purifier. On veut bien que Dieu fasse de nous ce qu'il voudra , pourvu qu'il en fasse toujours quelque chose de grand & de parfait ; mais si on ne veut point être détruit & anéanti , jamais on ne fera la victime d'holocauste , dont il ne reste rien , & que le feu divin con-

262 XXVIII. *Du bon usage des Croix.*

fume. On voudroit entrer dans la pure foi , & garder toujours sa propre sagesse : être enfant , & grand à ses propres yeux. Quelle chimère de spiritualité !

XXVIII.

Du bon usage des Croix.

O N a bien de la peine à se convaincre de la bonté avec laquelle Dieu accable de croix ceux qu'il aime. Pourquoi , dit-on , prendre plaisir à nous faire souffrir ? Ne sauroit-il nous rendre bons , sans nous rendre misérables ? Oui , sans doute , Dieu le pouvoit ; car rien ne lui est impossible. Il tient dans ses mains toutes-puissantes les cœurs des hommes , & les tourne comme il lui plaît , ainsi que la main d'un fontainier donne aux eaux , sur le sommet d'une montagne , la pente qu'il veut. Mais Dieu qui a pû nous sauver sans croix , n'a pas voulu le faire : de même qu'il a mieux

XXVIII. *Du bon usage des Croix.* 263

aimé laisser les hommes croître peu à peu , avec tous les embarras & toutes les foiblellès de l'enfance , que de les faire naître avec toute la force d'un âge mûr. Sur cela il est le maître , nous n'avons qu'à nous taire , & qu'à adorer sa profonde sagesse , sans la comprendre. Ce que nous voyons clairement , c'est que nous ne pouvons devenir entièrement bons , qu'autant que nous deviendrons humbles , désintéressés , détachés de nous-mêmes , pour rapporter tout à Dieu , sans aucun retour sur nous.

L'opération de la grace qui nous détache de nous-mêmes , & qui nous arrache à notre amour propre , ne peut , sans un miracle de grace , éviter d'être douloureuse. Dieu dans l'ordre de la grace , non plus que dans celui de la nature , ne fait pas tous les jours des miracles. Ce seroit pour la grace un aussi grand miracle , de voir une personne pleine d'elle même , en un moment morte à tout intérêt propre & à toute sensibilité , que ce seroit un grand miracle , de voir un enfant qui se couche enfant , & qui se leveroit

264 XXVIII. *Du bon usage des Croix.*

le lendemain , grand comme un homme de trente ans. Dieu cache son opération , dans l'ordre de la grace comme dans celui de la nature , sous une suite insensible d'événemens. C'est par -là qu'il nous tient dans les obscurités de la foi. Non-seulement il fait son ouvrage peu à peu , mais il le fait par des voies qui paroissent les plus simples , & les plus convenables pour y réussir ; afin que les moyens paroissant propres au succès , la sagesse humaine attribue le succès aux moyens qui sont comme naturels ; & qu'ainsi le doigt de Dieu y soit moins marqué. Autrement tout ce que Dieu fait seroit un perpétuel miracle , qui renverseroit l'état de foi , où Dieu veut que nous vivions.

Cet état de foi est nécessaire , non-seulement pour exciter les bons , en leur faisant sacrifier leur raison dans une vie pleine de ténèbres ; mais encore pour aveugler ceux qui méritent , par leur présomption , de s'aveugler eux-mêmes. Ceux - là voyant les ouvrages de Dieu , ne les comprennent point ; ils n'y trouvent rien que de naturel,

XXVIII. *Du bon usage des Croix.* 265
naturel. Ils sont privés de la vraie intelligence, parce qu'on ne la mérite, qu'autant qu'on se défie de son propre esprit, & que la sagesse superbe est indigne de découvrir les conseils de Dieu.

C'est donc pour tenir dans l'obscurité de la foi l'opération de la grâce, que Dieu rend cette opération lente & douloureuse. Il se sert de l'inconstance, de l'ingratitude des créatures, des mécomptes & des dégoûts qu'on trouve dans les prospérités, pour nous détacher des créatures & des prospérités trompeuses. Il nous désabuse de nous-mêmes par l'expérience de notre foiblesse & de notre corruption, dans une infinité de rechutes. Tout cela paroît naturel; & c'est cette suite de moyens comme naturels, qui nous fait brûler à petit feu. On voudroit bien être consumé tout d'un coup par les flammes du pur amour; mais cette destruction si prompte ne nous coûteroit presque rien. C'est par un excès d'amour-propre, qu'on voudroit ainsi devenir parfait en un moment & à si bon marché.

Qu'est-ce qui nous révolte contre la longueur des Croix ? C'est l'attachement à nous-mêmes ; & c'est cet attachement que Dieu veut détruire. Car tandis que nous tenons encore à nous-mêmes, l'œuvre de Dieu ne s'achève point.

De quoi pouvons-nous donc nous plaindre ? Notre mal est d'être attaché aux créatures ; & encore plus à nous-mêmes. Dieu prépare une suite d'événemens qui nous détache peu à peu des créatures, & qui nous arrache enfin à nous-mêmes. Cette opération est douloureuse ; mais c'est notre corruption qui la rend nécessaire, & qui est cause de la douleur que nous souffrons. Si notre chair étoit saine, le chirurgien n'y feroit aucune incision. Il ne coupe qu'à proportion que la plaie est profonde, & que la chair est plus corrompue. Si l'opération nous cause tant de douleur, c'est que le mal est grand. Est-ce cruauté au chirurgien de couper jusqu'au vif ? Non, tout au contraire, c'est affliction, c'est habileté ; il traiteroit ainsi son fils unique.

XXVIII. *Du bon usage des Croix.* 267

Dieu nous traite de même. Il ne nous fait jamais aucun mal que malgré lui , pour ainsi dire. Son cœur de pere ne cherche point à nous désoler : mais il coupe jusqu'au vif pour guérir l'ulcère de notre cœur. Il faut qu'il nous arrache ce que nous aimons trop , ce que nous aimons mal & sans règle , ce que nous aimons au préjudice de son amour. En cela que fait-il ? Il nous fait pleurer , comme des enfans à qui on ôte le couteau dont ils se jouent , & dont ils pourroient se tuer. Nous pleurons , nous nous décourageons , nous crions les hauts cris , nous sommes prêts à murmurer contre Dieu , comme les enfans se dépitent contre leurs meres. Mais Dieu nous laisse pleurer & nous sauve. Il ne nous afflige , que pour nous corriger. Lors même qu'il paroît nous accabler , c'est pour notre bien ; c'est pour nous épargner les maux que nous nous ferions à nous-mêmes. Ce que nous pleurons , nous auroit fait pleurer éternellement. Ce que nous croyons perdu , étoit perdu quand nous pensions le posséder. Dieu l'a mis en sûreté , pour nous

le rendre bientôt dans l'éternité qui s'approche. Il ne nous prive des choses que nous aimons, que pour nous les faire aimer d'un amour pur, solide & modéré, pour nous en assurer l'éternelle jouissance dans son sein, & pour nous faire cent fois plus de bien, que nous ne saurions nous en désirer à nous-mêmes.

Il n'arrive rien sur la terre que Dieu n'ait voulu. C'est lui qui fait tout, qui règle tout, qui donne à chaque chose tout ce qu'elle a. Il a compté les cheveux de notre tête, les feuilles de chaque arbre, les grains de sable du rivage, & les gouttes d'eau qui composent les abymes de l'Océan. En faisant l'Univers, sa sagesse a mesuré & pesé jusqu'au dernier atôme. C'est lui qui en chaque moment produit & renouvelle le souffle de vie qui nous anime; c'est lui qui a compté nos jours, qui tient dans ses puissantes mains les clefs du tombeau, pour le fermer, ou pour l'ouvrir.

Ce qui nous frappe le plus, n'est rien aux yeux de Dieu; un peu plus, ou un peu moins de vie, sont des différen-

XXVIII. *Du bon usage des Croix.* 269
ces, qui disparoissent en présence de
son éternité. Qu'importe que ce vase
fragile, ce corps de boue, soit brisé &
réduit en cendres un peu plutôt, ou un
peu plus tard.

O que nos vûes sont courtes & trom-
peuses ! On est consterné de voir une
personne mourir en la fleur de son âge.
Quelle horrible perte, dit-on ! Mais
pour qui est la perte ? Que perd celui
qui meurt ? Quelques années de va-
nité, d'illusion & de danger pour la
mort éternelle. Dieu l'enlève du mi-
lieu des iniquités, & se hâte de l'arra-
cher au monde corrompu, & à sa pro-
pre fragilité. Que perdent les person-
nes dont il étoit aimé ? Elles perdent
le poison d'une félicité mondaine, el-
les perdent un enivrement perpétuel,
elles perdent l'oubli de Dieu & d'el-
les-mêmes, où elles étoient plongées,
ou plutôt elles gagnent par la vertu
de la croix, le bonheur du détache-
ment. Le même coup qui sauve la
personne qui meurt, prépare les autres
à se détacher par la souffrance, pour
travailler courageusement à leur salut.

O qu'il est donc vrai, que Dieu est

Z iij

270 XXVIII. *Du bon usage des Croix.*

bon, qu'il est tendre, qu'il est compatissant à nos vrais maux, lors même qu'il paroît nous foudroyer, & que nous sommes tentés de nous plaindre de sa rigueur !

Quelle différence trouvons-nous maintenant entre deux personnes qui ont vécu il y a cent ans ? L'une est morte vingt ans avant l'autre ; mais enfin elles sont mortes toutes deux. Leur séparation, qui a paru dans le tems si longue & si rude, ne nous paroît plus maintenant, & n'étoit dans la vérité qu'une courte séparation. Bientôt ce qui est séparé, sera réuni, & il ne paroîtra aucune trace de cette séparation si courte. On se regarde comme immortel, ou du moins comme devant vivre des siècles. Folie de l'esprit humain ! Ceux qui meurent tous les jours, suivent de bien près ceux qui sont déjà morts. Celui qui va partir pour un voyage, ne doit pas se croire éloigné de celui qui prit les devants il n'y a que deux jours. La vie s'écoule comme un torrent. Le passé n'est plus qu'un songe ; le présent, dans le moment que nous croyons le

XXVIII. *Du bon usage des Croix.* 271
tenir, nous échape, & se précipite dans
cet abyme du passé. L'avenir ne fe-
ra point d'une autre nature, il passe-
ra aussi rapidement. Les jours, les
mois, les années se pressent, comme
les flots d'un torrent se poussent l'un
l'autre. Encore quelques momens,
encore un peu, dis-je, & tout sera
fini.

Hélas, que ce qui nous paroît long
par l'ennui & par la tristesse, nous pa-
roîtra court, quand il finira !

C'est par foiblesse d'amour-propre,
que nous sommes si sensibles à notre
état. Le malade qui dort mal la nuit,
trouve la nuit d'une longueur sans fin :
mais cette nuit est aussi courte que les
autres. On exagère par lâcheté toutes
ses souffrances : elles sont grandes,
mais la délicatesse les augmente en-
core. Le vrai moyen de les raccourcir,
c'est de s'abandonner à Dieu coura-
geusement. Il est vrai qu'on souffre :
mais Dieu veut cette souffrance pour
nous purifier & pour nous rendre di-
gnes de lui. Le monde nous rioit, &
cette prospérité empoisonnoit notre
cœur. Voudroit-on passer toute sa

272 XXVIII. *Du bon usage des Croix.*

vie, jusqu'au moment terrible de la mort, dans cette mollesse, dans ces délices, dans cet éclat, dans cette vaine joie, dans ce triomphe de l'orgueil, dans ce goût du monde ennemie de JESUS-CHRIST, dans cet éloignement de la croix, qui seule nous doit sanctifier ? Le monde nous tournera le dos, nous oubliera avec ingratitude, nous méconnoîtra, nous mettra au rang des choses qui ne sont plus. Hé bien, faut-il s'étonner que le monde soit toujours monde, injuste, trompeur, perfide ? C'est pourtant là ce monde, que nous n'avions pas honte d'aimer, & que peut-être nous voudrions pouvoir aimer encore. C'est à ce monde abominable que Dieu nous arrache, pour nous délivrer de sa servitude maudite, & pour nous faire entrer dans la liberté des âmes détachées ; & c'est-là ce qui nous désole ! Si nous sommes si sensibles à l'indifférence de ce monde, qui est si méprisable & si digne d'horreur, il faut que nous soyons bien ennemis de nous-mêmes. Quoi ! nous ne pouvons souffrir ce qui nous est si bon, & nous

XXVIII. *Du bon usage des Croix.* 273
regrettons tant ce qui nous est si funeste ! Voilà donc la source de nos larmes & de nos douleurs.

O mon Dieu ! vous qui voyez le fond de notre misère , vous seul pouvez nous en guérir. Hâtez-vous de nous donner la foi , l'espérance , l'amour , le courage chrétien qui nous manquent. Faites que nous jettions sans cesse les yeux sur vous , ô Pere tout-puissant , qui ne donnez rien à vos chers enfans que pour leur salut , & sur JESUS votre Fils , qui est notre modèle dans les souffrances. Vous l'avez attaché sur la croix pour nous ; vous l'avez fait l'homme de douleurs , pour nous apprendre combien les douleurs sont utiles. Que la nature molle & lâche se taise donc , à la vûe de JESUS rassasié d'opprobres , & écrasé par les souffrances. Relevez mon cœur , ô mon Dieu ; donnez-moi un cœur selon le vôtre , qui s'endurcisse contre soi-même , qui ne craigne que de vous déplaire , qui du moins craigne les douleurs éternelles , & non pas celles qui nous préparent votre Royaume. Seigneur , vous voyez la

foiblesse & la désolation de votre créature : elle n'a plus de ressource en elle-même, tout lui manque. Tant mieux, pourvû que vous ne lui manquiez jamais, & qu'elle cherche en vous avec confiance, tout ce qu'elle desespère de trouver dans son propre cœur.

X X I X.

Sur les Croix.

L Es choses pénibles, qui se mettent entre Dieu & nous, ce sont des croix, qu'il faut porter patiemment, & qui seront des moyens pour nous unir à lui, si nous les souffrons humblement. Les choses qui confondent & qui accablent notre orgueil, nous font encore plus de bien, que celles qui nous animent à la vertu. Nous avons besoin d'être abattus, comme S. Paul aux portes de Damas, & de ne trouver plus de ressource en nous-mêmes, mais en Dieu.

La nature n'inspire qu'un courage

fier & dédaigneux, & s'irrite contre les personnes dont Dieu se sert pour nous humilier.

Il faut porter ses croix en silence ; avec un courage humble, paisible ; être grand en Dieu, & point en soi ; grand par la douceur & la patience, & petit par l'humilité.

Quand Dieu touche au vif en humiliant, tant mieux : c'est le médecin charitable qui applique un remède à nos maux qu'il veut guérir : taisons-nous : adorons celui qui nous frappe : n'ouvrons la bouche que pour dire : Je l'ai bien mérité. Quelque amer que soit le Calice, il faut l'avalier jusqu'à la lie, comme JESUS-CHRIST. Il est mort pour ceux qui le faisoient mourir, & il nous a enseigné à aimer, à bénir, & à prier pour ceux qui nous font souffrir.

Il faut redoubler ses prières dans les tems de troubles & de tentations. On trouvera dans le cœur de JESUS-CHRIST mourant sur la Croix, tout ce qui manque au nôtre pour aimer ceux que notre orgueil voudroit haïr.

La croix aimée n'est qu'une demi-croix, parce que l'amour adoucit tout ;

& l'on ne souffre beaucoup que parce que l'on aime peu. O que l'on est heureux de bien souffrir, & qu'on est malheureux de ne souffrir pas avec JESUS-CHRIST, puisqu'on n'est en ce monde que pour se purifier en souffrant !

Dieu éprouve par les maladies, & par les sujétions du dehors : il faut mettre tout à profit. Nous avons besoin de toutes nos croix. Quand nous souffrons beaucoup, c'est que nous avons beaucoup d'attachemens qu'il faut retrancher. Nous résistons ; nous retardons l'opération divine ; nous repoussons la main salutaire, & c'est toujours à recommencer : nous en serions quittes à meilleur marché, si nous nous livrions sans réserve à Dieu.

Les Croix sont le pain quotidien : notre ame a besoin tous les jours d'une certaine mesure de souffrances pour se détacher, comme le corps a besoin d'une certaine quantité d'alimens. Nous avons besoin de croix : nous ne vaudrions rien, si Dieu n'avoit soin de nous tourner en amertume le monde & la vie, pour nous en détacher.

La Croix n'est jamais sans fruit,

quand on la reçoit en esprit de sacrifice. Il faut l'accepter , en adorant la main de Dieu , qui nous en charge afin de nous sanctifier. Heureux qui est prêt à tout ; qui ne dit jamais : C'est trop ; qui compte , non sur soi-même , mais sur le Tout-puissant ; qui ne veut de consolation qu'autant que Dieu lui-même en veut donner , & qui se nourrit de sa pure volonté !

Il y a dans les Croix tant de marques de miséricorde , & une si grande moisson de graces pour les ames fidèles , que si la nature s'en afflige , la foi doit s'en réjouir. On y trouve la paix , par la soumission & par le sacrifice sans réserve des plus purs plaisirs. C'est jusques-là que Dieu pousse une ame pour la détacher de tout ce qui n'est point lui-même. Que reste-t-il à faire , que d'embrasser la croix qu'il présente , & se laisser crucifier ? Quand il a bien crucifié , il console ; mais il ne fait pas comme les créatures qui donnent des consolations empoisonnées pour nourrir le venin de l'amour-propre : il ne console que d'une manière solide & véritable.

La paix, que l'on trouve dans la soumission sans aucun adoucissement extérieur, est un grand don : par-là Dieu nous accoutume à être exercés sans être abattus. Quoique la nature lâche & sensible s'abatte, le fond demeure soutenu ; c'est une paix d'autant plus pure, qu'elle est sèche.

La vûe de Dieu, qui a tout droit sur sa créature, & celle de nos misères, qui ne méritent qu'humiliations & croix, sont le pain dont il faut nous nourrir dans les épreuves. Laissons faire Dieu ; les hommes ne peuvent rien : quand tout semble perdu, tout est quelquefois sauvé. Dieu se plaît à nous précipiter, & à nous relever du précipice par sa seule main.

Qu'on est heureux quand on souffre, pourvû qu'on veuille bien souffrir & satisfaire à la justice de Dieu ! Que ne lui devons-nous pas, & quelles peines ne mériterions-nous pas en rigueur ! Une éternité de supplices changés en quelques infirmités ; la perte de Dieu, la rage & le desespoir des Démons, changés en une souffrance tranquille & courte, où l'on

adore la main dont on est frappé par miséricorde ! De telles Croix méritent des remerciemens , & non pas des plaintes. Ce sont des graces qu'il faut sentir avec un cœur attendri sur les bontés de Dieu. Nous eût-il couvert de la lèpre , il nous épargne encore : la lèpre de l'orgueil , du péché , & de l'idolâtrie de soi-même est bien plus affreuse.

Les croix que l'on choisit , ne sont presque rien : il n'y a que Dieu qui sâche crucifier.

Les croix que Dieu nous donne , & sous lesquelles il veut nous courber , ne réprimeront point notre hauteur : ce ne sera qu'à force de renoncer à notre propre esprit dans le silence devant Dieu , que nous pourrons être appetissés & adoucis par sa grace.

Les croix de prévoyances inquiètes , sont vûes au-dela de l'ordre de Dieu : on les voit , sans onction pour les supporter : on les voit même , par une infidélité qui éloigne la grace : ainsi tout y est amer & insupportable , tout y est noir , tout y est sans ressource ; & l'ame qui a voulu goûter par curiosité le

fruit défendu , ne trouve que mort & révolte fans consolation , au - dedans d'elle-même.

Voilà ce que c'est de ne se fier pas à Dieu , & d'oser violer son secret , dont il est jaloux.

Fermions donc les yeux sur ce que Dieu nous cache , & qu'il tient en réserve dans les trésors de son profond conseil : adorons sans voir : raisonnons : demeurons en paix. Les croix du moment présent apportent toujours leurs graces , & par conséquent leur adoucissement avec elles : on y voit la main de Dieu qui s'y fait sentir.

A chaque jour , (a) dit JESUS-CHRIST, suffit son mal. Le mal de chaque jour devient un bien , lorsqu'on laisse faire Dieu. Qui sommes-nous pour lui dire : Par quel motif faites-vous cela ? Il est le Seigneur , & cela suffit. (b) *Il est le Seigneur ; qu'il fasse tout ce qui est bon à ses yeux : qu'il élève ou qu'il abaisse , qu'il frappe ou qu'il console , qu'il brise ou qu'il guérisse toutes les blessures , qu'il donne la mort ou la vie ,*

(a) Matth. 6. v. 34.

(b) I. Rois. 3. v. 18.

il est toujours le Seigneur ; nous ne sommes que l'ouvrage ; & par conséquent, le jouet de ses mains. Qu'importe, pourvu qu'il se glorifie, & que sa volonté s'accomplisse en nous ? Ce qui nous doit consoler , c'est qu'il est sûr qu'il veut nous sauver.

Sortons de nous-mêmes ; ne nous aimons plus d'un amour déréglé , & la volonté de Dieu , qui se développera à chaque moment en tout , nous consolera aussi à chaque moment , de tout ce que Dieu fera autour de nous ou en nous. Les contradictions des hommes , leurs inconstances , leurs injustices même nous paroîtront les effets de la sagesse , de la justice , & de la bonté immuable de Dieu. Nous ne verrons plus que Dieu infiniment bon , qui se cache sous les foiblesses des hommes aveugles & corrompus. Ainsi cette figure trompeuse du monde , qui passe comme une décoration de théâtre , nous deviendra un spectacle très-réel , & digne d'éternelles louanges du côté de Dieu.

Qu'attendons-nous des hommes ?
Ils sont foibles , inconstans , aveugles :

Tome I.

A a

les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent, les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La nature est un roseau cassé ; si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut nous soutenir, & nous perce la main. Quelque grands que paroissent les hommes, ils ne sont rien en eux-mêmes ; mais quand Dieu est grand en eux, c'est lui qui fait servir l'humeur bisarre, l'orgueil chagrin, la dissimulation, la vanité, & toutes les folles passions, au conseil éternel qu'il a sur les élus : il emploie & le dedans & le dehors, la corruption des autres hommes, nos propres imperfections, & notre propre sensibilité ; en un mot, il emploie tout à notre sanctification : il remue le ciel & la terre pour sauver ce qui lui est cher : rien ne se fait que pour nous purifier, & nous rendre dignes de lui. Réjouissons-nous donc, lorsque notre Pere céleste nous éprouve ici-bas, par diverses tentations intérieures & extérieures, qu'il nous rend tout contraire au-dehors, & tout douloureux au-dedans : réjouissons-nous, car c'est par de telles douleurs que notre foi, plus

précieuse que l'or, est purifiée. Réjouissons - nous d'éprouver ainsi le néant & le mensonge de tout ce qui n'est pas Dieu; car c'est par cette expérience crucifiante, que nous sommes arrachés à nous-mêmes & aux desirs du siècle : Réjouissons-nous; car c'est par ces douleurs de l'enfantement, que l'homme nouveau naît en nous. Quoi, nous nous décourageons, & c'est la main de Dieu qui se hâte de faire son œuvre ! c'est ce que nous souhaitons tous les jours qu'il fasse : & dès qu'il commence à le faire, nous nous troublons ; notre lâcheté & notre impatience arrêtent la main de Dieu ! Une piété sans croix est une piété en idée.

Tandis que nous demeurons renfermés en nous-mêmes, nous sommes en bute à la contradiction des hommes, à leur malignité, & à leur injustice ; notre humeur nous expose à celle d'autrui ; nos passions s'entrechoquent avec celles de nos voisins ; nos desirs sont autant d'endroits par où nous donnons prise à tout le reste des hommes ; notre orgueil, qui est

A a ij

incompatible avec celui du prochain ; s'élève comme les flots de la mer agitée ; tout nous combat , tout nous repousse , tout nous attaque ; nous sommes ouverts de toutes parts par la sensibilité de nos passions & par la jalousie de notre orgueil ; il n'y a nulle paix à espérer en soi , où l'on vit à la merci d'une foule de désirs avides & insatiables , & où l'on ne sauroit jamais contenter ce *moi* si jaloux , si délicat , si ombrageux sur tout ce qui le touche.

De-là vient que l'on est dans le commerce du prochain , comme les malades qui ont languï longtems dans un lit : il n'y a aucune partie du corps , où l'on puisse les toucher sans les blesser : l'amour - propre malade est attendri sur lui-même ; il ne peut être touché , sans crier les hauts cris : touchez-le du bout du doigt , il se croit écorché. Joignez à cette délicatesse , la grossièreté du prochain plein d'imperfections qu'il ne connoît pas lui-même : joignez-y la révolte du prochain contre nos défauts , qui n'est pas moins grande que la nôtre contre

Ies siens. Voilà tous les enfans d'Adam qui se servent de supplices les uns aux autres ; voilà la moitié des hommes qui est rendue malheureuse par l'autre , & qui la rend misérable à son tour ; voilà dans toutes les nations , dans toutes les villes , dans toutes les communautés , dans toutes les familles , & jusqu'entre deux amis , le martyre de l'amour-propre.

L'unique remède pour trouver la paix , est de sortir de soi. Il faut se renoncer , & perdre tout intérêt propre , pour n'avoir plus rien à perdre , ni à craindre , ni à ménager. Alors on goûte la vraie paix (a) réservée *aux hommes de bonne volonté* , c'est-à-dire , à ceux qui n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu , qui devient la leur. Alors les hommes ne peuvent plus rien sur nous ; car ils ne peuvent plus nous prendre par nos désirs ni par nos craintes : alors nous voulons tout , & nous ne voulons rien : c'est être inaccessible à l'ennemi : c'est devenir invulnérable. L'homme ne peut que ce que Dieu lui donne de pouvoir faire

(a) Luc. 2, v. 14.

contre nous ; & tout ce que Dieu lui donne de pouvoir faire contre nous , étant la volonté de Dieu , est aussi la nôtre. En cet état , on a mis son trésor si haut , que nulle main ne peut y atteindre pour nous le ravir. On déchirera notre réputation , mais nous y consentons ; car nous savons combien il est bon d'être humilié quand Dieu humilie. On trouve du mécompte dans les amitiés , tant mieux ; c'est le seul véritable ami qui est jaloux de tous les autres , & qui nous en détache pour purifier nos attachemens. On est importuné , assujetti , gêné ; mais Dieu le fait , & c'est assez : on aime la main qui écrase : la paix se trouve dans toutes ces peines : Heureuse paix , qui nous suit jusqu'à la croix ! On veut ce que l'on a , & l'on ne veut rien de ce que l'on n'a pas. Plus cet abandon est parfait , plus la paix est profonde : s'il reste quelques attaches & quelque désir , la paix n'est qu'à demi : si tous liens étoient rompus , la liberté seroit sans bornes. Que l'opprobre , la douleur , & la mort viennent fondre sur moi ; j'entends J E S U S - C H R I S T qui me

dit : (a) *Ne craignez point ceux qui tuent le corps, & qui ensuite ne peuvent plus rien.* O qu'ils sont foibles, lors même qu'ils ôtent la vie ! que leur puissance est courte ! ils ne peuvent que briser un pot de terre, que faire mourir ce qui de soi-même meurt tous les jours, qu'avancer un peu cette mort qui est une délivrance ; après quoi, on échappe de leurs mains dans le sein de Dieu, où tout est tranquille & inaltérable.

Nous ne sommes sur la terre que pour souffrir ; (b) *Malheur à ceux qui ont leur consolation en ce monde !* Ils ne l'auront point dans l'autre. Cette vie n'est qu'un tems de tentation & d'épreuves pour nous corriger, pour nous purifier, pour nous détacher : quand nous n'aurons plus à souffrir, nous n'aurons plus à vivre, comme l'on fait sortir un malade de l'hôpital, dès qu'il est guéri : ce n'est que par la souffrance que notre guérison s'opère.

Il ne faut songer aux personnes qui nous font de la peine, que pour leur pardonner. Il faut voir en elles Dieu

(a) Luc. 12. v. 4.

(b) Luc. 6. v. 24.

qui s'en sert, pour exercer notre humilité, notre patience, notre amour pour la croix. On verra un jour devant Dieu, combien les personnes qui nous crucifient nous sont utiles, en nous attachant sur la croix avec J E S U S- C H R I S T. La peine qu'elles causent passera bientôt, & le fruit qui en reviendra sera éternel.

Fin du premier Volume.

627254

86w





